

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

PASSAGES

SUIVI DE CONJURER LE SORT

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

LISANNE RHEAULT-LEBLANC

MARS 2017

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

À mes parents qui n'ont jamais cessé de prier pour moi.

À François qui fait mentir le proverbe « loin des yeux, loin du cœur ».

À mes amis et à ma famille, pour leur soutien. À tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont encouragée à entreprendre et à terminer ce mémoire. C'est grâce à vous si j'ai survécu.

Un merci tout spécial à Delphine pour la relecture et la révision (et aussi pour la présence dans les moments critiques et pour les discussions éclairantes).

Merci à Monique et à François, mes premiers lecteurs.

Et enfin, à Samuel, pour l'ouverture d'esprit et les conseils avisés.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|------------|
| Résumé..... | iv |
| PARTIE I | |
| PASSAGES..... | 1 |
| Un chien qui creuse fabrique une tombe | 3 |
| La nuit, on peut se voir dans un miroir tel qu'à l'heure de notre mort | 11 |
| Rêver d'eau est signe d'un malheur prochain | 18 |
| Si vous jetez un pain, un jour ou l'autre vous aurez faim | 29 |
| Si la cravate du marié est de travers, on dit qu'il sera infidèle | 40 |
| Deux personnes qui parlent en même temps libèrent une âme du purgatoire | 48 |
| L'invasion des fourmis est un présage de fortune | 56 |
| Des bijoux perdus annoncent une déchéance | 69 |
| Le basilic rend la parole à qui l'a perdue | 76 |
| Un trou dans un chandail porte chance | 90 |
| PARTIE II | |
| CONJURER LE SORT..... | 107 |
| Liée | 109 |
| Déliée | 113 |
| 1. Solitude/fragilité contemporaine | 116 |
| 2. Fin des grands récits, début de mon récit | 120 |
| Persistance du religieux en moi | 125 |
| Relier | 129 |
| 1. Mystère et réenchancement | 131 |
| 2. Relier les points/Chercher les signes | 137 |
| 3. Prière/rituel | 142 |
| 4. Transsubstantiation | 147 |
| Bibliographie..... | 154 |

RÉSUMÉ

Les assises de ce mémoire en création reposent sur les interrogations d'une ancienne croyante face à son époque désenchantée et individualiste. La quête de sens, le « réenchantement » du monde et la recherche de liens et de sacré sont des thèmes prégnants dans les deux parties qui le composent, autant dans la fiction que dans l'essai.

Le recueil de nouvelles, « Passages », est le résultat d'une vision plutôt pessimiste de notre condition postmoderne. Il postule que, même après la fin du métarécit religieux qui devait signifier le retour d'une certaine liberté, les hommes ont perdu leur passé et en sont réduits à n'être que les jouets d'un cruel destin qui les manipulent à leur insu. Les dix nouvelles mettent donc en scène des personnages solitaires, sans repères, malheureux ou malchanceux. Lire l'avenir, expérimenter la mort, croupir en prison ou faire son deuil d'une personne disparue sont autant de sujets qui traversent ces histoires, explorant, à des degrés divers, le registre du fantastique. Chacune d'elles se termine sur une croyance populaire, une superstition qui vient conclure le récit de façon le plus souvent amère, mais quelquefois avec la promesse d'un espoir, notamment à la toute fin du recueil. Ces superstitions forment la colonne vertébrale de mon volet création et, à travers son dispositif particulier, le recueil souhaite ainsi atteindre la réconciliation entre détresse individuelle et cohésion sociale, entre désenchantement et « réenchantement ». Il veut refaire du lien là où les fils ont été rompus, autant dans l'histoire personnelle que dans la tradition.

Le volet réflexif, intitulé « Conjurer le sort », s'attarde, en trois temps, à suivre les étapes de mon chemin de vie pour tenter de comprendre ce qui m'a conduit ultimement vers la création littéraire. La partie « Liée », qui couvre ma jeunesse marquée par la pratique de la religion catholique, est un mini-récit en prose fait de vignettes, de souvenirs. Ensuite, « Déliée » pénètre un peu plus dans l'essai théorique pour évoquer mon rejet de la religion et la détresse qui en a résulté, deux états qui sont replacés du même souffle dans un contexte plus vaste de désenchantement du monde. Enfin, « Relier » poursuit et dépasse la seconde partie pour tenter de faire valoir la puissance de la littérature en tant que discours créateur de sens et de sacré. L'écriture y est donc envisagée, à travers les figures du mystère, du rituel, du signe et de la transsubstantiation, comme lieu de rencontre possible avec l'altérité perdue, qu'il s'agisse de l'Autre (le divin, ce qui échappe à notre entendement) ou plus simplement de l'autre (notre semblable humain).

Mots-clés : superstition, réenchantement du monde, quête de sens, altérité, croyance religieuse, nouvelles, création, sacré.

PASSAGES

Tels les personnages d'une histoire qui ne cesse de changer, nous nous surprenons en train de jouer des rôles que d'autres semblent avoir inventés pour nous, dans des intrigues dont les tenants et aboutissants nous échappent.

— Alberto Manguel, *La cité des mots*

Un chien qui creuse fabrique une tombe

Émilie s'éveille puis s'étire avec précaution, en retenant une plainte. Le lit est trop petit, il lui scie les mollets. La lumière à travers le rideau est encore pâle et la jeune femme aimerait fermer de nouveau les yeux, mais elle ne le peut pas. Il ne faut jamais céder à ce désir, le premier à se manifester. Un instant d'inattention peut faire venir les larmes et, avec elles, cette espèce de paralysie qui entraîne, de la pointe des pieds jusqu'à la racine des cheveux, un durcissement, une lourdeur de plomb. Chaque matin, il s'en faut de peu pour qu'elle ne trouve plus la force de se lever, et cette force est si ténue qu'elle la cultive désormais patiemment, comme une petite plante carnivore. Dès qu'elle reconnaît la lumière grise sous ses paupières, il est déjà trop tard. Ses pensées sont réveillées bien avant elle. Elles sont là, elles l'attendent. Elles se tiennent au pied du lit, leurs yeux fixés sur elle.

Alors, elle convoque l'image du chaton. Le petit animal se montre toujours dans le dernier rêve qu'elle fait avant de s'éveiller. Le scénario diffère d'une nuit à l'autre : une voiture fonce vers lui à toute vitesse, ou alors il s'aventure trop près d'un précipice ou d'un cours d'eau. Chaque fois, elle seule peut le sauver de ce danger. Il lui faut s'accrocher au souvenir de cette petite bête inventée. Émilie se le représente avec un poil gris court et doux et une minuscule langue rose. Ce n'est pas de sa faute à lui si c'est pour le retrouver qu'elle s'est perdue, pour le retrouver qu'elle a failli à sa promesse de rentrer à temps pour souper. Le chaton n'existait pas, mais quand elle s'en est rendu compte, il était trop tard. Il était l'appât dans un piège que l'homme avait patiemment préparé. Pour elle ou pour une autre. Elle imagine sans regret cet animal pour qui elle a donné sa vie. Elle aime croire qu'en le sauvant en rêve elle pourrait se sauver aussi.

Elle esquisse un geste hors du lit. Sous ses pieds nus, le parquet de bois est froid et dur, invariablement. Les saisons n'y changent rien. À l'arrière des jambes d'Émilie, de vilains bleus laissés par la base du lit en bois ressemblent à des taches dans la pénombre. Ses poignets aussi sont cerclés de mauve. Elle renifle et s'essuie le bord du nez avec la manche de sa chemise élimée. Elle couve peut-être quelque chose. La dernière fois qu'elle est tombée malade, elle a souffert d'une violente fièvre qui l'a fait délirer pendant plusieurs jours. Elle

était certaine que la mort venait enfin pour elle. Mais l'homme s'est transformé en infirmier attentionné. Il a passé tout son temps à ses côtés à la veiller et à la soigner, en lui répétant qu'il ne la laisserait pas partir ainsi, *sa colombe*.

Les autres songes qui peuplent ses nuits sont hantés par le souvenir de ses parents, de sa sœur. Ce sont des fils qu'il ne faut pas tirer. Si elle s'y attardait trop longtemps, ils la feraient hurler et l'homme devrait alors monter jusqu'ici pour l'étouffer avec son oreiller, empêcher son cri de glisser en-dehors de la chambre et au-delà du petit bois qui entoure la propriété.

Le rideau est opaque. Il est maintenu autour de la fenêtre par plusieurs couches de ruban adhésif gris, mais il bâille dans le coin en bas, à gauche. Émilie s'accroupit et place un œil face au trou lumineux. Autour de la maison, elle détaille le terrain vaste et vide, le gazon inégal troué de plaques de terre brune, la table à pique-nique à trois pattes et le garage de guingois un peu plus loin, au bout d'un petit chemin de gravelle. Rien n'a vraiment changé depuis le début, les choses ne font que s'affaïsser un peu plus, la pelouse jaunit, le bois pourrit et ses propres traces s'effacent pour de bon.

Avant, quand on lui demandait ce qu'elle voulait faire dans la vie, elle répondait la même chose que tous les autres enfants : être vétérinaire. Parfois, elle enfourchait son vélo et se rendait jusque chez sa tante simplement pour aller flatter ses chiens. L'un d'entre eux avait eu des bébés, les plus mignons chiots du monde, mais sa mère avait refusé qu'elle en adopte un. Elle ne permettait que des poissons rouges. Émilie, plus tard, aurait tous les animaux qu'elle voudrait, elle vivrait sur une ferme aux allures d'arche de Noé.

La silhouette décharnée d'un chien brun bouge dans son champ de vision et une haine qu'elle peine à contenir monte en elle. Elle déteste ce chien plein de croûtes et de puces, ce cabot maigrelet aux dents longues et aux yeux fous, grossièrement attaché à une vieille poutre de clôture. S'il n'était pas là, toujours aux aguets comme un cerbère sans cervelle à aboyer dès qu'un oiseau s'envole, à montrer les dents dès qu'une branche craque au loin, peut-être pourrait-elle songer à s'enfuir. Elle a de grandes jambes, des jambes d'adultes maintenant. La nuit, elle pourrait peut-être atteindre le bois à la course et disparaître ensuite dans le dédale des arbres.

Émilie lève les yeux vers l'étendue boisée derrière laquelle le soleil brille timidement à l'horizon. Elle a longtemps placé ses espoirs dans la forêt. Elle croyait qu'un jour ou l'autre, un escadron en sortirait, un hélicoptère s'élèverait au-dessus des arbres pour venir la délivrer. Elle a compris avec le temps que rien ne viendra de là-bas. Rien que d'autres bêtes, peut-être plus sanguinaires encore, qui profitent de la nuit pour venir ramper jusqu'ici, à l'image de ses souvenirs. Quand le sommeil tarde à venir l'apaiser, que le silence de la maison pèse sur elle jusqu'à l'étouffer, elle imagine parfois un loup approcher, un loup affamé, mais hardi, aux yeux luisants des mystères de la forêt, aux lèvres encore tachées du sang frais de ses proies. Étendue dans le noir du grenier de la maison, elle peut l'entendre approcher et se jeter hypocritement sur le chien brun qui dort, lui lacérer la gorge et le vider de son sang infect sur la pelouse. Elle jubile en imaginant son cri de mort.

Et si le loup venait ensuite pour elle, s'il prétendait être celui qu'il n'est pas, se laisserait-elle duper de nouveau ?

Les feuilles des arbres ont déjà commencé à tomber. Elles font des taches orange brûlé et rouge sang dans le paysage. La nostalgie d'Émilie est plus grande encore, en automne. Des fragments de cour d'école, de cris d'enfants, reviennent chaque fois la hanter, et aussi le sentiment tenace de la fin de quelque chose. Peut-être parce que c'est dans les derniers moments de l'été qu'elle est arrivée ici, qu'elle est devenue sa captive. *L'été prend tant de temps à devenir l'été et puis s'évapore en un instant*, constate-t-elle dans un murmure. Et bien sûr, elle pense un peu à elle en disant cela.

Dès le départ, les choses avaient été très claires. Obéir à tout ce qu'il lui disait. Être gentille et douce. Se tenir tranquille pendant la journée. Parler seulement quand il lui adressait la parole. Il la ramènerait chez elle si elle respectait toutes les conditions. Avec honte, elle se souvient qu'elle ne voulait pas revenir, qu'elle craignait trop la colère de ses parents, comme si c'était elle qui avait commis la faute en essayant de retrouver le petit chat, comme si elle avait cherché ce qui lui arrivait.

Le chien s'énervé, tire sur sa laisse et bat de la queue, et Émilie comprend que l'homme doit être réveillé. Elle reconnaît sa voix en bas avant même de l'apercevoir. Puis, sa silhouette, plus large que haute, apparaît tout à coup de dos. Il gesticule, s'adressant au chien,

et Émilie s'éloigne de la fenêtre d'un coup. Elle essaie de lisser le rideau qui décolle, mais sans succès, puis elle se laisse tomber par terre. Adossée contre le mur, elle frotte ses mains moites sur ses cuisses et tente de calmer sa respiration.

Même si elle n'a pas même croisé le regard de l'homme, sa présence vient la troubler et elle s'acharne à en chasser l'image de son esprit, à défaire l'harmonie de ses traits pour en détruire l'existence. Petit à petit, elle a mis au point différentes tactiques afin de court-circuiter le travail de l'angoisse, autant d'incantations susceptibles de noyer les pensées obsessives. Compter à rebours en nombre impair à partir de 3333. Se répéter en boucle les paroles de la chanson du film *La petite sirène*. Reconstituer pièce par pièce, meuble par meuble, mur par mur, la maison de ses parents. Inventorier par ordre alphabétique tous les noms d'animaux et de végétaux qu'elle connaît. Sa tête arrive ainsi à tourner autour de lui le plus longtemps possible et à brouiller le souvenir de son visage souriant et ouvert. Son visage dans lequel elle n'a rien vu et dans lequel personne d'autre, à ce jour, n'a pu voir quoi que ce soit. Ses traits lisses comme l'eau d'une mare. Elle peut éviter de penser à lui pendant un certain temps, pendant certains jours, même. Mais ses pas finissent toujours par revenir dans l'escalier, derrière la porte, aussi certains que l'aboiement infatigable du chien brun, son cri de bête hagarde qui s'élève même si personne ne pénètre jamais la propriété. Même si la forêt ne fait que renvoyer l'écho de ses jappements, jamais rien d'autre.

Abeille

Acacia

Antilope

La voix est rauque, elle laisse entendre la fêlure qui court en elle. L'étrangeté de cette voix qui provient de ses propres cordes vocales n'a pourtant rien d'effrayant. Elle apaise. Émilie n'a qu'à se parler à elle-même pour avoir l'impression fugitive d'être en présence de quelqu'un d'autre, une autre fille, comme si elle n'était pas tout à fait seule à habiter cette pièce sombre et presque vide.

Quand elle est entrée ici pour la première fois, il y avait des vêtements colorés laissés sur une chaise, une pile de livres pour enfants, des toutous sur le lit, quelques crayons de bois et du papier sur la coiffeuse. Elle a demandé à qui cela appartenait. L'homme n'a pas répondu. Il a ensuite installé une télé et un VHS par terre et s'il pleuvait, il lui permettait de regarder des dessins animés. Il la laissait même sortir dehors quelques fois par semaine, toujours le soir. Les vêtements trop petits sont devenus des torchons pour les jours de corvée. Le reste a disparu peu à peu. Elle regrette de n'avoir pas gardé une peluche, quelque chose à serrer, quand la nuit tombe.

Un peu calmée, Émilie se relève et, déjà lasse, avance de quelques pas vers le milieu de la pièce. Elle ne jette pas même un regard sur le déjeuner que lui laisse l'homme tous les matins pendant qu'elle dort encore. Il s'agit habituellement d'une pomme surette, cueillie dans l'un des pommiers sur le terrain, et d'un gruaux clair et fade. Parfois, l'homme broie un calmant dans la mixture, parfois non. Il joue à ce genre de jeu. Alors, elle tient bon le plus longtemps possible avant de succomber, jusqu'à ce que la faim devienne insoutenable. Plus tard, elle s'autorisera quelques bouchées de pomme et gardera le reste pour le soir, même si la chair aura bruni. Ce sera suffisant pour trouver l'énergie de faire sa marche quotidienne autour de la chambre. Elle souhaite atteindre mille pas aujourd'hui. Ensuite, elle fera des redressements assis, le plus longtemps qu'elle peut avant de sentir des crampes mordre son dos et son cou.

Machinalement, elle passe son doigt sur la marque noire qui s'est reformée sur sa main. C'est une coupure au dernier stade avant la guérison qu'elle s'est faite elle-même sur les lambris de bois du mur. Elle ne s'est pas coupée sur un clou, non. L'homme a enlevé tous les clous, tous les bouts de métal pointus qui dépassaient dans la chambre. *On ne sait jamais*, qu'il disait. Au début, elle ne comprenait pas de quoi il voulait parler. Maintenant, si. Le sang a coulé de la plaie. Pas beaucoup, juste un mince filet. Pendant des jours, elle s'est absorbée dans la contemplation de la gale, petite croûte noirâtre qui se formait sous ses yeux. Le plaisir de la gratter a été une véritable jouissance. La gale est revenue. Et elle l'a grattée de nouveau. Encore une fois, et puis une autre. Combien de fois peut-on gratter une plaie ? Émilie sait maintenant que la peau est faite pour être entaillée et que les lésions cicatrisent à volonté. À l'infini.

Elle se dirige vers son pot, dans le coin de la pièce. L'odeur rance ne la dégoûte pas, elle lui rappelle seulement qu'elle n'a pas eu de visite depuis quelques jours, sans pouvoir dire combien exactement. À cette idée, elle sent ses joues qui picotent, comme si elle allait sourire, mais rien ne vient, les muscles ne répondent pas, le réflexe est perdu. Après s'être essuyée avec le bas de sa chemise, elle marche lentement vers la coiffeuse, le seul autre meuble dans la pièce à part le lit. Dans le tiroir du bas, Émilie contemple sa collection : deux petites barrettes bleues ; une montre digitale au bracelet de plastique orné de dessins d'animaux, morte depuis des lunes ; des boucles d'oreilles en forme de fleur ; un portefeuille rose contenant sa carte de gardienne avertie ; un billet de cinq dollars. Elle prend chaque chose et les caresse doucement du bout des doigts avant de les replacer à l'intérieur, puis, en dernier, passe sa main dans la craque entre le fond et le côté du tiroir et saisit un bout de crayon prismacolor avec « bleu indanthrone » gravé sur le côté.

À son dixième anniversaire, elle avait reçu en cadeau de ses parents la boîte de crayons dont le dessus se rabattait en arrière comme un cadre. Les rangées fières, droites, offraient au regard 72 teintes toutes plus vives les unes que les autres. Laquelle choisir ? Elle préférait toujours le rouge ou le jaune. Maison rouge, soleil jaune. Fille blonde aux lèvres bien rouges. Chien jaune rayé rouge. Parfois quelques nuages bleus et un arc-en-ciel en arrière-plan, comme de minces spaghettis colorés qui ne se touchaient pas.

Émilie tire doucement la coiffeuse vers l'avant pour la décoller du mur. Elle se lève et la contourne vers la droite pour en atteindre l'arrière. Tous les jours, elle marque un numéro dans un endroit soustrait aux yeux perçants de l'homme. Les chiffres se suivent, mais ne reflètent pas la date : elle a commencé ce rituel trop tard, alors que le temps réel lui échappait déjà depuis longtemps. Elle inscrit 2171 derrière le miroir en appuyant bien et quand cela est fait, elle replace le meuble dans sa position initiale. Elle s'installe ensuite sur la petite chaise et s'empare du peigne blanc édenté qui l'attend sur le meuble. Elle commence à le passer mécaniquement dans ses cheveux en pensant à sa grande sœur qui lui envoyait sa tignasse épaisse. Cela peut l'occuper pendant un long moment : sa chevelure, maintenant, va jusqu'à terre, ramasse la poussière et les résidus qui s'accumulent sur le plancher sale. Elle demande souvent à l'homme de la lui couper, mais il refuse. Il dit qu'elle ressemble à la Vénus de Botticelli ainsi. Émilie ne comprend pas de quoi il veut parler, mais elle sent qu'il y a là-

dedans une souillure, peut-être plus que ça, quelque chose de honteux qui lui donne envie de pleurer.

Elle évite en général de croiser son reflet. Mais en dépit de sa règle stricte, c'est plus fort qu'elle, elle lève les yeux et s'aperçoit dans le miroir, à la recherche de cette Vénus dont parle l'homme. Avant, il lui arrivait de laisser le temps s'égrener devant la glace pour se sentir moins seule, en cherchant dans ses propres yeux la force de continuer. Elle pouvait trouver une petite consolation dans ces traits familiers qu'elle savait être les siens et dans lesquels elle pouvait parfois voir apparaître fugacement ceux de sa famille. Aujourd'hui, elle arrive à peine à se reconnaître. Son visage s'est creusé, ses joues rouges ont disparu peu à peu. Même ses taches de son s'effacent tranquillement de son nez. Quand il n'en restera plus une seule, alors peut-être pourra-t-elle oublier pour de bon la fille rousse qu'elle a été et dont le nom résonne encore parfois dans sa tête. Oui, cette fillette heureuse à la bicyclette rouge, dont le souvenir danse dans ses yeux chaque fois qu'elle se contemple dans le miroir, sera pulvérisée pour de bon. Ce sera la fin de la possession. À ce moment-là, elle espère que son corps se videra d'elle, ne laissant plus qu'une carcasse étalée sur le lit. Elle croit que son âme sera dispersée dans les airs comme une poignée de terre lancée puis emportée aux quatre vents. Alors, elle pourra observer son corps de là-haut, mais sans trop s'attarder, avant de s'envoler ailleurs, au-delà de la maison et de la forêt. Seule la crainte de ne pas retrouver son chemin, après tout ce temps, lui serre parfois le cœur.

Émilie s'applique à défaire les nœuds un à un avec le peigne, dans un geste répétitif du bras. Le craquement familier dans les escaliers la tire de ses pensées, un bruit à peine perceptible qu'elle s'est entraînée à déceler et qui résonne dans sa tête comme un vacarme affreux. Son corps réagit instinctivement, se crispe à en avoir mal aux os. Elle lâche le peigne qui, en tombant sur le plancher, perd encore quelques dents. Des yeux, elle cherche, comme toujours, un trou pour se cacher, un interstice où disparaître. Mais il n'y a rien. De toute façon, son corps, maintenant formé, plus large à la poitrine et aux hanches, ne pourrait entrer nulle part. Son corps l'a trahi tant de fois, ici.

Elle attend.

Bientôt, l'homme sera devant la porte, elle entendra le tintement de la clé dans sa main. Il prononcera son surnom, doucement, et puis de plus en plus fort. *Ma colombe*. Plus il le dira et plus elle aura l'impression de disparaître, de se détacher d'elle-même pour ne plus devenir que sa proie, ce petit oiseau blanc sans défense.

Elle attend.

La lumière vacille sous la porte. Pour contrôler ses tremblements, Émilie met à mort le chien brun dans sa tête, elle torture le chien brun dans sa tête, elle achève le chien brun dans sa tête. Si seulement elle pouvait prendre sa place dehors. La laisse autour du cou ne l'effraierait pas s'il y avait avec elle le soleil et le gazon et l'ombre des arbres et le ciel et la caresse du vent.

La porte s'ouvre et toutes ses pensées se désagrègent d'un coup. Comme s'il avait lu en elle, le chien brun en bas se tait. Sans se fatiguer, il creuse un trou et fait voler avec ses pattes de grosses poignées de terre qui vont s'écraser un peu partout dans la cour et contre les murs de la maison.

La nuit, on peut se voir dans un miroir tel qu'à l'heure de notre mort

La lune est basse, la ville se soumet docilement à ses rayons.

L'un d'entre eux éclaire les quelques miettes laissées dans l'assiette en porcelaine sur la table. Tu as fait une galette parce que c'est la tradition, mais tu n'y as pas mis de fève. Après cet encas tardif, tu restes sans bouger à regarder les flocons tomber bien dru derrière la fenêtre. Ils se transforment en eau dès qu'ils touchent le sol des rues désertes et tu as le sentiment diffus, joyeux, d'une fin du monde en sursis, d'un déluge pour tout laver et recommencer. Tu pourrais ouvrir la télé, rester au sec et te laisser endormir par le blabla redondant d'une émission de fin de soirée, mais tes jambes, comme deux poids morts, rêvent d'être dégourdis, et la nuit t'attire hors de l'appartement. Tu mets ton manteau et empoignes ton parapluie avant d'emprunter l'ascenseur, dans lequel tu embarques seule. Le son de l'appareil qui s'ébranle semble incongru au cœur de la bâtisse silencieuse.

Tu t'enfuis de l'immeuble comme une fugueuse, tu te diriges vers le côté ouest, même si le chemin n'a pas d'importance. Les flocons mouillés t'effleurent le visage comme de petites plumes fondantes. Dans le halo des lampadaires qui s'allument à la queue leu leu sur ton passage, tu oublies l'ombre que tu traînes ; tu arrives même à oublier que l'hiver commence tout juste. Tu coupes à travers le parc vide, où les silhouettes décharnées des arbres t'éraflent le cœur. Tu enfiles les rues sans t'arrêter, l'air frais emplit tes poumons, pulse des glaçons dans ton sang. Tu scrutes tout à la loupe, attentive au moindre détail, tu te demandes la signification des mots « bibi una » écrits à l'arrière d'un arrêt-stop, comptes les puisards qui glougloutent et te sens étrangement triste à la vue d'une femme qui croise ton chemin avec sa poussette remplie de canettes de liqueur. Tu te demandes s'il n'y a pas quelque particule étrangère ici, dans les arbres, les bancs de neige, les rues, les abribus vides, le bitume. S'il n'y a pas, enclos dans toutes ces choses que capte naturellement ton regard, plus qu'il n'y paraît, toute une gamme de formes insoupçonnées attendant de l'autre côté de la surface du monde. Un tout autre tableau possible qui s'ignore derrière celui-là. Comme un cube Rubik duquel tu ne peux apercevoir qu'un seul côté, plein, parfait, complet, à la fois. Tu divagues.

Enfin, tu ralentis un peu et laisses ton regard errer sur les maisons bourgogne en rang d'oignons, toutes pareilles. Tu as l'impression que ta vue se dédouble, c'est peut-être l'effort qui crée cet étourdissement. L'endroit, en tout cas, est familier, sans te rappeler de souvenir précis. La plupart des appartements sont plongés dans le noir, la lumière des lampadaires se cogne invariablement aux rideaux fermés. Tu te demandes l'heure qu'il est, sans même te donner la peine de calculer une approximation. Ta tête et tes pieds semblent exister dans des univers parallèles. Entre eux se déploie un vide apaisant qui engouffre tout sur son passage. Il n'y a pas un bruit, pas âme qui vive sur les balcons ni sur les trottoirs. La rue t'appartient, tu en es la reine, comme dans ce jeu que tu avais inventé quand ton père t'emmenait hors de la ville en voiture et qu'il ne disait pas un mot, ce jeu où tu inventais des vies et des conversations mièvres aux gens dans les autres voitures qui vous dépassaient. *Oh, Claude, comme je t'aime ! Marion, tu es si belle. Allons nous acheter un chien. Oui, les enfants seront heureux.*

En tant que reine et maîtresse de cette rue au nom qui t'échappe, ton premier décret est d'abolir les heures qui la parcourent, les chiffres qui la divisent. Tu t'appropries ensuite les chats errants humides abrités sous les porches, qui, dans de meilleurs appareils, pourront tirer ton carrosse. Il ne faut pas oublier les fidèles sujets. Pour ceux-là qui vivent dans le noir, tu inventes l'électricité, et, dans l'absence de leurs visages, tu attribues à tous un destin, suivant que leur maison est en brique ou en pierre, que leur toit est noir ou gris. Tu leur inventes des vies agréables et longues derrière leurs portes et leurs fenêtres closes, parce que tu es une bonne reine.

La lune est basse, elle s'incline devant toi, ô ma reine.

Mais au coin de la rue, devant le boulevard venteux, la petite rue et ses maisons droites disparaissent de ton regard, emportant avec elles ton règne imaginaire. Le temps s'écoule si vite ; il ne t'appartient pas, il te pousse vers l'avant et tu n'as aucune force pour résister. Tu hésites maintenant en te demandant où aller, vers la gauche ou vers la droite ? Tu n'as pas envie de rentrer tout de suite et de retrouver l'appartement vide. Une lumière s'allume au-dessus de ta tête. Tu lèves les yeux et aperçois une jeune femme à la peau pâle, à la longue chevelure blond vénitien qui tombe gracieusement sur ses épaules. Elle s'approche de la

fenêtre, autour d'elle les murs sont vert forêt, la couleur opulente s'agrippe à elle, peinture vivante. Vos yeux se croisent un instant et son regard reste impénétrable, tu n'y décèles rien, pas l'ombre d'un sourire ou d'une détresse, rien qu'un lac noir trop calme. Est-ce elle qui a senti la fève craquer sous sa dent ce soir ? Le temps de te poser la question, le rideau, qui pourrait très bien être le velours gris de sa robe, retombe lentement sur elle. Tu baisses les yeux et retrouves ton monde d'asphalte, de rues et de trottoirs, dans l'obscurité. La faible lumière de la lune prend le relais et révèle une traînée de poudre iridescente à tes pieds. Tu décides de la suivre.

À partir de là, le jeu prend une autre tangente, tout se désagrège, tu sens que tu perds la carte, le nord et le sud te glissent entre les doigts. Ta seule boussole est ce chemin de pierres de lune broyées que tu suis aveuglément. Les rues, les parcs, les boulevards te passent au travers sans que tu ne ressenties quoi que ce soit ; qu'il y fasse clair ou sombre, tu suis la traînée de poudre, des étoiles dans les yeux. Tu ris de toi, de cette chasse improbable au cœur de la nuit. Tu t'imagines un enfant, un petit Poucet au sourire triste qui t'attend tout au bout de ce fil brillant. Quelques fois, la fatigue t'envahit et l'envie te prend de rebrousser chemin pour revenir à la maison, mais son emplacement exact t'échappe un peu plus à chaque pas, alors tu continues à suivre cette piste intrigante.

L'odyssée se termine dans une ruelle perdue où tu reprends peu à peu conscience de ce qui t'entoure et de toi-même, de tes jambes douloureuses, de ton corps trempé sous le manteau. Tu cherches la lune, tu as besoin d'un repère, mais la belle a profité de l'averse pour se cacher. Son absence a quelque chose d'une trahison. Par terre, accoté sur un mur de brique, se trouve un grand miroir humide de pluie, brisé en éclats de grosseurs inégales. C'est de lui que s'est échappée la traînée de poudre, c'est lui qui perd son sang granuleux. Tu t'avances, hésitante. Un visage se présente à toi, se réverbère dans tes pupilles et te contemple sans gêne. Si tu ouvres la bouche, il te suit, si tu te détournes, il s'éloigne. C'est bien toi dans le miroir, mais morcelée, défaite.

Même si tu la devines chaque jour, même si tu la sens fourmiller sur toi pendant que tu vaques à autre chose, l'œuvre violente du temps te surprend. Tu la contemples en tremblant, fascinée. Il a érodé tes pommettes rondes, ton nez fin, tes paupières lisses et nerveuses. Il a

sablé ta peau jusqu'à ne laisser que ce mince tissu translucide sous lequel se trame un réseau de veines, de petites araignées bleues qui auraient fait leurs nids derrière ton visage. Sous tes paupières boursoufflées, une espèce de voile recouvre tes prunelles et les rend grisâtres, malades. Des taches sombres, de grosseurs différentes, constellent aussi ta figure – au hasard, semble-t-il. Tes lèvres se sont muées en une simple ligne incolore, gercée, alors que tes joues, comme tu le prévoyais, sont devenues molles et tombantes. Elles forment deux petits sacs sur chaque côté de ton visage ; tu parais un peu triste même quand tu esquisse un sourire. Seules tes dents blanches, trop droites, trop égales, tranchent avec le reste de cette dévastation. Avec un peu d'effort, tu arrives à sentir le contact étrange entre ton dentier et tes gencives nues.

Miroir, miroir, dis-moi qui est la plus vieille.

Le miroir, comme de raison, reste muet.

Sur la fine broderie noire qui court autour de tes yeux, sur ton front et près de ta bouche, tu ne peux t'empêcher de passer un doigt, et ta main te surprend à son tour dans le reflet ; elle ressemble à la serre d'un volatile, avec ses longs doigts fripés et crochus. Doucement, tu interrogues du toucher chaque petit accroc sur ta peau : quelle morsure a eu lieu, quelle douleur s'est posée là ? La tentation est de refaire le chemin à l'envers, de rembobiner la cassette, tandis que les mots et les noms familiers t'assaillent au fur et à mesure que tu parcours ta chair tavelée comme du braille, dans l'espoir qu'elle révèle tout son passé.

Les prénoms de tes enfants se détachent en premier dans ta tête. Ces noms parfaits, choisis avec soin, évoquent des créatures roses, des présences grouillantes porteuses de visages qui te ressemblent ; tout en t'observant dans le miroir, tu te les remémores riant dans des glissoires au parc, chevauchant des poneys à une foire et puis, plus tard, sac au dos devant le Grand Canyon ou la tour Eiffel, mais ce pourrait bien n'être que des images génériques qu'on vend avec les cadres neufs. Ces enfants te rendent inconfortable, tu remets en question tes capacités, tu n'es plus convaincue d'être celle qui leur fallait. Être mère, était-ce un rôle pour lequel tu étais faite ? Les as-tu brisés à force de crainte, d'anxiété ? Rapidement, le nom de l'homme que tu aimes t'effleure aussi, prend toute la place dans tes pensées. Ce nom a une douceur réconfortante qui s'étire sur toute ton existence ; il te rappelle les années fastes, les années dures, les déménagements, le boulot, les insomnies, la maladie,

la maison qu'il a fallu vendre lorsqu'il est décédé. Ton mariage brille plus fort au milieu de ces souvenirs, est-ce bien toi, jeune, dans une robe courte blanche, est-ce bien lui, mince, en smoking noir ? Au milieu des convives flous apparaît le visage de tes parents. Tes yeux se voilent dans le miroir, leurs noms te viennent aux lèvres, des noms démodés que plus personne ne porte aujourd'hui, mais que tu chéris pourtant dans le secret de tes pensées. Morts et enterrés depuis longtemps – cette seule pensée te fait frémir sous ton manteau –, ils sont la preuve qui te rappelle à ton surgissement, à ton obligation d'exister. Maintenant qu'ils ont disparu, quelque chose de toi a coulé pour de bon et ne te sera jamais rendu, même pas dans le territoire nébuleux des rêves. Tu t' observes avec attention, surprise de rester stoïque malgré cette douleur qui te submerge. Alors, tu continues, les valves s'ouvrent et déversent en toi une marée de mots pêle-mêle, une pluie de petits cailloux indomptables, qui peignent à décrire tout à fait ce que tu as vécu, qui sont trop faibles pour épouser les différentes formes qu'a prises ta vie. Certains mots reviennent plus souvent et actionnent maladroitement des leviers oubliés, rouillés. Après viennent les taches floues sans mot, les images muettes, les brûlures. Tu reconnais leur présence silencieuse dans l'écriture du temps sur ton visage.

Le pire est encore à venir, il faut blâmer le miroir qui ne sait pas mentir, même en mille miettes, mais aussi tes doigts curieux qui parcourent sans se lasser tes rides, qui réveillent sans le vouloir un volcan endormi. Du fond de ces crevasses remontent toutes tes angoisses fiévreuses, impossibles à endormir cette fois. Tu prends presque plaisir à les égrener comme un chapelet : ton manque d'audace, ton mutisme, ta lâcheté, tes colères. Toutes les fois où tu as cédé à la peur en croyant que tu aurais droit à mille autres chances qui ne sont jamais venues. Toutes les fois où tu n'as pas fait un geste, où tu as laissé des amitiés te glisser entre les doigts, des amants repartir bredouille, où tu as gardé un visage de glace devant ceux qui souffraient. Tous ces moments où tu as abandonné trop vite ou alors espéré trop longtemps. Dans la pénombre, tu vois tes regrets fourmiller sur ta face comme de grosses larves noires. Ton ventre se contracte, la bile afflue dans ta gorge, mais tu t'obliges à rester droite, à ne pas plier les genoux, bien que prenne forme en toi la certitude de plus en plus forte de ne pas avoir utilisé comme il faut tout le temps qu'on t'avait imparti. Considération stupide, risible, à l'heure qu'il est, mais qui revient pourtant te torturer à l'occasion, et qui, ce soir, est d'une violence foudroyante. Pendant un instant, tu n'es plus rien d'autre que le résidu inutile de

promesses jamais honorées et tu prends la mesure de ton impuissance à sonder ton cœur. Plutôt qu'une belle construction à contempler à la fin, ton existence aura été un effritement lent et méthodique. Tu comprends que tu as été faite pour être anéantie. Rien d'autre que ça.

Tu devines la ruelle obscure autour de toi et te demandes si ta fin ne t'attend pas ici, tapie dans l'ombre, mais rien ne bouge aux alentours, seul le « ploc ploc » de la neige fondante continue de s'écouler sur le sol. Non, cette fin est inscrite dans ta figure, gravée sans ménagement par le temps avec un plaisir pervers. Lentement, tu dégages une mèche blanche de ton front et tu notes la texture rugueuse, désagréable, de tes cheveux déjà morts. Quelle heure peut-il être ? Il faudra nourrir le chat en revenant, et en profiter pour prendre ta pilule pour le cœur, juste après. Le reste du temps s'écoulera en sourdine, imperturbable, sans aucune prise ; la seule chose dont tu es certaine, c'est qu'il ne retournera pas à sa source, comme le miroir émiété qui a guidé tes pas ne retrouvera jamais sa forme initiale, pleine. Instinctivement, tu passes ta main sur le côté gauche de ta poitrine et ton double t'imité, mais à retardement, diffracté sur les éclats aux formes inégales. Depuis que ton cœur a commencé à te trahir, tes pas sont moins légers, quelque chose t'attire vers la terre, les vers se délectent à l'avance du festin que tu seras. Ton corps est en miettes, il n'obéit plus à son maître, il t'apprend à ne plus rien désirer. Le médecin te l'a bien dit. Il faut te reposer. Faire le moins d'effort possible. Arrêter ces grandes marches qui te mènent parfois très loin de chez toi et qui ne font rien d'autre que de te scier les jambes et pousser ton cœur à bout. Et puis tu risques de ne plus retrouver ton chemin. Mais y'a-t-il encore un chemin ? Le sablier crevé arrive au bout de ses grains scintillants. Derrière la peau flasque et les yeux enfoncés dans leurs orbites, le miroir te renvoie l'image d'un petit paquet d'os prêt à s'effondrer sous la force d'une brise aussi légère que celle qui souffle ce soir.

Alors, autant aller encore plus loin, franchir un autre pas. Oui, tu veux savoir comment cela se terminera, si tu souffriras, si tu seras seule ou entourée, si ce sera long ou rapide, silencieux ou rempli de prières désespérées, si tu seras couchée dans ton lit ou droite comme une barre en train d'attendre l'autobus. Le miroir ne bouge pas, il se contente de te renvoyer encore cette image de ta figure, qui, dans le clair-obscur, t'apparaît soudain marbrée de mauve et de noir. Sous le ciel vide, tu appelles les ténèbres. Tu les vois venir s'accrocher à ta peau, se dissimuler hypocritement dans ses creux puis s'étendre. Un frisson monte quand tu

sens qu'elles te tiennent pour de bon. Combien de visages as-tu eus tout au long de ta vie ? Celui-là en tout cas sera le dernier, il te reste celui-là, regarde-le bien, rien ne sert maintenant de lui demander en silence pourquoi il fut le tien, arrive seulement à lui concéder quelque chose, à lui pardonner un peu la vie qu'il traîne derrière lui. Tu plonges alors dans ton regard le plus loin que tu peux, assez pour sentir un goût de feu dans ta bouche et entendre ton cœur agonisant t'appeler du plus profond de tes pupilles noires, qui s'étirent en de petits tunnels sombres. Ton visage s'amaigrit encore, ta peau s'étire jusqu'à devenir un fin vélin qui frise pour laisser voir tes os, alors que tes lèvres s'effacent et coulent comme du miel chaud. Pendant un instant, tu n'es plus qu'un squelette et tes yeux sans paupières deviennent des yeux morts, où tu vois les dernières images défiler, déjà noircies, gâchées.

À ce moment, le reflet des phares d'une voiture qui s'engage dans la ruelle t'aveugle. Le charme est rompu, ton regard bascule pour de bon hors du miroir et tu retrouves avec soulagement celle que tu es, une fille de la rue, des maisons et des trottoirs, reine de rien. Ton nez fin, tes joues lisses, ta peau rose et souple, tes deux longues tresses brunes qui te balaient les épaules, tout ça t'est rendu, mais tu sais les petites rides au coin de tes yeux, quelques fils blancs, oh, très peu, qui strient déjà ta chevelure, et tout le reste qui se décompose lentement, qui a perdu la pureté des débuts. Tu retournes sur tes pas, fébrile, les jambes plus légères et la tête vide, et quand, à la sortie de la ruelle, tu croises un jeune couple qui marche sans se douter de rien, tu voudrais leur dire *Nous serons tous morts dans dix minutes, notre règne achève, déjà notre jeunesse nous échappe, notre étoile a blêmi, bientôt on lui coupera la tête.*

En vain, tu cherches la lune dans le ciel ; tu crains de ne plus jamais la retrouver. Sans son halo, tes pas engloutis dans les ténèbres perdent leur réalité. Tu accélères, enveloppée de solitude, et tu penses aux barrières encore à franchir, au vide noir et séduisant au-dessus de ta tête.

Rêver d'eau est signe d'un malheur prochain

Chaque été, ils traversaient les lignes sans se poser de questions, à la recherche d'un peu d'eau et d'un horizon dégagé, deux choses qui leur manquaient toute l'année en ville. C'était toujours Gabriel qui conduisait, mais Nina avait en général de la difficulté à se détendre pendant le trajet. Une petite boule d'angoisse se formait en elle dès qu'ils traversaient la frontière et que la 133 se transformait en *Interstate* 89. Le ciel semblait soudainement s'obscurcir et la route prenait des courbes sauvages qui se dérobaient à sa compréhension. Gabriel s'extasiait à tout coup devant la végétation luxuriante des Montagnes vertes, mais, pour Nina, les forêts sinistres qui s'arquaient vers la route semblaient vivantes, prêtes à saisir la voiture de leurs grandes mains noueuses. Cet été, encore plus qu'à l'habitude, elle avait ressenti une vive oppression dans la poitrine : elle s'imaginait tomber sans fin, incapable de s'agripper aux parois glissantes des montagnes, livrée à cet humus grouillant dans la noirceur des bois. Seul un regard coulé vers Gabriel, qui sifflotait derrière le volant, lui ramenait les pieds dans la voiture. Heureusement, ils avaient très vite quitté l'*Interstate* pour emprunter des routes secondaires qui leur avaient fait traverser de petits villages pauvres et pittoresques. Devant les minuscules bureaux de poste, les églises blanches et leurs clochers pointus, les propriétés typiques de la Nouvelle-Angleterre avec vue imprenable sur le lac Champlain, fièrement ornées de drapeaux américains, elle s'était extasiée, avait repris des couleurs. Elle était maintenant impatiente de voir l'allure du petit cottage qu'ils avaient loué sur le terrain d'une auberge. Les années précédentes, ils avaient eu leur lot de *bed and breakfast* bruyants et de motels crasseux, où le va-et-vient et les murs trop minces troublaient le sommeil léger de Nina. Cette fois, ils pourraient enfin se soustraire aux aléas de la cohabitation et goûter à un peu d'intimité.

Ils arrivèrent à la nuit tombée. *The Champlain Inn*, une petite bicoque à deux étages blanc et bleu, était installé devant le lac, invisible à cette heure, confondu avec la noirceur qui enveloppait l'île. Seul un léger clapotis laissait deviner qu'il était tout proche. Aucune fenêtre de l'auberge n'était allumée. Dans la fraîcheur du soir, ils pensèrent, pendant un instant, être arrivés trop tard et devoir passer la nuit dehors. Le ciel rempli d'étoiles rendait l'idée presque invitante. Ils cognèrent malgré tout à la porte et sentirent ensuite vibrer la maison à mesure

que des pas se rapprochaient. Une femme de taille moyenne aux cheveux blonds frisés avec de grosses lunettes sur le bout du nez avait ouvert la porte avec un sourire engageant.

— *You are Nina and Gabriel, right?*

— *Yes.*

— *Did you have a good trip?*

— *Oh yes, for sure. We like to travel through the Green Mountains!*

Nina tressaillit, comme si son amoureux avait proféré un mensonge grossier, mais la dame d'une cinquantaine d'années répondit par un sourire et elle les entraîna ensuite à l'intérieur. Ils traversèrent ainsi la véranda puis le hall avant de s'arrêter devant un petit bureau qui faisait office de réception. Gabriel, pimpant malgré les heures de route, répondait pour eux deux et Nina en profita alors pour observer les lieux. La grande pièce lambrissée de bois était chaleureuse, mais défraîchie. Elle laissait entrevoir à droite un petit salon avec une bibliothèque remplie de livres aux reliures anciennes et un vieux fauteuil de velours bleu ; au centre, une grande salle à manger dans laquelle se trouvaient plusieurs tables en bois ; enfin, à gauche une cuisine aux comptoirs métalliques qu'un homme moustachu s'affairait à nettoyer sans leur prêter aucune attention.

— *My name is Paula. And this is my husband Bill. We're here if you need anything.*

Paula leva brièvement les yeux vers l'homme, qui, en entendant son nom, s'était détourné de sa tâche pour leur adresser un signe de tête poli.

— *O.K., just a second, let me find your key.*

Paula fit un pas sur le côté. Les yeux de Nina se posèrent alors sur les dizaines de photos derrière le comptoir. Quelques-unes montraient le couple dans un pays d'Amérique centrale – Nicaragua ? Costa Rica ? – entouré d'enfants pauvres aux yeux étincelants. Les autres présentaient Paula et Bill en compagnie de gens souriants, souvent avec les flots bleus du lac en arrière-plan, probablement différents hôtes du *Champlain Inn* à travers les années.

— *Here it is, dit-elle en revenant se placer devant eux. So you're gonna stay here the whole week, right? Let's hope you guys have nice weather!*

Et puis, un peu à droite, en partie cachée par la tête de Paula, Nina aperçut une photo ancienne en noir et blanc qui tranchait avec les autres. On y voyait la surface miroitante d'un lac au centre duquel se trouvait une étrange tache, indéfinissable au premier abord.

— *There is a lot of things you can do around here. Biking, mountain climbing. You can go to the farmer's market on the week-end... But you guys should try kayaking on the lake. It is just so beautiful and peaceful, especially at sunset.*

Gabriel acquiesça, enthousiaste, mais Nina n'écoutait pas. Un crochet gris semblait flotter au milieu de l'eau sur la photo. Un morceau de bois ? Un poisson ? Elle fronça les sourcils en se concentrant sur l'image comme si sa vie en dépendait.

— *We'll make you breakfast tomorrow morning. Do you have any preferences?*

— *Hum, no, no. I guess toasts or cereals will be fine. And coffee is very important.*

— *Haha, I'm just like you!*

D'un coup, Nina comprit ce qui se trouvait sur le cliché. Il n'était plus possible de voir autre chose. C'était une espèce de serpent géant vu de dos dont seule la tête émergeait de l'eau. Elle pensa tout de suite à une photo de Nessie, mais ce n'était pas l'image qu'on voyait habituellement. De plus, on distinguait, en arrière-plan, confondues en une masse noire, les montagnes caractéristiques du Vermont.

— *O.K. so, to reach the cottage, you just need to take a left when you use the back door and then walk for one minute. It's really close to the inn.*

Dans le coin de la photo, en bas à droite, le mot « Tatoskok » avait été écrit à l'encre bleue, pâlie avec le temps.

— *But it's so dark outside, Bill is gonna come with you with his flashlight. Bill, would you mind taking them?*

Alors que Gabriel tentait de l'entraîner vers la porte, Nina ne réussit pas à faire un geste, incapable qu'elle était de détacher ses yeux de la photo écornée comme si elle avait été pliée et dépliée des centaines de fois. Seules ses lèvres s'animèrent, murmurant ce mot inconnu – *Tatoskok Tatoskok Tatoskok* – sans en comprendre le sens. Nina était effarouchée par le sentiment de prononcer des syllabes interdites et de voir, peut-être, se matérialiser la bête devant ses yeux. À ce moment précis, elle croisa le regard de Paula. Le visage de cette dernière avait pris un air inquisiteur : Nina ne reconnaissait plus la femme qui les avait accueillis quelques minutes plus tôt.

— *You came to see the monster?*

Comme prise sur le fait, Nina se mit à bégayer.

— *What... which monster?*

Les traits sérieux de Paula se détendirent tout de suite et elle éclata de rire.

— *Oh, honey, you should have seen your face... I'm just messing with you! There is no monster in the lake, isn't it Bill? It's just an old legend from around here.*

Nina se retourna pour apercevoir le visage hilare de Bill, bien vite accompagné par Gabriel, qui la couvrait de ce regard paternaliste qu'elle détestait. Elle se sentait stupide, mais néanmoins un peu rassurée. Bien sûr, qu'il n'y avait pas de monstre : il n'y en avait pas eu en-dessous de son lit quand elle avait cinq ans, il n'y en avait pas plus dans le lac Champlain ou ailleurs. Elle esquissa un sourire tremblotant, forcé, pour montrer qu'elle blaguait, et se colla contre Gabriel. Docilement, tous deux suivirent ensuite Bill, ou plutôt le faisceau de sa lampe de poche, jusqu'au cottage. L'homme leur souhaite bonne nuit sans résister à lancer un *Don't let the monster bite you!* avant de s'éclipser en riant vers l'auberge, qui retomba dans le noir très peu de temps après. À l'intérieur, la fatigue s'abattit sur eux d'un coup. Sans même allumer une lampe, sans penser à s'embrasser ou à se toucher, Gabriel et Nina se couchèrent tout habillés et sombrèrent instantanément dans le sommeil.

Dans le noir, le chalet avait l'air charmant ; à la lumière du jour, c'était une autre histoire, comme ils le constatèrent le lendemain. Mais malgré la saleté et l'odeur d'humidité

qui régnait, malgré les couettes aux couleurs tristes et le lit inconfortable, ils étaient déterminés à aimer l'endroit. *It's a remote place!* dit en riant la propriétaire quand, le lendemain soir, ils cherchèrent en vain un endroit chic où souper dans les environs. Alors, ils mangèrent dans la cuisine de l'auberge. Paula et Bill animaient la tablée de leurs récits de voyage au Honduras, ou d'anecdotes sur leurs deux enfants qui étudiaient à Burlington. En retour, Gabriel et Nina leur racontèrent leur vie à Montréal en enjolivant un peu la réalité sans mentionner leur logement exigu, leurs dettes étudiantes qui leur serraient la gorge et leurs essais répétés et infructueux d'avoir un enfant. Ils aimaient le reflet renvoyé par les yeux de leurs hôtes, qui leur prêtaient une aura excitante, exotique. De retour au cottage, alors que Gabriel dormait déjà, Nina se demanda si le temps ne devenait pas long ici pour les propriétaires de l'auberge, en dépit des rencontres passagères que permettait leur travail. Tout se trouvait à une heure de route ; on croisait rarement âme qui vive. L'île était vraiment un endroit perdu et Nina éprouvait parfois un léger vertige en s'imaginant passer sa vie ici, avec les remous du lac pour seule distraction.

Cette nuit-là, elle se réveilla en sursaut avec l'impression d'avoir entendu un cri. C'était peut-être le sien. Elle avait fait un terrible cauchemar dans lequel elle luttait en vain pour ne pas être entraînée au fond de l'eau. Même les yeux ouverts, extirpée du rêve, elle éprouvait une sensation de malaise qui lui collait à la peau. Gabriel continuait de ronfler quand elle se leva pour aller à la salle de bain. Tandis qu'elle laissait couler l'eau fraîche dans ses paumes superposées, elle leva les yeux vers la fenêtre et aperçut avec surprise des points lumineux, comme un essaim de petites lucioles qui tournaient en rond près de la grève. Elle eut envie d'aller voir, de marcher pieds nus dans l'herbe et de sentir un peu de vent sur sa peau, mais le sommeil la gagnait à nouveau, la ramenait auprès de son amoureux endormi. Le lendemain matin, quand elle en parla à Gabriel, il haussa les épaules avant de se jeter sur elle et de la déshabiller avec empressement, un sourire carnassier aux lèvres.

Au milieu de la semaine, ils empruntèrent des vélos, deux bécanes trouvées dans le garage attenant à l'auberge, pour partir à la découverte de l'île. La route était cahoteuse, mais elle suivait le bord du lac et leur offrait un panorama saisissant. De l'autre côté de la route, les maisons paraissaient toutes vides, quoique pour la plupart bien entretenues, avec la pelouse tondue et une peinture encore fraîche. L'été tirait à sa fin ; la plupart des gens

devaient déjà avoir repris le chemin de la ville. Nina et Gabriel aperçurent quand même un couple assis sur leur perron, immobile. L'homme et la femme les suivirent des yeux et, bien que Gabriel agita la main dans leur direction en une sorte de défi à leur impaviderité, ils restèrent de marbre en se contentant de les observer jusqu'à ce qu'ils disparaissent de leur champ de vision. Un peu plus loin, Gabriel se tourna vers Nina en mimant un cercle sur le côté de sa tête avec un doigt. À l'extrémité est de l'île, ils trouvèrent un sanctuaire au creux d'une pente, une jolie chapelle blanche au toit noir surmontée d'une croix dédiée à sainte Anne à côté de laquelle se trouvait un columbarium. Les noms francophones gravés sous les urnes attirèrent l'attention de Nina, qui s'arrêta, intriguée, pour les déchiffrer. Quand elle chercha Gabriel des yeux, elle le trouva déjà en train de s'attaquer à la pente abrupte, le visage rouge, les muscles des mollets tendus par l'effort, de larges ronds de sueur sous les aisselles. Avec la chaleur qu'il faisait, elle décida plutôt de monter en marchant à côté de son vélo. À la moitié de la pente, son amoureux avait déjà disparu. Épuisée, elle s'arrêta pour grignoter une petite collation au bord de la route et posa son vélo contre la paroi rocheuse, sur laquelle elle s'appuya en se laissant descendre jusqu'à terre. À sa droite, l'escarpement se transformait en une petite falaise d'environ 20 m de hauteur, au bord de l'eau, à laquelle on pouvait accéder par un sentier très étroit, effondré par endroits. Nina se pencha vers l'avant pour embrasser la vue. Elle remarqua les graffitis sur la paroi en admirant la prouesse de ceux qui s'étaient rendus jusque là juste pour laisser leur marque sur la pierre. *Peter loves Kathy 2002* dans un cœur bleu. *Sweet sensationZ* en blanc vif. Le large dessin d'une colombe et, au-dessous, *Prince of tides*, probablement la signature de son auteur. Elle se figea quand elle lut, en rouge sur la roche noire, *Tatoskok is coming*. Tatoskok s'en vient. Quand avait été fait ce graffiti ? Une peur incontrôlable s'empara d'elle ; elle sentit de violents frissons monter sur sa nuque. Mais ce n'était que du folklore, Paula le lui avait bien dit à leur arrivée. Rien qu'un Bonhomme sept-heures qu'on avait inventé pour faire peur aux enfants de l'île.

— Qu'est-ce que tu fais ?

La voix de Gabriel sortit Nina de son affolement. Elle aperçut sa tête qui dépassait au haut de la pente, petit rond sombre qui tranchait dans le paysage. Il paraissait énervé, il détestait perdre son « rythme de croisière » quand il faisait du sport. Elle ne répondit pas et enfourcha son vélo malgré l'important dénivelé, pressée de quitter cet endroit. Ils

continuèrent à pédaler pendant une heure, jusqu'à ce que le ciel se couvre de nuages et que la crainte d'être surpris par la pluie les force à rentrer au cottage.

Ce soir-là, près du feu, Gabriel sortit son téléphone ; il avait téléchargé une application qui identifiait toutes les constellations du système solaire. Nina et lui passèrent la soirée à s'émerveiller devant ces points qui, dans l'imaginaire millénaire, avaient pris la forme d'un lion, d'un cygne ou même de la chevelure de Bérénice. Seule l'étoile Véga, dans la constellation du vautour, semblait se détacher du reste, briller par elle-même. Elle était presque directement au-dessus de leurs têtes et, fascinés par sa lumière, ils la fixèrent longtemps sans rien dire. Nina oublia presque son malaise de l'après-midi, elle cessa même d'entendre le mot *Tatoskok* répété en boucle dans sa tête à un point où il ne voulait plus rien dire, ne désigner qu'une menace diffuse. Gabriel proposa alors d'aller marcher au bord de l'eau pour digérer toutes les guimauves qu'ils avaient fait griller sur le feu. Il partit devant, mais se retourna et lui tendit la main, elle voyait la lueur du feu mourant danser sur sa paume, et à ce moment, elle sut qu'elle pouvait s'abandonner à lui et que tout irait bien.

La lampe de poche trouvée dans le cottage dessinait un mince faisceau sur la pelouse. En marchant vers le lac, ils passèrent devant le bâtiment principal. La lumière de la cuisine était allumée, Paula et Bill avaient des invités et leur discussion semblait animée, des éclats de voix se faufilaient jusqu'à l'extérieur. Nina intima Gabriel de fermer la lampe et elle le tira près de la fenêtre. Elle ne pouvait pas voir son visage, mais elle imagina qu'il roulait des yeux devant sa curiosité maladive. Il y avait pourtant peu à risquer : il faisait si noir que leurs silhouettes se fondaient dans la masse informe du paysage. Nina vit qu'ils étaient une dizaine réunis autour de la table, autant d'hommes que de femmes, tous à peu près du même âge que leurs hôtes. Nina reconnut l'homme et la femme qu'elle avait aperçus sur une galerie cet après-midi, mais leurs traits, cette fois, étaient plus faciles à détailler : il avait des yeux et des cheveux noirs et un cou large comme un taureau ; elle portait ses cheveux roux en queue de cheval, avait de grands yeux d'un vert très pâle et une longue cicatrice près de la bouche. Un autre des convives avec une casquette bleue et une moustache blonde ne lui était pas étranger non plus, elle soupçonna qu'il leur avait vendu du petit bois d'allumage à leur arrivée. Elle ne reconnaissait pas les autres, c'était peut-être aussi des voisins. Leurs visages, en tout cas, possédaient ce quelque chose d'ordinaire qui n'attirait pas l'attention. Des chandelles

reposaient devant eux sur la table et, à ce moment, ils s'en saisirent et les allumèrent chacune à tour de rôle pour former une ronde lumineuse dans la pénombre. Nina fronça les sourcils. Elle aurait aimé entendre ce qu'ils semblaient réciter en chœur, mais elle n'osait pas se coller davantage à la vitre, de peur d'être remarquée. De toute façon, Gabriel en avait déjà assez de cette enquête ; il immobilisa Nina de ses bras et la jeta sur ses épaules. Elle se débattit en riant, mais se laissa porter ainsi, sur sa monture qui galopa jusqu'au lac.

Le reste de la semaine s'évapora doucement, dans un temps propre à l'île, rythmé seulement par de longues séances de lecture au soleil, de kayak sur le lac et d'autres repas partagés avec Paula et Bill. Seuls clients de l'auberge, ils se sentaient libres et agissaient en roi et maîtres, comme si la vue majestueuse sur le lac, surtout en fin de journée, leur était destinée. Peu importait la température, les couchers de soleil étaient toujours spectaculaires : bleu pâle et mauve avec une bande rose près de l'horizon ; halo orangé entouré de gris cotonneux ; miroir indigo entre le ciel et le lac. Nina et Gabriel n'en avaient pas manqué un seul depuis leur arrivée. Leurs téléphones regorgeaient de photos magnifiques qui ne réussissaient pourtant pas à capter fidèlement la beauté du spectacle.

Voilà ce qu'ils observaient tous les deux, à la veille de leur départ. Ils essayaient probablement de capturer une image susceptible de les ramener ici quand ils seraient de retour de l'autre côté de la frontière, dans la ville. Nina se retourna. Une lumière rouge baignait la façade de leur chalet. Tout était rangé, la cuisine nettoyée, les valises remplies. Près du garage, Paula buvait un verre de vin blanc pendant que Bill faisait cuire de la viande sur le barbecue. Une délicieuse odeur montait aux narines de Nina. Elle leur envoya la main et ils répondirent gaiement. Il était passé neuf heures trente et le soleil, coiffé de filaments de nuages blancs, semblait trembloter à la surface du lac. Gabriel proposa un dernier tour de kayak, ils n'en avaient pas encore fait au coucher du soleil. Nina hésita, mais se laissa finalement convaincre : ils n'auraient peut-être pas l'occasion d'en refaire avant un bon moment.

Un accès à l'eau se trouvait devant l'auberge, de l'autre côté de la route. Il suffisait de descendre un escalier de pierre pour se retrouver sur une terrasse de terre battue grossièrement aménagée avec des chaises longues, où ils étaient d'ailleurs venus lire à

plusieurs reprises. À cet endroit, deux kayaks bleu électrique tournés à l'envers, à côté desquels étaient placés des pagaies et des gilets de sauvetage, étaient tels qu'ils les avaient laissés la veille.

Quand Nina retourna son kayak, une grosse araignée prit la fuite, suivie par des centaines de bébés qui s'échappèrent de l'intérieur du siège pour monter le long de ses mains et de ses bras. Elle frissonna et s'éloigna en courant. Elle avait horreur de ces bestioles. Elle tournoya sur elle-même à maintes reprises en criant. Gabriel s'esclaffa. Il accourut pour l'aider, lui tapota les bras, passa ses mains dans ses cheveux. Chatouilleuse, elle se jeta dans ses bras, secouée d'un petit rire. Enfin, les deux revinrent vers le kayak pour l'entraîner d'un bon pas vers le bord. Nina n'arrivait pas à se départir de son frisson. Peut-être aurait-elle dû prendre un chandail : la nuit tombait tranquillement et l'humidité de l'air rendait la température beaucoup plus fraîche que celle d'une soirée d'été normale. Ils descendirent un autre petit escalier pour déposer le kayak sur les roches. Nina regarda à nouveau le coucher de soleil, juste au-dessus du quai de bois, qui avançait dans l'eau. Là, elle vit quelque chose qui dépassait, un bout de papier oublié.

Elle s'avança jusqu'au bout du quai et eut un choc en trouvant par terre la photo noir et blanc placée sur le mur derrière le comptoir, à l'entrée de l'auberge. Mais encore plus étrange, de petites roches, toutes de la même grosseur, formaient un cercle autour de l'image, à côté de laquelle étaient également disposées plusieurs bougies. Nina entendit alors Gabriel l'appeler :

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu viens ? Le soleil va bientôt se coucher.

— Viens voir !

Réticent, Gabriel lâcha sa pagaie près du kayak et vint la rejoindre. D'abord, il ne vit rien de spécial, puis il fronça les sourcils en apercevant la photo. Par réflexe, il tendit la main pour s'en saisir. À ce moment, tous deux sentirent une forte poussée venue d'en arrière qui les projeta dans le lac.

Ils émergèrent presque tout de suite en se débattant, les narines et la bouche remplies d'eau qu'ils recrachaient tant bien que mal. Secouée par la toux, Nina paniquait en cherchant son air. Elle n'avait jamais été une bonne nageuse. Elle faisait de grands gestes avec ses bras pour se maintenir à flot. Gabriel prit sa main et l'attira contre lui pour la calmer. Elle s'accrocha désespérément à ses épaules. Sous le choc, elle lui enfonça ses ongles dans la peau. Ainsi, collés l'un à l'autre pour ne plus former qu'une masse flottant à la surface, ils levèrent les yeux vers le quai. Le soleil était presque disparu, la nuit arrivait à pas feutrés. Le rivage commençait déjà à se confondre avec le reste du paysage et leur semblait hors d'atteinte. Ils y reconnurent néanmoins les silhouettes sombres de Paula et Bill qui les observaient en silence, impassibles. Un peu en arrière se trouvaient les gens que Gabriel et Nina avaient épiés dans la maison quelques jours auparavant : l'homme au cou de taureau, sa femme rousse, et tous les autres. Dans la noirceur croissante, leurs yeux possédaient un éclat singulier, presque aveuglant. Nina et Gabriel comprirent qu'il s'agissait de la flamme des bougies tenues par chacun. Gabriel fit un geste pour nager vers le quai, mais un cri l'arrêta.

— *Don't move !*

Le canon de la carabine de Bill brillait sous la lumière de la lune, qui se détachait tranquillement dans le ciel. Nina fondit en larmes. Elle tremblait de tous ses membres, en dépit de la chaleur de l'eau. Gabriel la serra encore plus fort et tous deux fixèrent leur regard anxieux sur le groupe, qui restait à les observer sans bouger. Après un temps qui sembla durer une éternité, Paula et Bill, d'une voix éteinte, ânonnèrent en chœur, bientôt suivis par les autres :

— *Tatoskok, thou who has always existed and always will, take this offering to purify our souls and to forgive our sins. Grant us with light and joy, as we bow before thee.*

Le silence retomba, seulement brisé par le clapotis de l'eau contre le quai et la respiration saccadée de Nina et de Gabriel, qui nageaient sur place avec peine, en un triste ballet synchronisé, dans l'eau noire. Les yeux remplis de larmes, ils avaient cessé de se regarder, de crainte de lire la peur sur le visage de l'autre, pour tourner leur tête vers le ciel. Une première étoile perça les nuages au-dessus d'eux. Nina reconnut tout de suite Véga. À ce

moment, ils entendirent des gouttelettes gicler derrière eux. L'eau se fendit dans un grondement, comme si une immense vague déferlait dans leur direction.

Si vous jetez un pain, un jour ou l'autre vous aurez faim

Les deux patineurs tournent en harmonie parfaite sur la glace au son d'un morceau classique exécuté au violon, que Félix reconnaît sans pouvoir l'identifier. Il trouve cela profondément apaisant, même quand la musique prend un caractère dramatique, presque effrayant. Il laisse ses yeux se perdre dans les arabesques qui s'intensifient. La vitesse brouille de plus en plus le couple, faisant disparaître leurs silhouettes, leurs visages. Seuls perdurent leurs sourires éclatants, ce sont des sourires qui patinent, des sourires sans corps. Les vêtements flottent eux aussi, accrochés à rien. Félix aime voir les mouvements fluides de la robe rouge et jaune de la jeune femme qui virevolte toute seule dans les airs.

Il y a des instants où Félix arrive à ne plus sentir son corps. Cela se produit le plus souvent devant la télévision ; après des heures à rester immobile, enfoncé dans le divan, les yeux rivés sur l'écran lumineux, il a parfois l'impression de n'être qu'une tête flottante, un réceptacle à images connecté sur rien. Mais il finit toujours par faire un petit geste, se gratter ou plonger la main dans le bol de chips, et alors tout rentre dans l'ordre. Il retrouve la sensation de son gros corps informe, de ses fesses énormes qui font craquer la cuvette des coussins comme si elle était sur le point de se rompre, il sent l'humidité de la sueur sous ses bras qui frottent sur la chair de ses flancs.

Les patineurs réapparaissent dans son champ de vision, plus lents, plus concentrés, ils se dirigent vers le bout de la patinoire, là où la glace s'amincit jusqu'à former un plongeon. L'homme place alors la jeune femme au-dessus de sa tête et ils se jettent ainsi avec grâce dans la piscine, dix mètres plus bas. Leur entrée dans l'eau fait un « splash » parfait, et ils tentent ensuite d'atteindre l'autre extrémité du bassin à la nage pour remporter la médaille d'or. Félix ne comprend vraiment pas l'intérêt de ces épreuves combinées, comme le bobsleigh à relais ou le *beach* triathlon, mais c'est la grosse mode au « canal olympique », prêt à tout pour remplir sa grille horaire en continu. Au moment où les athlètes – les « patineurs » – sortent trempés de la piscine, leurs costumes collés au corps, il reconnaît finalement la mélodie classique ; c'est l'*Hiver* de Vivaldi. Le couple salue la foule en souriant sous une salve d'applaudissements. À leur tour, des Américains se dirigent au centre de la

glace ; ils sont plus grands et plus musclés, découpés comme des statues. Déguisés en Adam et Ève, ils commencent à se frotter l'un sur l'autre, dans une danse lascive qui prend des airs de coït, lorsque retentit une chanson de Mariah Carey. Le son de la télévision n'est pas très fort et Félix, affamé, se concentre de toutes ses forces sur les images. À côté de lui, sa mère, Jocelyne, se plaint de la vulgarité à la télévision tout en engloutissant à la chaîne de petits gâteaux Vachon. Du coin de l'œil, il peut voir que Jocelyne a, comme d'habitude, des morceaux qui s'accumulent aux commissures des lèvres. Son dégoût se mêle à une espèce d'envie incontrôlable qui monte. Le goût du crémage se matérialise sur sa langue, il s'en rappelle la texture et salive en tremblant.

Cela fait 62 jours qu'il n'a pas quitté le sofa. Il le sait parce que sa mère fait des x sur un calendrier de Hulk Hogan accroché au mur devant lui. Il n'arrive pas à déterminer si elle fait ça pour lui, pour elle, ou pour documenter un record quelconque qu'il serait en train de battre. Ce vendredi soir là, après avoir, comme d'habitude, passé des heures devant la télé, il n'avait simplement plus été capable de se lever ; c'était comme s'il était retenu vers l'arrière par un poids énorme le clouant sur place. Ses genoux avaient rendu l'âme, sa colonne s'était transformée en un chiffon mou et humide. Paniqué, il avait appelé sa mère pour l'aider. Il fallait voir Jocelyne essayer de le tirer de là, en lui criant de faire un effort, de « bouger son gros cul ». Elle était devenue rouge comme une tomate, la pauvre. Puis, vaincue, elle avait finalement lâché le bras de son fils. Elle avait dit, d'une voix éteinte, qu'elle pourrait aller chercher le voisin, M. Maurice, et lui demander de l'aide pour le sortir de là, mais Félix avait secoué la tête en baissant les yeux. De toute façon, ce serait pour le mettre où ? Pas dans sa chambre où, depuis quelques semaines, il ne passait déjà plus le cadre de porte qu'en forçant. Il ne pourrait même pas sortir de l'appartement ; il faudrait défoncer la porte pour y arriver. Au fond d'elle, Jocelyne savait depuis longtemps que ça s'en allait là, le « petit » devait maintenant peser au-dessus de 400 livres, mais personne ne lui ferait avouer ça tout haut, personne.

— On pourrait pas changer de poste ?

— Non, c'est bon pour toi, répond-elle la bouche pleine.

S'il doit rester devant la télé jusqu'à ce que ça s'arrange, aussi bien que ce soit devant un programme stimulant. Jocelyne l'a donc branché de force sur le « canal olympique », qui diffuse à toute heure du jour et de la nuit des exploits sportifs surhumains ; elle est persuadée que cela peut aider son fils à perdre du poids, ou du moins à reprogrammer ses cellules (quelque chose qu'elle a lu dans un livre de Guy Corneau). C'est toujours elle qui garde la télécommande et, si elle doit partir, elle la cache quelque part. Félix commence à être écœuré de voir des muscles tendus à se fendre et des médailles qui brillent sur des peaux luisantes de sueur. Sans compter les publicités, comme des flashes incessants où des femmes minces croquent des brocolis et lèchent compulsivement des cuillères pleines de yogourt blanc, où des hommes escaladent des montagnes et font des abdos dans un spa, des images qu'il revoit toujours en boucle quand il ferme les yeux le soir.

— Mets-le au 10, y'a l'émission sur l'autocombustion spontanée.

— J'ai dit non, bon. *Anyway*, on va se coucher bientôt.

En plus de faire son deuil du canapé hérité de sa mère, Jocelyne s'est occupée de tout. Elle a appelé au boulot de Félix pour dire qu'il s'est cassé les deux jambes en ski et qu'il ne rentrera pas pendant un bout, mais elle se demande si son patron a gobé le mensonge. Pour que son fils soit au moins un peu confortable, Jocelyne a installé tout ce qu'il lui faut autour du sofa : sa tour d'ordinateur et son écran sur la table basse, un oreiller en sarrasin sous la nuque, une bonne couverture chaude. Elle a même épinglé son poster de Pamela Anderson au-dessus de la télé, pour qu'il se sente comme dans sa chambre. Elle a aussi pensé à laisser un récipient pour ses petits besoins, avec une chandelle parfumée « Printemps en Alaska » pour évacuer les odeurs. Dès qu'il le lui demande, elle vient chercher le plat et s'occupe de le laver sans broncher ; ça lui rappelle l'époque d'avant les couches jetables, l'époque où Félix était un bébé. Pour le reste de son hygiène, elle a ressorti sa vieille raquette de badminton du garde-robe et l'a recouverte d'une débarbouillette ; c'est pratique pour atteindre les recoins et soulever les plis de peau. Heureusement que le sofa est en cuirette, comme ça, elle peut remplir un gros plat d'eau et en asperger Félix, le tissu finit toujours par sécher sans laisser de tache.

Maintenant, il faudrait bien appeler le docteur, mais elle ne s'y résout pas. Ce n'est pas comme s'ils pouvaient pratiquer une chirurgie bariatrique directement dans le salon. Et en plus, elle craint en secret que ça ne ruine le canapé pour de bon.

— T'es sûr que t'as pas faim ? Prends donc un peu de pain...

Félix secoue la tête, mais elle insiste en lui tendant une demi-baguette qu'elle a coupée exprès pour lui. Dans un geste brusque, il projette violemment le morceau devant lui, l'envoyant valser près de la poubelle dans la cuisine.

Pour la bouffe, c'est plus délicat. Jocelyne se sent toujours prise dans un dilemme cornélien, elle est partagée entre l'envie de redonner le sourire à son fils et celle d'essayer de l'aider à se sortir de l'impasse. Sauf qu'elle a beau vouloir, quand elle ouvre le garde-manger, c'est pour trouver des rangées et des rangées de cannes brillantes en équilibre parfait, une vraie peinture d'Andy Warhol : toute la gamme de soupes Campbell's et aussi des ragoûts de boulettes, des salades de thon mayonnaise, des sauces à hot chicken. Et puis, comment on fait cuire ça pour que ce soit bon du navet ou des asperges ? Elle trouve que ça goûte toujours le carton et ce serait cruel de nourrir le petit avec des plats fades et peu appétissants. Elle-même a passé sa vie au régime – Atkins, Weight Watchers, Montignac, sans oublier celui qui n'a pas de nom, mais qui consiste à manger de la soupe aux choux et à ne rien faire d'autre que chier pendant des jours – et on peut dire, à regarder sa silhouette presque aussi large que haute, qu'elle a sérieusement perdu le combat.

Le jour, quand elle travaille, Jocelyne laisse toujours à Félix une grosse portion de nourriture sur la table devant lui, pour lui permettre de passer à travers la journée. Habituellement, il mange tout d'un coup, comme un chien qu'on laisse seul avec un bol plein, et passe ensuite le reste de la journée à transpirer devant son ordinateur, ignorant le bruit des compétitions à la télé. Entre deux sites pornos, il est tombé sur « Le cœur gros », un forum de soutien pour les obèses du monde entier. Ce qui est bien, c'est de pouvoir créer des liens, *chatter* avec d'autres gens comme lui, même s'il se garde bien d'aller dans les détails de sa situation. Il passe maintenant le plus clair de son temps là-dessus. Si certains s'échangent des recettes décadentes en douce – comme celle du célèbre Oki-dog, un hot-dog au chili qui aurait tué cinq Américains l'an dernier – la plupart des gens partagent des trucs

ou des articles pour perdre du poids. C'est ainsi qu'il a pu calculer son indice de masse corporelle, qui est à 40. Il y a appris, du même coup, le terme « obésité morbide ». Selon les autres membres, pour commencer à fondre, il faut arriver à ne consommer que 500 calories par jour. Une méthode drastique est suggérée : au lieu de manger, boire de l'eau, le plus d'eau possible. Félix devrait en principe se sentir complètement rassasié.

Ce soir, il a donc commencé ce régime liquide. Ainsi, contrairement à d'habitude, il n'y a rien devant lui sur la table de salon, rien qu'un verre d'eau sur un sous-verre d'Old Orchard. Il se sent déjà mieux, un peu faible et nauséux peut-être, mais le problème avec toute l'eau qu'il ingurgite, c'est que sa vessie, cet organe obscur perdu dans les tréfonds de sa masse de chair, ne fournit plus et que, dans la fâcheuse position à laquelle est réduit Félix, cela devient problématique. Il n'arrête pas de chercher de la main son plat à pipi sur le côté droit du divan. Ce seul effort lui arrache un gémissement ; son cou et son dos se couvrent de sueur, jusqu'à ce qu'il atteigne enfin le récipient et ressente un soulagement momentané. Il crie alors à sa mère de fermer les yeux pendant qu'il dézippe sa braguette et se soulage. Jocelyne s'exécute en essayant de faire de l'humour :

— Coudonc, y'a-tu une fuite ici quelque part ? Faudrait que j'appelle le plombier... hihhihi.

Jocelyne a bien essayé de faire ingérer autre chose à Félix ; elle a cuisiné sa fameuse lasagne trois fromages avec des oignons et du bacon au milieu – et juste l'odeur qui lui parvenait au salon l'a presque fait défaillir –, mais il s'est entêté : il a refusé d'en prendre même un minuscule morceau, en se contentant d'une salade *Iceberg* avec une cuillerée d'huile d'olive dessus. De mémoire d'homme, c'est une première dans l'histoire de la famille. Jocelyne a fait des yeux ronds, placé sa bouche en « o », mais au fond elle riait intérieurement en se disant *Je le savais que ça marcherait le « canal olympique »*. *Nos cellules sont capables de devenir minces ; il suffit d'un peu de visualisation pour ça*. Elle pensait aussi *Tant mieux, plus de lasagne pour moi*, parce qu'elle salivait déjà en humant l'odeur qui se dégageait du four. Elle s'est coupé une part énorme, en murmurant ensuite malgré elle des « mmmm » à chaque bouchée. *La grosse femme d'à côté prend du bide*, pensait Félix en riant d'elle, mais, au fond, il avait l'impression de se voir dans un miroir, si

on ne comptait pas les cheveux longs et le mascara, et il avait continué à la regarder manger avec fascination. Étourdi, légèrement fiévreux, il jurait l'avoir vue se mettre à enfler comme un ballon d'hélium à mesure qu'elle enfilait les bouchées dégoulinantes de fromage : sa bouche prenait des proportions gargantuesques, ses dents luisantes de gras brillaient dans la lumière et broyaient les pâtes sans faiblir, tandis que la sauce lui coulait sur le menton, comme une traînée de sang qui débordait de sa bouche. Secoué par ses visions, par sa propre peur de devenir si gros qu'il exploserait, Félix avait tout de suite calé un verre d'eau froide pour retrouver son aplomb.

Le salon sent l'Alaska, le sucre des petits gâteaux et le fromage fondu. Les Américains, fourbus, avalent de l'eau et n'arrivent pas à se rendre jusqu'au bout de la piscine. La foule se met à huer copieusement le couple. Félix rit, certain qu'il ferait mieux s'il avait lui aussi ce corps de dieu grec.

— Ouin, sont pas super les Américains, hein ?

Pour toute réponse, sa mère secoue la tête, à moitié endormie dans le sofa, avec quelques emballages de plastique vides éparpillés sur elle. Félix éprouve une tendresse soudaine : s'il pouvait se lever, il la prendrait dans ses bras et la porterait dans son lit, mais il se tourne plutôt vers la télévision. De nouveaux patineurs – des Asiatiques, cette fois – s'élancent et Félix s'étonne de leur petitesse et de leur maigreur soulignées par des vêtements moulants couleur chair. Il les fixe tant qu'à un moment, il a l'impression de voir des petits poulets sur la glace. La salive, à nouveau, envahit sa bouche. Il pense à la chair tendre, trempée dans la sauce brune. À croire que son existence n'est rien d'autre qu'une lutte constante, absurde, contre ce tiraillement du ventre jusqu'à la prochaine attaque. Il secoue la tête pour dissiper l'hallucination, passe une main sur son front moite. Félix aperçoit la télécommande ; sa mère doit l'avoir laissée sur la table dans un moment d'inattention. Il s'en saisit, tremblant, excité des possibles qui s'ouvrent soudainement à lui. Pourtant, dès qu'il commence à zapper, la déception monte un peu plus à chaque nouveau poste. Il perd rapidement son enthousiasme et s'arrête un instant, à défaut de mieux, sur le bulletin de nouvelles du soir.

—... Caron, emprisonné pour vol à main armée, voies de fait et prise d'otages, est décédé hier soir. Rappelons que la somme qu'il avait volée en 1954 n'a jamais été retrouvée. Et maintenant, les sports avec Manon Saint...

Félix éteint le son, exaspéré à la seule mention du mot « sport ». L'appartement retombe dans un silence brisé seulement par le léger ronflement de sa mère à côté. Il lève les yeux sur Pamela Anderson, dans son maillot de bain rouge qui souligne sa taille grosse comme un 25 cents. Elle trône au-dessus de la télévision comme une reine, l'air de les toiser avec mépris, les lèvres tendues vers le bas en un rictus moqueur. Son visage mime, d'une certaine façon, celui de toutes les filles qui ont regardé Félix dans sa vie. Avant de rester coincé ici, quand il partait au boulot tous les matins pour aller s'écraser dans un cubicule et entrer des chiffres dans un fichier Excel, il y avait une fille du bureau qui l'intéressait, une fille brune et menue, avec de petites dents droites comme celles d'une souris. Elle lui rendait souvent ses sourires, répondait poliment à ses questions, mais il l'avait un jour surprise en train de le dévisager pendant qu'il mangeait à la cafétéria le midi. Elle avait le regard révolté de quelqu'un qui découvre pour la première fois dans un documentaire comment les dragons de Komodo engloutissent un phacochère cru, comment ils se disputent sa chair et avalent sa tête sans la mâcher. Si seulement il pouvait parler de ces choses-là à sa mère. Il lui demanderait comment elle s'est fait aimer de son père, comment plaire à quelqu'un sans que son corps énorme ne cache la forêt en arrière, mais ce serait comme lui tendre un miroir peu flatteur, et il craint trop de la blesser.

Jocelyne a un sursaut, elle s'éveille à contrecœur, les yeux tout petits, les cheveux aplatis d'un côté. Elle s'empare des emballages qui jonchent son ventre avant de se lever péniblement et de se diriger vers la poubelle. Là, elle fait un geste vers le morceau de pain qui traîne, trop bas, grogne sous l'effort puis se ravise comme si de rien n'était. Elle revient ensuite dans le salon et se plante devant Félix, dont le visage est moins enflé dans la pénombre. Jocelyne avise la télécommande dans ses mains, la lui prend sans ménagement et ferme la télé en fronçant les sourcils d'un air faussement contrarié. Puis, ses traits s'adoucissent et elle passe une main dans les cheveux de son garçon, qui mériteraient d'être lavés bientôt.

— Allez, bonne nuit, chaton.

Elle dépose un petit baiser sur sa tête puis éteint la lumière avant de disparaître derrière la porte de sa chambre. Des bruits de tiroirs qu'on ouvre et referme se font entendre. Félix, vidé de toute énergie, reste un instant à fixer le noir devant lui. Guigui⁴², dans le forum, prétend que, si la grosseur des gens est problématique, c'est seulement à cause de la gravité. Toujours selon lui, la pesanteur d'un homme est six fois moindre sur la lune. Félix distingue, au loin, par la fenêtre de la cuisine, le ciel d'un noir pur, sans lumière. S'il calcule rapidement, ça veut dire... ça veut dire qu'il ne pèserait que 65 livres là-bas ! Il serait une plume sur la lune, et sa mère aussi. Deux patineurs, les membres déliés, flottant dans les airs.

Le regard de Félix quitte la fenêtre et revient se poser sur son petit univers : le divan, toute sa vie contenue désormais dans cet espace restreint. Il contemple les quelques objets étalés sur la table, sur le sofa, par terre, comme en orbite autour de lui. Il soupire, se résout à dormir, mais il est tout de suite assailli par la conscience de son corps douloureux et enflé, par la sensation désagréable de son cou qui tire et la brûlure de la cuvette sur ses fesses. Alors, il rouvre les paupières et ses yeux fatigués captent la silhouette de Pamela qui semble s'animer dans la noirceur. La belle défronce les sourcils, transforme son rictus en un sourire enjôleur qui dévoile de petites dents, et ses mains placées sur ses hanches descendent doucement vers son entrejambe. Elle murmure *Prends-moi sur la plage, Félix*, dans une plainte déchirante, caverneuse, mais, en fait, ce n'est que le ventre de Félix qui gargouille. Sur la table, il ne reste que deux verres d'eau tiède. Au loin, le pain, hors d'atteinte, semble le narguer.

Au bout d'un moment, quand il n'entend plus rien dans la chambre de sa mère, sa main droite cherche le téléphone sans-fil laissé à proximité. La lumière dégagée par l'objet donne à son gros visage une lueur fantomatique qui creuse des ombres mauves sous ses yeux. Félix compose le numéro déniché sur le forum et appris par cœur, un numéro à n'utiliser que dans les cas extrêmes. Il attend qu'on lui réponde, pendant que son cœur bat la chamade et que l'écho se répercute dans ses chairs.

— Bonsoir, répond une voix profonde et rauque. Qu'est-ce qui te ferait envie ce soir ?

— Euh, je ne sais pas. Je me sens pas au sommet de ma forme.

— D'accord, on va y aller avec le forfait cochon. Relaxe, mon minou, ça va mieux aller dans peu de temps.

— O.K.

— Bon, imagine que je m'installe à côté de toi et que je le prends dans ma main, que je le caresse. Oh, il est vraiment gros, mon dieu. J'ai envie de lui, oh, je veux le sentir, le lécher.

— Vas-y, ahhh oui... il est gros comment ?

— Tellement gros que je ne sais pas s'il va rentrer au complet dans ma bouche...

— Oh oui, vas-y, mange-le.

— Oh, ça sent tellement bon. Je passe ma langue dessus, ah c'est bon, mmmm. J'y vais, je ne peux plus me retenir. Je le mets dans ma bouche. Oh, ça coule partout, sur mes lèvres, sur mon menton. J'aime ça.

— Ah oui, ah ouiii.

— C'est tendre, oh c'est juteux, oooooooh.

— Plus fort, oh oui.

— Je le sens dans ma bouche, sur ma langue, ça goûte bon.

— Ah ouais...

— Je l'avale au complet, c'est chaud, c'est trop bon.

— Oui, oui, oui... est-ce qu'il y a deux boulettes ?

— Non, trois, mon gros cochon.

— Oh oui, continue. Et de la mayo ?

— Oui, de la mayo, du ketchup, de la moutarde... y'a même des cornichons. Mmmm, le bon goût de vinaigre.

— Et du fromage suisse ?

— Ohhhh oui, une belle grosse tranche fondue, coulante...

— Oui, oui... Et ensuite, tu fais quoi ?

— J'en veux encore plus. Mmmmm. Je trempe mes frites dans la sauce barbecue, une à la fois. Elles sont humides de sauce, ça coule sur mes doigts. Je les lèche, doucement, très doucement.

— C'est bon ?

— Oh oui ! Je prends mon temps. Je me lèche les lèvres, ça goûte salé, mmmm. T'as encore faim ?

— Oh oui, oh oui encore.

— O.K., attends. Ah, tiens, je me prends des roulés suisses avec deux grosses boules de crème glacée. L'odeur est sublime, je salive.

— Mmmm.

— J'enlève doucement l'enrobage au chocolat du premier gâteau, morceau par morceau. Ensuite, je le déroule au complet et je lèche le crémage blanc au centre, mmmm. C'est doux, ohhhh.

— Ah oui, ah oui, continue.

— J'enfourne le gâteau au complet. Ça fond sur ma langue, oh, c'est divin !

— Aaaaah.

— Je prends le deuxième et je recommence. Je le dénude, je lèche chaque petit morceau de chocolat. Oh c'est sucré, ça goûte le ciel.

— Aaaaaaaah, aaaaaaah.

— Oh oui. J'attaque la crème glacée. Je lèche ma cuillère doucement, c'est froid sur ma langue. C'est bon, mmmmm. Encore, encore.

— Aaaaaaaaaaaaaaaaaah ouiiiiiii.

Félix se sent soudainement projeté hors de son corps, terrassé par une décharge de cholestérol et de sucre dans ses veines qui diffuse une sensation de bien-être à travers ses membres. Il flotte au-dessus de lui-même, léger comme un ballon, détaché de tout, tandis que la voix continue sa description en sourdine dans le combiné, *ooooh la crème coule dans ma gorge*. Il reste ainsi engourdi, comme drogué, pendant une vingtaine de minutes, les yeux révulsés, la bouche ouverte, la chair sans vie. Et puis, petit à petit, il reprend possession de son corps, la circulation repart, irrigue à nouveau ses membres. Il retrouve du même coup la conscience du lieu où il se trouve, l'appartement plongé dans le noir avec le fauteuil vide de sa mère. Il balaie la pièce du regard et aperçoit dans la cuisine la lasagne rouge à peine entamée en train de flétrir sur le four comme la chair d'un cadavre. Il ferme les yeux, dégoûté.

Si la cravate du marié est de travers, on dit qu'il sera infidèle

Laure regretta instantanément d'avoir ouvert la porte. Quand elle lâcha la poignée, elle se trouva aspirée vers l'intérieur, poussée par ce poids qui se refermait sur elle dans un grincement. Le bruit résonna dans l'église et elle se crispa, de peur qu'on l'entende, qu'un prêtre, alerté, vienne la chasser ou, pire, en informe le tribunal de l'Inquisition. Mais l'endroit qui, dans son souvenir, possédait une atmosphère oppressante, était immense et vide, d'un vide magnifique qui l'attira tout de suite. Les interrogations et les craintes qu'elle avait ruminées pendant le trajet qui l'avait menée jusqu'ici semblèrent tout à coup se dissoudre, et elle se risqua à avancer un peu plus à l'intérieur, fascinée. Au loin, elle distingua, dans le chœur, le lutrin où, brave jeune fille devant une foule de vieillards, elle allait autrefois lire les épîtres de saint Paul apôtre, en prononçant le mieux possible. Ce devait être encore la même grosse Bible poussiéreuse à la tranche dorée qui reposait là. Elle n'irait pas vérifier.

De chaque côté des portes se trouvaient des récipients métalliques circulaires pleins à ras bord d'un liquide un peu trouble. L'eau bénite, eau précieuse et guérisseuse, était ainsi offerte au premier venu sans cérémonie, *open bar* miraculeux pour qui voulait s'assurer de la grâce divine. Quand elle avait été assez grande pour atteindre le bénitier et tremper son doigt dans la précieuse substance comme tous les autres, Laure avait cru devenir adulte par ce geste qui affirmait sa croyance et lui assurait une sorte de refuge. Mais être adulte, elle s'en rendait compte maintenant, c'était ne plus croire en rien et savoir qu'aucune protection n'existait, à part sa propre armure trouée. Après avoir regardé à gauche et à droite pour s'assurer qu'elle était bien seule, Laure plongea néanmoins son doigt dans le liquide, qu'elle porta ensuite à sa bouche. Elle décela un léger goût de sel. Le souvenir de ses larmes lui remonta à la gorge.

Même dans la pénombre, l'église avait un air de fête qu'elle ne lui avait jamais connu. Une lumière aveuglante traversait l'énorme vitrail tout au fond de l'église : une flamme rouge sur fond bleu et vert occupait tout de suite le champ de vision. Laure, attirée naturellement par ce soleil irréal, pénétra plus avant dans l'édifice. Elle pouvait toujours choisir de faire demi-tour, rien n'était encore joué. Mais quand elle ferma les yeux et retrouva sous ses

paupières, en négatif, les taches de couleur éclatantes, elle y vit les stigmates de son futur péché et sut qu'elle n'en ferait rien.

Elle prit son téléphone dans son sac et relut le texto de Simon, le premier depuis quelques semaines. *Viens me rejoindre à 15 h.* Les messages suivants, tout aussi télégraphiques, lui indiquaient le chemin à suivre, redessinaient pour elle la cartographie oubliée du lieu. Elle devait d'abord traverser l'église pour se rendre jusqu'à la balustrade à l'avant, puis tourner à droite en empruntant l'allée devant les bancs. Ensuite, juste avant la sortie, il y avait une petite chapelle ; elle trouverait, au fond, la porte qui menait à la sacristie, la partie arrière de l'église.

Laure avait encore un peu de temps devant elle et le calme figé de cet endroit qu'elle n'avait pas revu depuis des années, qu'elle avait même renié, l'incitait à s'attarder sur chaque détail comme une nouvelle venue. Elle traversa l'allée centrale d'un pas lent, guidée par la lumière flamboyante de la rosace, en laissant ses mains courir sur les grosses boucles blanches et les fleurs qui ornaient le côté de chaque banc. Elle s'arrêta avant la balustrade, là où le terrazzo était recouvert d'un tapis rouge sang qui s'étendait jusque dans le chœur, contrastant avec l'autel blanc et les dorures chargées du tabernacle qui abritait le ciboire et les hosties. Laure se sentait à la limite de deux mondes, partagée entre l'élévation d'un côté et la vastitude du dénuement de l'autre, en équilibre dans le noyau silencieux de l'église. Son regard suivit les arcs d'ogive, qui se rencontraient au-dessus d'elle en une clé de voûte si haute qu'elle en éprouva un léger vertige. Elle se retourna pour contempler l'immensité de la nef, les larges allées, les bancs vernis et bien alignés. Si elle enfilait la chasuble du prêtre aujourd'hui, si elle avait un sermon à donner à l'assemblée invisible devant elle, cela concernerait sûrement l'amour, son pouvoir destructeur, malsain, qui pouvait faire acquiescer aux pires bassesses. Dieu est amour, lui répétait-on dans son enfance, c'est peut-être pourquoi, après avoir cessé de croire en lui, elle s'était retrouvée avec une soif terrible qu'elle cherchait constamment à étancher avec les mauvaises personnes.

Laure pensa à Simon et soupira. Elle ne savait plus ce qu'elle lui dirait, tous les mots qu'elle avait imaginés en chemin formaient comme une roche dans sa gorge. Mais elle ne chercherait pas à le retenir. Son regard embrassa l'orgue et sa collection impressionnante de

tuyaux qui, du haut du jubé, imposaient une sorte de respect. Elle fredonna l'air qu'il jouerait plus tard – ta dam da dam – et elle se sentit un peu moins forte, un peu plus pathétique, en dépit du rayon de lumière où elle baignait et qui lui donnait l'air d'une sainte choisie entre toutes. Elle aperçut des cierges et poursuivit son chemin pour s'en approcher. La plupart étaient éteints, sauf deux qui brûlaient au pied d'une statue abîmée de Jésus, les bras grands ouverts, son cœur rougeoyant hors de sa poitrine, ce cœur sacré qui portait tous les péchés des hommes. Laure resta un instant sans bouger, mal à l'aise, avec la crainte de déclencher un processus qui lui échappait. On racontait qu'à la basilique Notre-Dame-du-Cap, non loin d'ici, une statue de la Vierge avait ouvert les yeux. Ailleurs dans le monde, des statues avaient pleuré du sang ou suinté une huile fine et parfumée. La mère de Laure avait elle-même déjà vécu ce qu'elle appelait un « instant de grâce » : en priant devant une statue de Saint-Michel-Archange, un soir, elle avait soudainement entendu un chant très bas, presque imperceptible, comme une chorale d'angelots. Tous ces récits, qui semblaient ravir les croyants et raffermir leur dévotion, l'effrayaient au plus haut point. Elle voulait être sauvée, comme tous les autres, mais elle craignait peut-être encore plus le sauvetage.

La statue de Jésus ne fit pas un geste, elle gardait son regard fixé au loin, indifférente à son sort, figée dans cette bienveillance dont Laure semblait définitivement exclue. Il restait encore les lampions, susceptibles d'apaiser un peu son âme. L'église avait su rester à l'abri de l'inflation : pour seulement 50 cents, on pouvait allumer un cierge et demander une faveur. Une véritable aubaine. Laure chercha de la monnaie dans son portefeuille et introduisit une à une les pièces, qui tombèrent dans la fente métallique avec fracas. Elle prit un petit bâton de bois dans ses mains, qu'elle brûla à l'aide d'un des cierges qui flambaient déjà. Mais au moment d'en allumer un nouveau, elle constata avec surprise qu'aucun souhait précis ne lui venait en tête. Tout allait mal dans sa vie : il y avait trop de demandes à formuler, elle ne savait pas par où commencer. Quelque chose lui disait qu'elle avait déjà épuisé sa réserve de vœux depuis longtemps. Elle haussa les épaules. Allumer un lampion sans raison recelait peut-être un pouvoir en soi. Elle tricha même en enflammant toute une rangée, car elle aimait voir apparaître un à un les points brillants. Lorsqu'elle se remit en marche, quelques minutes plus tard, elle pensa que la simple existence de petites flammes dansantes, au milieu des ténèbres, lui suffisait.

Laure dépassa un confessionnal verrouillé – elle avait vérifié dans la foulée – et tourna à gauche, car le temps accélérail sa course, elle pouvait sentir sa peau se tendre, son duvet se hérissier sur ses bras. Elle se dirigea vers le fond de la chapelle blanche en évitant du regard les différentes stations qui mettaient en scène l'horrible crucifixion de Jésus et se mesura à une autre porte de bois massive ; toutes les portes, ici, avaient cette prestance, cette lourdeur qui vous rappelait que vous n'étiez rien, que la vérité était barricadée derrière et qu'elle vous échappait. Seule celle des toilettes, que Laure ouvrit après avoir traversé quelques pièces vides, avait un air ordinaire et rassurant, elle aurait pu être celle de son appartement. De l'autre côté, elle retrouva l'allure ancienne des toilettes de son école primaire. Ce souvenir de l'enfance enfuie ajouta à son trouble. Il y avait un grand lavabo blanc, très profond, avec plusieurs robinets alignés. En face, les vieilles cabines vert menthe s'harmonisaient avec les tuiles du plancher. Laure marcha jusqu'à la fenêtre en verre dépoli, pour se poster devant le minuscule miroir, visiblement fait pour ne pas encourager la vanité. Elle se trouva blanche, presque translucide. *Père, pardonnez-moi parce que je vais pécher.* Le ridicule consommé de cette invocation soudaine ne manquait pas de la frapper. Le seul qui aurait pu être d'un quelconque secours en ce moment était saint Jude, le patron des causes perdues. Mais que pouvait donc un saint contre des causes qu'on qualifiait déjà de perdues ? Bien sûr, c'était au bord de l'abîme que se produisaient des miracles. *Saint Jude, s'il-vous-plaît ? Saint Jude, j'ai la cause la plus désespérée que vous n'avez jamais vue.* Et c'était vrai, elle en aurait mis sa main au feu. Elle prêta l'oreille en attente d'un signe, mais, dans l'église encore déserte, peut-être le diable était-il le seul à l'écoute de ses litanies, car elle perçut tout à coup l'écho d'un bruit de pas qui approchaient, un tempo régulier qui ne pouvait pas être confondu avec les battements désordonnés de son cœur qui s'emballait.

Bientôt, la porte grinça doucement, dévoilant un homme d'une trentaine d'années aux cheveux bruns, comme une apparition dans le halo de lumière. Simon portait une chemise blanche, un veston et des pantalons noirs, avec des souliers vernis aux pieds. Laure nota mentalement que sa cravate était un peu de travers. Elle le trouva très beau. Pourtant, elle n'eut même pas envie de sourire. Tout ça n'était pas pour elle ; il ne lui restait pas grand-chose, que des miettes à saisir une dernière fois. Il n'y avait rien à dire. Alors ils restèrent muets, à se fixer, avant qu'il ne fasse le premier pas vers elle, mû par l'urgence. À ce

moment, le temps sembla être propulsé vers l'avant comme un wagon dans la première descente d'une montagne russe ; il courait à sa perte et eux deux avec lui, entraînés dans quelque chose qui leur échappait. Laure se demanda comment elle avait pu croire qu'ils se feraient simplement leurs adieux et qu'elle partirait en lui souhaitant d'être heureux.

Simon trouva ses lèvres et l'embrassa sauvagement, tandis qu'il l'entraînait vers la cabine la plus proche d'une poigne déterminée qui fit taire en elle toute hésitation. Une main sur ses fesses, il passa l'autre entre ses cuisses, en effleurant sa culotte du doigt. Elle frissonna et commença à le déshabiller : le veston ne fut qu'une formalité, mais le nœud Windsor lui résista un moment et elle arracha finalement le bout de tissu soyeux pour le lancer hors de la cabine. Puis, elle s'empara des boutons de sa chemise qu'elle défit un à un avec nervosité. Quand elle dévoila son torse, triomphante, elle commença à lécher chaque centimètre de sa peau en passant fiévreusement ses mains dans la toison qui exhalait son parfum citronné. Ce fut ensuite au tour de l'attache du pantalon de capituler sous ses doigts ; le vêtement fit un bruit étouffé en tombant sur le sol. Pendant qu'elle embrassait son cou et ses épaules, sa main droite effectuait un va-et-vient obstiné sur son membre, encore caché dans son sous-vêtement. Simon se laissait faire, son visage placide ne dévoilait rien. Peut-être toute son énergie était-elle consacrée à évacuer les pensées parasites, à éviter ces flèches empoisonnées qui devaient lui percer la peau. Tout à sa tâche, Laure, pour une fois, ne cherchait rien dans son regard, mais elle fut satisfaite de voir les traits du jeune homme se crispier quand sa main, qui s'était faufilée sous le tissu, empoigna enfin son pénis. Alors, sans attendre, elle se pencha et l'introduit dans sa bouche. Elle eut envie de sortir les dents, de laisser quelque chose, une petite marque qui serait découverte plus tard dans une situation gênante, mais non, déchaînée, elle continuait son mouvement fluide au rythme des gémissements de Simon qui montaient en crescendo. Après un cri plus rauque, presque une supplication, il se libéra de sa bouche à regret pour la pousser sans douceur sur la toilette. Laure envoya sa tête valser vers l'arrière, sentant le mur tout proche, tandis que Simon lui écartait les cuisses sans prendre la peine de la déshabiller, en relevant seulement sa robe pour retirer sa culotte d'un geste sec qui laissa celle-ci enroulée autour de sa cheville. Elle poussa un cri quand elle sentit la bouche de Simon sur son clitoris et sa langue le caresser fébrilement. Elle ne l'avait jamais connu aussi passionné. Elle-même se sentait autre, chaque

petit rond de langue sur sa vulve la propulsait hors d'elle, de plus en plus loin. Pour tenir bon, elle tâchait de se convaincre que tout ça n'avait rien de différent que d'habitude. Bien qu'elle sente le réservoir enfoncé dans son dos, la froideur de la cuvette, elle les imaginait chez lui, sur son lit *queen*, dans la chambre de son appartement montréalais, qu'il avait pourtant déjà quitté pour une maison de la Rive-Sud avec une cour et une piscine hors terre.

De plus en plus excitée, Laure trouva la tête de Simon à tâtons et tira ses cheveux vers l'arrière pour ralentir un peu ses ardeurs. Elle ne voulait pas jouir comme ça, il lui fallait plus, une dernière communion. Elle se releva, chancelante, et se cala sur le côté pour le laisser s'asseoir sur la cuvette à son tour. Elle passa sa robe par-dessus sa tête, vint se placer au-dessus de lui et empoigna son sexe pour l'aider à la pénétrer. Lorsqu'il entra complètement en elle, ils eurent le même soupir de satisfaction ; à partir de là, l'éloignement avait déjà commencé, même si les corps collés, trempés de la même sueur, bougeant à l'unisson, ne trahissaient rien. Face à face, c'était un duel presque insoutenable, leurs yeux tout à coup ne pouvaient plus s'éviter. Le regard de Simon était dur, comme s'il refusait de plier devant sa tristesse à elle ; mais, surtout, il s'y trouvait quelque chose de nouveau qu'elle ne reconnaissait pas et qui, dans des circonstances différentes, lui aurait fait rendre les armes et partir. Mais elle était sur le point d'atteindre l'orgasme, et toute leur histoire, tout le bagage qu'ils traînaient fut fracassé quand elle sentit enfin le plaisir arriver et qu'elle laissa échapper un cri de jouissance pur, presque guerrier, répercuté en écho dans la salle de bain, peut-être même jusque dans l'église. Simon la suivit peu de temps après ; ils restèrent enlacés, l'un dans l'autre, sans savoir qui des deux avait le plus perdu.

Après quelques minutes, un son tonitruant, tout près, les sortit de leur douce fatigue : des cloches sonnaient les réjouissances à venir, et la fin de leur étreinte. Simon se redressa d'un coup, paniqué. Elle éprouva physiquement sa perte quand il se glissa hors d'elle, sans prévenir, en se précipitant hors de la cabine à la recherche de ses vêtements. Dans l'embrasement de la porte, Laure pouvait apercevoir ses pantalons par terre, sous l'évier. Elle ne fit pas un geste pour l'aider. Elle se sentait abrutée par la douleur, les images de ce qui venait de se passer encore fraîches dans sa tête, la brûlure encore vive sur son sexe. Elle ferma les yeux un instant. Lorsqu'elle les rouvrit, Simon était déjà rhabillé. Il s'aspergeait le visage d'eau, et chaque giclée le purifiait un peu plus, enlevait toute trace de Laure sur lui. Il

s'essuya avec la manche de sa chemise et se plaça devant le miroir. Derrière la porte entrouverte, Laure apercevait son reflet morcelé, des traits connus dont l'incomplétude créait une impression d'étrangeté. Simon refit en vitesse son nœud de cravate, puis il revint vers elle à contrecœur, sans entrer dans la cabine, où elle était toujours assise. Il ne l'embrassa pas une dernière fois, mais tendit la main vers son visage avant de se raviser et de lui adresser un sourire crispé. Son regard se porta ensuite vers la sortie, comme pour laisser Laure et tout ce qui venait de se passer derrière lui. Il se mit en marche lentement, puis avec plus d'assurance. Elle entendit ses pas s'éloigner, jusqu'à ce que le bruit incessant des cloches, comme le claquement d'interminables gifles, ne recouvre tout.

Laure resta un moment immobile, les yeux vides, incapable de se lever. Enfin, elle trouva un peu d'énergie pour renfiler sa petite culotte, puis sa robe, qui se trouvait étalée comme une fleur morte juste à côté de la toilette. Devant le miroir, elle ne se reconnut pas tout de suite. Ses joues, maintenant, avaient pris une teinte rose vif et ses lèvres enflées luisaient dans la lumière pâle de la fenêtre. Elle tenta de replacer ses cheveux comme elle le pouvait, reprit son sac et quitta la salle de bain sans se retourner.

Grâce à l'agitation qui régnait désormais dans l'église, elle sortit sans se faire remarquer. Des gens habillés chic avaient commencé à envahir l'endroit, les bancs se remplissaient de petits groupes qui se serraient la main et riaient en se donnant des tapes dans le dos au son de l'organiste, qui exécutait quelques gammes avant le grand moment où il entamerait la marche nuptiale. Imperméable à l'euphorie ambiante, elle fendit la foule et jeta un dernier regard vers le grand vitrail, qui flamboyait avec moins de force que tout à l'heure ; elle était prête à être transpercée par le rayon, à être pulvérisée et réduite en un tas de cendres qui serait ensuite balayé, dispersé. Mais même après plusieurs secondes à fixer cette lumière, Laure fut épargnée par le courroux de Dieu. S'il pouvait lire dans son cœur toute son histoire dérisoire, son existence oiseuse, faire le décompte de ses petits péchés mesquins, de ses fautes sans envergure, il la laissa vivre avec ce qu'elle venait de faire, ce qui était peut-être le pire châtement. Laure pensa qu'il n'y avait donc rien pour nous empêcher de foutre nos vies en l'air, rien pour nous punir quand nous étions de sales égoïstes, jamais rien pour nous faire dévier de notre course.

Avant de franchir le porche, elle hésita à tremper son doigt dans le bénitier, puis, machinalement, elle retrouva, étonnée, le geste du signe de croix, laissant sur son front et sur le haut de sa poitrine une petite trace humide. Elle ne ressentit rien de spécial, peut-être seulement une espèce de résignation qui se durcit en elle, comme un muscle. Après une grande inspiration, elle poussa de toutes ses forces sur la porte dont le grincement fut masqué par le vacarme joyeux des cloches.

Deux personnes qui parlent en même temps libèrent une âme du purgatoire

Le paysage vallonneux s'étale à perte de vue. En automne, il se dégage du sol une aura brumeuse et on se croirait dans un roman de Murakami, mais pour l'instant tout possède une fraîcheur verdoyante, avec quelques fleurs qui font des taches colorées ici et là. Le matin, après ses ablutions, il aime passer un moment immobile à observer le zoo et laisser cette vision le pénétrer, jusqu'à croire dur comme fer à cette nature artificielle. Il n'a jamais mis le pied en Afrique, mais quelque chose lui dit que c'est assez ressemblant ; le panorama s'accorde à l'image, sans doute plaquée, qu'il s'est construite à partir de sa collection de photoreportages du National Geographic. Quand il était jeune et qu'il travaillait dans une librairie du centre-ville aujourd'hui disparue, son patron avait mis en vente des piles entières de vieilles éditions du magazine à la bordure jaune, certaines datant même des années 1920. Il les avait achetés pour une bouchée de pain, fasciné non par les articles, car il ne se débrouillait pas très bien en anglais, mais surtout par les photos de ces peuples étrangers, de ces civilisations sans doute déjà éteintes au moment où il parcourait les pages de la revue. Il appartient lui aussi à une race éteinte désormais, mais cela ne l'empêche pas de continuer à exister ici, dans cet îlot sauvage créé de toutes pièces au milieu du bitume. Avec sa vue amplifiée, qui balaie plus de 200 °, il peut distinguer au loin des constructions carrées, des formes grises d'immeubles, des maisons floues. Après la pluie, le bruit des voitures parvient aussi jusqu'à ses oreilles dont la sensibilité s'est décuplée. Du bouleversement initial, il est passé à une lente reconstruction de ses perceptions et avec elles, de sa conscience. Maintenant, il sait que la terre recèle un chant très doux entonné chaque jour par les mêmes choristes qui bourdonnent et grouillent et poussent et creusent autour de lui, sans pourtant reproduire exactement la même mélodie. Un chant qui lui a toujours échappé dans sa vie cacophonique, noyée dans le bruit du vieux moteur de la camionnette et des klaxons dans le trafic, l'épuisant vacarme craché par la radio et la télévision, le rire aigu de sa femme et les petits cris stridents des enfants, et surtout le bruit assourdissant et constant des machines à l'usine.

Seuls les livres lui apportaient un peu de baume, dans sa vie d'homme. Il n'avait pas de préférence de genre ni d'auteur favori, il lisait tout ce qui lui tombait sous la main, bon ou

mauvais, long ou court, et n'accompagnait sa femme dans les ventes de garage que pour fouiner dans les boîtes pleines de bouquins poussiéreux. À la pause, on pouvait toujours le trouver « fourré dans un livre » comme se plaisait à dire le patron. Cela détonait à côté de ses collègues qui préféraient plutôt aller tirer sur une clope ou choisir leur poison dans la machine distributrice afin de se donner le courage de passer au travers de leur quart de travail.

L'envie de lire le prend encore, certains matins plus fort que d'autres, comme aujourd'hui. S'installer au soleil, un livre à la main. Balayer une phrase des yeux, la sentir sur sa langue, la laisser se réverbérer dans sa tête. Tout cela lui est hors de portée maintenant, et c'est ce qu'il regrette le plus, loin devant son travail, sa femme, ses enfants et même devant sa chienne bien-aimée, Wendy, dont le souvenir, désormais, s'accompagne d'une certaine paranoïa : Dieu sait qui habitait ce corps doux et fidèle au poil jaunâtre, qui se cachait derrière ces yeux, deux billes noires en apparence vides.

Des livres lus, il aimerait pouvoir se réciter des passages par cœur, mais il a presque tout oublié. Seul le recueil *Les armes secrètes* de Cortazar, qu'il avait dévoré en une semaine, séduit par cet imaginaire tordu et magique, continue de le hanter. Dans l'une des nouvelles, un homme se transforme en amphibien dans un aquarium et une phrase de ce texte lui revient quotidiennement en tête, une phrase pourtant simple, sans artifice, que la plupart des gens ne remarqueraient même pas : « Et maintenant, je suis un axolotl. »

« Et maintenant, je suis un zèbre. » Cette constatation absurde, quand il se la formule intérieurement, lui donne toujours envie de rire, mais Aristote avait raison, le rire est le propre de l'homme. Alors, il hennit doucement, pour lui-même, sans troubler la paix du zoo le moins du monde.

Ils sont une dizaine de bêtes pareilles à lui dans l'enclos. La moitié de celles qui étaient là à son arrivée – il y a un an et demi, s'il se fie aux saisons – ont disparu. Certaines se sont effondrées soudainement, d'autres ne se sont plus jamais réveillées. Les gardiens sont venus chercher leurs corps sans autre explication, et on les a remplacés par d'autres zèbres dont il ne sait rien de plus. À chaque fois, un fourgon noir s'est présenté à l'entrée du zoo puis est reparti d'où il était venu, se transformant en un point sombre qui se fondait rapidement dans

le reste du décor lointain. C'est tout ce qu'il sait. Quand il va s'abreuver, il croise parfois des yeux suppliants, à la recherche d'une réponse. Mais il n'a rien pour eux. Il ne fait qu'attendre lui aussi, et pendant ce temps, il essaie de se convaincre que sa condition est encore préférable au fait de pourrir sous la terre, mangé par les vers, comme il croyait que toute vie se terminait.

Il ne peut même pas dire ce qui s'est passé. En sollicitant toutes ses forces mentales, en se tendant dans une contemplation proche de la transe, il arrive à revenir juste avant, à sa dernière journée d'homme, qui pourtant avait commencé comme n'importe quelle autre. Il s'était levé à l'aube, sans que sa femme ne bronche d'un poil. Il avait pris une douche tiède pour chasser le sommeil de ses membres, s'était fait la barbe lentement. L'image de son visage est encore claire dans sa mémoire : des yeux pâles surmontés de sourcils noirs et épais, un menton fuyant, quelques vieilles cicatrices d'acné près des tempes. La routine du matin l'avait vite repris, et puis il avait quitté la maison dans sa camionnette en direction de l'usine pour une autre journée dont il connaissait tout d'avance. C'est là que la douleur dans sa poitrine était apparue une première fois, avant de disparaître tout aussi vite. Un petit couteau acéré planté dans son sternum. La douleur était revenue plus tard dans la matinée, d'abord insidieuse, ensuite si forte qu'il en avait échappé son café par terre à la pause du matin. Un jeune homme l'avait aidé, mais, rouge de honte, il avait fui pour retourner à son poste. Son cœur battait la chamade sans raison et la douleur l'avait achevé cruellement, seul dans le corridor. Une déchirure jusque dans son bras. Sa vue s'était constellée de points noirs tandis qu'un étau enserrait sa poitrine et ses côtes. Il était tombé à nouveau, ses jambes avaient plié toutes seules comme si quelque chose l'avalait. Il avait senti le sol froid sur son visage, et puis plus rien.

Il y avait eu un long, un grand noir, et il avait enfin rouvert les yeux. Ici. Dans cette peau.

À dix ans de la retraite, c'était tout de même fâchant. Finir le sous-sol, acheter un spa pour la cour, passer ses étés au chalet à pêcher avec les enfants, tout cela s'était évaporé brutalement, comme un rêve. Et puis, ce n'est pas du tout comme ça qu'il imaginait le paradis. Ni l'enfer, d'ailleurs. Pas de flammes brûlantes, pas d'anges avec des harpes, que ce

nouveau corps, plus massif, plus maladroit, dénué de voix. Était-ce une punition ? Un passage obligé ? Y'avait-il eu des signes ? Si la séquence des événements avait été différente, si sa femme s'était réveillée ou s'il avait quitté la maison avec quelques minutes d'avance, aurait-il quand même atterri ici ? Tant de questions qui se répercutent en lui, sans fin. Il a beau faire le compte de ses bonnes et mauvaises actions, il a le sentiment de s'être fait rouler, comme s'il n'avait pas lu les petits caractères sur le contrat de l'existence.

Il n'a pas oublié son nom, mais les syllabes n'évoquent plus rien pour lui. Pour le reste, ses souvenirs d'hommes sont présents, sans aucun doute, mais demeurent pourtant étrangers à sa conscience. Il peut les feuilleter à loisir comme des photos dans un album et rester en retrait, simple observateur de ces moments qui ont eu lieu dans une autre vie – littéralement. Ce ne sont plus maintenant que des images desquelles il semble déraciné, parce qu'elles sont dépourvues de toute émotion. S'il lui arrive encore d'être saisi d'une sensation de vertige, elle s'atténue néanmoins à chaque fois ; peut-être sa nouvelle nature est-elle enfin venue à bout de ce qu'il a été. Patiente et silencieuse, elle aurait réussi à s'insinuer peu à peu dans tous les recoins, nettoyant l'essentiel de son ancienne identité. Pendant la journée, l'apaisement est ainsi presque total, les regrets ou l'amertume le laissent en paix, la peine est envolée. Il ne fait que profiter du grand air, heureux du vaste espace qui lui est alloué, seulement travaillé par la faim et la fatigue du galop.

Mais il lui arrive encore de se sentir à l'étroit dans sa peau au moment où la nuit tombe. La voûte étoilée apparaît tellement immense et silencieuse qu'il se persuade que le ciel restera à jamais un territoire étranger, même pour les morts. Alors, il ferme les yeux – le sommeil est le privilège des vivants – et à ce moment, ses vies d'homme et de bête se superposent : il retrouve la sensation de ses mains, de son nez, de son sexe, qui lui laissent des fourmillements dans les pattes, comme un résidu de sa vie d'avant engravé dans sa chair, qui élance.

L'horizon calme se floute peu à peu, le zoo perd son air de sanctuaire déserté à mesure que les animaux se réveillent et s'agitent, on entend des cris et des grognements qui s'élèvent. Du coin de l'œil, il peut apercevoir au loin Marc Richard, un ancien collègue de l'usine, mort dans un accident quelques années avant lui, majestueux dans son corps de guépard, étendu

sur une branche d'arbre ; Pierre Thompson, le cousin de sa femme, foudroyé par une leucémie dans la force de l'âge, transformé en hippopotame, qui s'ébat doucement sous l'eau en attendant l'arrivée des visiteurs ; et même Sylvie Poulin, sa voisine devenue buffle, qui broute tranquillement, tout en chassant les mouches avec sa queue. Si la communication est impossible, il *sait* pourtant que ce sont eux, il le voit dans leurs yeux, il les sent, même. Et ce n'est que ceux qu'il peut apercevoir à partir de son enclos, tout près de l'entrée de la partie dédiée au continent africain. Tous, après avoir trépassé, semblent avoir abouti dans ces corps d'animaux, emprisonnés sous ces pelages drus et cette musculature saillante.

Il sait que le zoo a ouvert ses portes en 1953, à l'instigation du maire Pierre-Horace Boivin, qui s'est ainsi assuré de sa renommée et de celle de la ville. Mais peut-être le zoo existait-il avant, ailleurs, plus loin, soustrait au regard du public. Il fallait bien entreposer tous ces animaux transformés en émissaires des défunts de la région. La question la plus grave est encore de savoir *pourquoi* les morts sont transformés en animaux ? Depuis le début, l'énigme lui apparaît impossible à résoudre. Chose certaine, on ne choisit pas l'animal dans lequel on reviendra, ça, il peut le confirmer. Sinon, il aurait souhaité être pourvu d'ailes. Ça aurait été bien de devenir chauve-souris ou épervier. Mais tel n'était pas son destin. Il reste que selon la rumeur bourdonnante du zoo, répandue par les oiseaux qui s'envolent parfois hors des murs, les animaux domestiques et la faune des bois qui entourent la ville ne seraient pas habités par les morts. Seules les créatures enfermées ici semblent avoir été frappées par cette étrange épidémie. À moins que le zoo n'ait été la seule solution pour contenir la prolifération de cet étrange mal. C'est le paradoxe de la poule et de l'œuf. Maintenant, comment la ville gèrera-t-elle dans l'avenir toutes ces bêtes qui se multiplient au rythme où crèvent les vieux, les cancéreux, les cardiaques ? Le zoo envahira peut-être la cité entière bientôt, refoulant les derniers vivants hors de son territoire.

Parfois, il se demande si Boivin, mort depuis longtemps, ne se trouve pas parmi eux, transformé en un des animaux qui peuplent le zoo, peut-être le gros gorille Mumba. Ce n'est qu'une hypothèse pour occuper son esprit, il faut bien tuer le temps. À dix heures tapant, la gardienne pénètre dans l'enclos et fait le décompte quotidien des bêtes. Elle, en tout cas, ne semble au courant de rien. Elle effectue chaque jour son travail comme quelqu'un qui a affaire à des animaux ordinaires. Sans hésiter, elle s'approche de chacun des zèbres à tour de

rôle et tâte doucement leurs abdomens, inspecte leurs yeux, leurs pattes, leurs organes génitaux, avant de verser leur ration de nourriture pour toute la journée. Il suit, comme tous les autres, l'odeur de graines et d'herbes et enfouit son museau dans la mixture. Rassasié, il colle ensuite sa tête contre une des femelles qui lui rend la pareille. Le besoin d'affection ne s'est pas tout bonnement envolé avec la mort.

Le soleil brûle plus fort son pelage rayé. La soif commence à le tenailler, mais cela peut encore attendre, il préfère rester devant la grille, car les visiteurs ne devaient pas tarder à arriver. Déjà, il entend le bruit des voix qui approchent et sa première impression est toujours l'irritation, comme si on charcutait le silence de ce lieu sans paroles à coup de petites aiguilles effilées. Et puis, tranquillement, il se réhabitue à ces sonorités familières qu'il n'a pas tout à fait oubliées.

Un couple et leur bébé se postent devant la cage, à côté de parents avec leur progéniture plus âgée, des petits garçons qui se chamaillent pour réussir à voir à travers les jambes de tout le monde. Il ne bouge pas, se contente de regarder dans leur direction, goûte au sentiment d'être vu, se gargarise de leurs expressions fascinées. Ce n'est pas tous les jours qu'on voit des bêtes de sa trempe, grande et élancée, majestueuse, sauf bien sûr dans les livres, mais rien ne prépare à l'émerveillement de la réalité, qui s'émousse pourtant rapidement. Il y a aussi les tigres du Bengale et les singes et les antilopes à voir, et les visiteurs s'en vont, laissant place à d'autres gens, puis à d'autres encore, c'est un défilé incessant qui va de pair avec la belle journée d'été. Grâce à ses sens plus aiguisés, il perçoit toutes sortes de choses à leur sujet, devine la grossesse d'une femme qui n'a pas encore de ventre, l'anxiété d'une autre, flaire la faim d'un petit garçon dans une poussette. À l'opposé, la plupart des visiteurs ne soupçonnent rien de ce qui se trame à l'intérieur des animaux et concluent, à partir des yeux sombres sans reflet et des gestes répétitifs, au vide abyssal dans leurs têtes, à l'absence de conscience. Sans le savoir, certains observent peut-être même d'un œil blasé leurs propres parents décédés, pressés de retourner à la voiture pour fuir la chaleur et rentrer chez eux. Il aimerait pouvoir les avertir que c'est sans doute ici qu'ils échoueront eux aussi un jour, mais ils le découvriront bien assez vite.

Aujourd'hui, en pleines vacances de la construction, l'affluence est particulièrement forte. Épuisé, assoiffé, il a la sensation étrange de ne plus trop savoir de quel côté de la cage il se trouve, qui scrute qui. Il se prend à détailler les silhouettes, les membres souples et déliés, les genoux, les cheveux, les dents. Il s'attendrit de voir bouger, crier et rire. La nostalgie s'infiltré dans son sang, comme une goutte de poison.

— Regarde maman, le zèbre !

Ce cri aigu interrompt ses pensées. Il en cherche la provenance et aperçoit à l'extrême gauche de son champ de vision deux petites filles qui se pressent contre la grille, les yeux ronds et les bouches grandes ouvertes, chacune portant une robe blanche et un ruban assorti dans les cheveux.

— Oh ! Il s'est retourné, tu crois qu'il nous voit, maman, tu crois qu'il nous voit ?

Les fillettes parlent en même temps, les yeux rivés sur lui sans se retourner vers leur mère qui se tient juste derrière. Ce sont des jumelles. Elles sont impossibles à distinguer l'une de l'autre, deux petites fées au bras graciles, aux boucles blondes. Elles tendent les bras et tiennent chacune quelque chose de brillant dans leurs paumes.

— Allez viens, M. Zèbre, viens. Nous avons quelque chose pour toi.

Elles ont dit cela d'un même souffle, et leurs voix se confondent dans sa tête à lui pour n'en former qu'une seule, la voix douce d'une petite flûte. Il n'est même plus certain d'avoir vu bouger leurs lèvres, comme si le son était né au cœur même de son cerveau. Qu'est-ce qu'elles lui présentent ? De la nourriture ? L'éclat du soleil ne permet pas de le voir. Curieux, il s'approche tranquillement, et les voit tressaillir de crainte et d'excitation en continuant de tendre bravement leurs petites mains aux ongles rosis vers lui, à travers la grille. Il aimerait qu'elles le touchent, sentir les doigts fins chatouiller son museau, mais quelque chose l'arrête. Il se sent soudainement vidé de ses forces, comme si toute cette vie de bête, maintenant, lui glissait entre les pattes. Il ne se savait pas si malléable, si liquide, et pourtant, après s'être coulé dans ce corps depuis quelque temps, il semble à nouveau s'échapper vers autre chose, disparaître, poursuivre sa course comme un ruisseau en route vers le fleuve. Il ne se sent

même pas tomber par terre. Les autres zèbres s'approchent et l'entourent, le fixant de leurs yeux noirs sans fond, alors que les cris des fillettes et d'autres enfants résonnent en arrière, mais lui n'entend plus que cette douce comptine, le chant de la terre qui enfle et enfle dans ses oreilles.

L'invasion des fourmis est un présage de fortune

Clara est étendue sur son lit, le corps en étoile, les yeux fixés sur le plafond de stuc blanc parsemé de petits pics qui descendent vers elle. On dirait des stalactites. Non, des stalagmites. Elle n'a jamais su la différence. C'est la fin de l'après-midi, mais le soleil est déjà presque couché et son corps croit à tort que c'est la nuit. Son corps pourrait aussi bien être tombé en hibernation. Peut-être parce qu'elle n'a pas encore mangé aujourd'hui. Chaque fois qu'elle s'imagine se lever pour aller dans la cuisine et se préparer quelque chose, la vision des centaines de fourmis cachées dans les alvéoles de sa miche de pain campagnard, les filées noires qui entraient et sortaient comme une autoroute hier soir, lui reviennent en tête. Rien ne lui a fait aussi peur depuis la scène de l'escalier dans *L'Exorciste*.

Six mois plus tôt, quand elle a emménagé dans ce petit studio d'un vieil immeuble du Plateau, il lui arrivait de croiser des bestioles par terre à l'occasion, mais elle les écrasait d'un mouvement rapide du pied, sans en faire de cas. C'est que la porte patio, sa seule fenêtre, restait toujours ouverte, l'air – et tout le reste – circulait à loisir entre l'intérieur et l'extérieur. Clara elle-même papillonnait de l'un à l'autre, comme si le balcon était un prolongement naturel de l'appartement, un salon en plein air du haut duquel elle régnait sur la ville et sur son destin.

Mais maintenant, c'est une autre histoire. L'hiver a commencé à montrer les dents, les jours s'enchaînent, courts, noirs, une suite sans fin de -30 degrés Celsius du matin au soir. Clara s'est enfermée ici avec son ordinateur, en attendant que ça passe. Un jour ou l'autre, il y aura le printemps au bout du tunnel, mais pour l'instant chaque nouvelle journée semble lui donner tort. L'argent se fait rare. Elle vient de perdre deux importants contrats de traduction et le roman qu'elle avait amorcé cet été semble devenu exsangue, à l'image du paysage dehors.

Scellée dans son sarcophage, Clara n'arrive même plus à franchir le seuil de son appartement. Elle est assaillie par le froid griffu, la dureté du sol glacé, le vent comme de petits poignards sur sa peau, mais aussi par autre chose de moins précis, des peurs bizarres.

Parfois, son cœur se serre inopinément, ses mains deviennent engourdis et ses pensées partent en vrille. D'étranges superstitions sont aussi apparues auxquelles elle doit céder à tout prix – ne pas appliquer de baume à lèvres après 21 h, plier ses chandails en commençant toujours par la manche gauche, compter trente pas ou moins pour se rendre aux toilettes, et surtout, ne jamais utiliser la fourchette différente, celle qui n'a pas la même encoche que les autres à sa base.

Il y a quelques semaines, lors d'une nuit d'insomnie, elle a voulu prendre une gorgée d'eau dans le verre sur sa table de chevet, mais il était rempli de fourmis qui flottaient, agglutinées pour former une île brune et grouillante au milieu du liquide. Plus tard, elle a découvert peu à peu les minuscules files indiennes qui se sont formées dans tous les recoins du logement, et particulièrement le triangle des Bermudes entre la poubelle et le mur de la cuisine. Un matin, en versant du lait sur ses céréales, des cadavres de fourmis noyées ont afflué à la surface. Sans oublier le pain, son pain parfait, ultime luxe qu'elle s'était payé avec ses maigres économies, complètement détruit, rongé par la peste noire.

Pour la première fois de sa vie, Clara a l'impression qu'elle ne passera pas au travers de l'hiver. Le téléphone sonne, mais elle ne bouge pas d'un poil. *Qu'ils mangent de la brioche.* Elle songe qu'elle ferait une bonne Marie-Antoinette, étendue sur son lit dans sa perruque et sa robe, revenue de tout, refusant de bouger le petit doigt alors que le peuple en colère, joué par les fourmis, se révolte et tente de pénétrer chez elle.

Son regard périphérique capte du mouvement, un autre petit pointillé noir sur le mur de la chambre. *D'où arrivent les fourmis? Où est-ce qu'elles vont?* Ces derniers jours, prise d'une sorte de rage, elle s'est agenouillée pour scruter les moulures, l'arrière du four, les armoires. Elle a rampé sous la table, suivi les ouvertures le long des plinthes électriques, tâté les aspérités du vieux bois franc, sans trouver leur provenance exacte. Enfin, elle a collé son oreille contre les murs, convaincue de les entendre marcher et arriver par centaines, par milliers. À son insu, son appartement est peut-être devenu l'une des galeries de la fourmilière. Si on ouvrait les murs, est-ce qu'on ne trouverait pas du sable, rien que du sable troué de passages gros comme le chas d'une aiguille, mais s'étirant jusqu'à l'infini.

Clara étend la main dans le vide, comme pour toucher la minuscule filée au loin qu'elle n'atteint pas du tout. Même les écraser une à une avec le pouce serait vain. Il est déjà trop tard, l'invasion a eu lieu. Il ne reste plus qu'à rendre les armes, se soumettre au nouveau pouvoir en place, et attendre la mort. *Venez me dévorer, allez, qu'est-ce que vous attendez.* Dans son sommeil, il lui arrive de voir les fourmis pénétrer l'appartement par une craque dans le plafond juste au-dessus de sa tête. Elles descendent le long du mur, infatigables, une nuée noire qui vient vers elle, clouée au lit. Son corps se recouvre alors de millions de petites bestioles, jusque dans ses yeux, ses oreilles et même sur sa langue, un linceul vivant. Même en se réveillant, elle les sent encore sur sa peau.

Les yeux toujours rivés sur le plafond, elle songe que ce serait une manière intéressante de mourir. Elle pourrait s'enduire de miel et attendre l'arrivée des insectes sur elles... Malheureusement, les fourmis ont déjà tout englouti, il ne reste presque plus rien de comestible dans l'appartement : une boîte de petits gâteaux massacrés, quelques fruits troués, des biscuits grugés. Toute la nourriture de Clara tombe en cendres, fanée dans ses armoires comme ces paysages désolés après la guerre. Seul le frigo résiste encore, mais il est presque vide. Il faudrait pourtant bien qu'elle mange, de préférence quelque chose qui n'aurait pas été touché ou piétiné par les fourmis. Elle se décide finalement à se lever. L'effort lui arrache un grognement et elle se rend jusqu'à la cuisine, qui n'est séparée du reste de la pièce que par un demi-mur près de l'entrée. Elle farfouille dans le garde-manger, déplace des boîtes de riz, de bicarbonate de soude, de vieux sacs de farine, puis met enfin la main sur une conserve de thon. Ça fera l'affaire.

Clara ouvre le tiroir à ustensiles et sent poindre l'angoisse, maintenant familière. Si par malheur elle prenait la fourchette différente, les conséquences, dont elle ignore pourtant la teneur exacte, pourraient être terribles. Pour combattre son malaise, elle tâtonne dans le tiroir sans regarder, en ne pensant à rien de précis pour déjouer son cerveau. Quand elle arrête son choix, elle sort l'ustensile du tiroir et le regarde : c'est une fourchette comme toutes les autres. Satisfaite, elle s'installe à la table et ouvre la boîte de conserve en tirant sur la languette.

On cogne à la porte. Clara reste un instant interdite. Elle n'attend pas de visite. Elle n'a plus invité personne ici depuis des mois. L'endroit est trop bordélique, trop petit, on s'y marche sur les pieds, elle n'a même pas de divan pour s'asseoir. Des coups, à nouveau. Bon, bon, elle dépose sa fourchette et se lève pour aller ouvrir. Elle hésite, mais entrouvre la porte pour découvrir un jeune homme souriant, peut-être un peu plus âgé qu'elle, début trentaine. Son visage lui est familier, mais elle ne sait pas trop d'où elle le connaît. C'est lui qui parle en premier.

— Ça va ?

Elle hésite.

— Oui. Et vous ?

— Vous ? Mon Dieu, je me sens vieux. On se tutoie, O.K. ?

— Tu es qui au juste ?

La phrase sonne un peu bête, surtout avec l'emploi du « tu ». Mais il ne semble pas s'en formaliser et conserve son sourire engageant.

— Je suis Roger Caron, gentleman cambrioleur, pour vous servir ! lance l'homme, théâtralement.

Clara, médusée, reste à l'observer, sans faire un geste.

— Non, je blague, même si apparemment, il a déjà habité dans l'immeuble à un moment donné. C'est le concierge qui m'a dit ça. Pour vrai, je suis ton voisin d'en haut. Je peux entrer ?

Elle n'a pas le temps de se demander de qui il parle, que l'homme enjambe la marche et pénètre avec assurance à l'intérieur de l'appartement. Clara remarque qu'il la dépasse d'une bonne tête et se sent soudainement désarmée par sa présence dans son logis minuscule.

— Je m'appelle Gregory. J'habite au numéro 7.

Il lui tend une large main, que Clara serre timidement. Elle n'a pas vraiment fraternisé avec les voisins depuis son arrivée ici. À part un sikh qui l'a un jour abordée dans le corridor pour lui demander maladroitement si elle pouvait lui donner de l'amour, la plupart des gens étaient discrets et ne lui adressaient pas la parole. L'immeuble ne compte que des logements de la même taille que le sien. Elle était surprise de découvrir parfois derrière des portes entrouvertes fugacement des familles entières qui vivaient ainsi dans des réduits, tous cordés les uns sur les autres. Dans l'immeuble, elle savait qu'il y avait une famille de Vietnamiens sur le même palier, un vieux Québécois à l'étage au-dessus, trois Arabes au sous-sol et, juste au-dessous d'elle, un Espagnol qui recevait des amis tous les soirs pour écouter de la musique de club jusqu'au petit matin. Mais l'identité de son voisin du dessus était jusqu'à maintenant restée un mystère, bien qu'elle entende parfois des pas et, la nuit, des ronflements. Elle ne mentionne pas ce détail à Gregory.

— Moi, c'est Clara.

Gregory acquiesce puis balaie rapidement la pièce des yeux. Son regard tombe sur le repas assez rudimentaire abandonné sur la table. Déjà, les fourmis s'activent sur la fourchette et dans la conserve, comme des centaines de grains de poivre en mouvement sur la chair pâle du thon.

— Toi aussi t'es infestée, et pas à peu près.

Il s'avance, fasciné. Clara regarde son assiette et sa bouche se tord en un rictus de dégoût. Elle recule et détourne les yeux. Elle sent des fourmis imaginaires lui chatouiller l'intérieur de la bouche. Gregory s'empare du récipient métallique et de la fourchette et les jette à la poubelle, et bien que ce soit un geste absurde, elle en ressent un certain soulagement. Il s'essuie ensuite la main et se tourne vers elle, soucieux.

— Ça fait longtemps que c'est comme ça ?

— Je ne sais pas trop. Deux ou trois semaines, peut-être ?

— En fait, c'est pour ça que je suis venu. J'ai commencé à avoir beaucoup de fourmis chez moi. Je trouve pas ça normal en plein mois de février. Elles arrivent du plancher, alors je me demandais si elles transitaient par chez toi.

— Oui, c'est moi le *pusher* de fourmis. Je suis un peu déçue. Je pensais que j'étais leur principale destination, mais je suis juste une escale vers chez toi. Je suis le Plattsburgh des fourmis.

Gregory s'esclaffe et ce faisant, lui agrippe doucement le bras. Au contact de cette main chaude sur sa peau, Clara se détend et laisse un large sourire se dessiner sur ses lèvres. Il y a une éternité qu'elle n'a pas parlé à quelqu'un face à face, qu'elle n'a pas eu un vrai contact humain. Elle est rassurée de voir que ça ne se perd pas, comme la bicyclette.

— Excuse-moi d'arriver comme ça, je voulais pas te déranger pendant que tu manges.

— Tu n'es pas le seul à me déranger, répond-elle en désignant les fourmis du menton.

Gregory observe la jeune femme, remarque ses cernes, son teint blême.

— Je vais essayer de te patenter quelque chose, O.K. ? T'as l'air d'une fille qui a besoin de se retaper un peu. Tu me laisses faire ?

— Euh... oui, oui, O.K.

Gregory hoche la tête. Sans attendre, il relève les manches de sa chemise et commence à ouvrir le frigo et les portes d'armoire comme s'il se trouvait chez lui. Clara est décontenancée par son énergie et son aisance. Au fond, c'est peut-être un peu comme chez lui. Son appartement doit être littéralement identique à celui-ci. Elle le laisse faire et suit des yeux les mouvements amples qu'il effectue au milieu de la petite cuisine. Il ne semble même pas à l'étroit. Elle détaille sa silhouette, remarque ses cheveux bruns qui s'arrêtent sur sa nuque rasée, les muscles de son dos qui bougent au gré des mouvements sous sa chemise rayée, ses

pantalons beiges bien coupés. Elle s'arrête un instant sur ses fesses, analyse leur grosseur, leur fermeté. Tout a l'air parfait et à la bonne place.

Gregory surprend peut-être son regard quand il se retourne, mais il ne dit rien. Il se contente de lui tendre un bol, dans lequel elle trouve une salade de pois chiche, de pommes et de céleri. Clara sourit quand Gregory s'incline vers l'avant et lui tire la petite chaise en bois pour la laisser s'asseoir à la table. Il dépose le bol devant elle et ouvre alors le tiroir à ustensiles pour y prendre une fourchette. Quand il la lui tend, Clara remarque tout de suite qu'il s'agit de la fourchette différente, sans encoche. Elle serre les dents, mais ne dit rien, se contente de la prendre avec un sourire. *Il ne va rien arriver, vas-y mange.* Sans attendre, elle prend une bouchée et se délecte de goûter le cumin et le jus de citron, un mélange assez réussi. Gregory semble satisfait de l'expression de la jeune femme. Il cherche un endroit où s'asseoir. Il n'y a pas d'autres sièges autour de la table, et la chaise d'ordinateur est encombrée de vêtements. D'un regard d'excuse, Clara lui désigne son lit. Il sourit et, sans qu'elle s'y attende, se lance dessus de tout son poids, avant de se crispier et de lâcher un petit cri de douleur.

— Ben voyons, c'est quoi...

Abriés sous les couvertures, sur le côté droit du lit, il trouve une vingtaine de romans pêle-mêle.

— Tu dors avec tes livres ?

— Oui, ça fait une présence à côté de moi. On dort en cuillère. Je l'ai surnommé Kurt.

Clara pouffe de rire, mais elle se dit qu'elle a sûrement plein de pois chiches écrasés entre les dents, alors elle referme la bouche discrètement.

— En fait, quand je dors pas, c'est pratique d'avoir une partie de ma bibliothèque à portée de main.

— Donc Anne Hébert, Sean Michaels, Fannie Loïselle et Adolfo Bio... Bio Casares couchent tous avec toi, si on veut ! Et avec les fourmis, ça devient un peu une commune ici...

Quel drôle de gars. Aucun filtre, pas gêné pour deux cennes. Gregory lui lance un sourire narquois. Il a réussi à mieux s'installer sur le lit en plaçant les deux oreillers l'un par-dessus l'autre entre son dos et le mur.

— Bon, et à part partager ton lit avec des artistes, tu fais quoi comme travail ?

— Traductrice pigiste. Toi ?

— Pharmacien.

Il y a un court silence pendant lequel elle l'imagine avec un sarrau blanc sur le dos en train d'expliquer à une femme qui a une vaginite comment se crémér les parties génitales.

— Savais-tu qu'à peu près 98 % des gens ont besoin de pilules pour une raison ou une autre ? Ça veut dire que je ne manquerai jamais de travail, oui, mais aussi que pratiquement personne n'arrive à passer au travers de la vie à jeun. Toi tu prends quoi ?

Déstabilisée par la question, Clara répond :

— Mirtazapine.

— Anxiété. Troubles du sommeil. Le classique. T'es même pas originale.

Il lui fait un clin d'œil, mais Clara n'arrive pas à déterminer si c'est une blague ou une façon de la prendre en défaut.

— Et toi ?

— Rien, pantoute. Je suis *clean clean*.

— Eh bien, un pharmacien mal drogué. On aura tout vu. Même pas un peu de Ritalin ?

Gregory sourit, puis lui fait une grimace à laquelle elle répond avec un air faussement outré. Il change de sujet.

— Tu penses qu'elles font quoi toutes ces fourmis qui affluent ici ?

— Je ne sais pas. Ça doit être un congrès international. Les conférences se tiennent surtout dans ma salle de bain et derrière la poubelle, les *power lunch* dans mon garde-manger. Ensuite, elles font des 5 à 7 et vont tromper leurs femmes sous ton plancher.

— Hahaha pourquoi est-ce que j'écope seulement de leurs activités de débauche ? Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de conférences sérieuses chez moi ?

— Ben voyons, ça prend un endroit propre et chic, répond-elle en roulant des yeux.

— Et ici, c'est un congrès sur quoi, madame l'intello ?

— « *Eh bien, dansez maintenant : réflexions pour la fourmi du 21^e siècle* ».

— J'adore. Si seulement on pouvait entendre...

Clara repose sa fourchette dans le bol vide. C'était assez bon, compte tenu des circonstances. Du coin de l'œil, elle aperçoit la base sans encoche de la fourchette et sent une espèce de force secrète monter en elle. Elle se lève pour déposer la vaisselle sur le comptoir. Gregory sursaute quand, en chemin, elle s'arrête pour donner un coup sec sur le plancher avec son talon.

— Tu viens de tuer tout un panel d'invités !

Elle hausse les épaules et vient se placer devant lui, en attente. Il lui demande :

— C'est quoi ta stratégie pour les fourmis ?

— J'en ai parlé au proprio, mais il n'a pas bougé le petit doigt. Quand il va en avoir partout dans l'immeuble, il va peut-être saisir qu'on est infestés. En attendant, j'ai tout essayé, les citrons, le borax, le poivre de Cayenne, le Raid. Niet.

— Ça va prendre les grands moyens, je pense.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

Clara est prise au dépourvu. Elle scrute malgré elle les mains de Gregory à la recherche d'une alliance, d'un « X » ou d'un tatouage disant « can't touch this », n'importe quoi qui prouverait qu'il est déjà pris. Mais s'il habite dans un studio grand comme sa main, peut-être y'a-t-il une chance qu'il y vive seul, comme elle.

— J'annonce la saison de la chasse aux fourmis, ouverte ! crie Gregory en quittant le lit d'un bond, un index pointé vers le ciel.

— Attends, je vais prendre mon arc.

— Non, mais sérieusement, on va trouver le nid et le pulvériser. *Hasta la vista, baby.*

— Bonne chance, Arnold ! Elles arrivent de partout, mon appart est comme l'échangeur Turcot.

— Rien de plus simple, le nid doit être dans le sous-sol. Il peut pas être dehors, par ce temps.

— Pas fou.

Elle hésite une microseconde avant de s'embarquer là-dedans, juste assez pour que l'anxiété pénètre dans la brèche et commence à enfler. Elle refuse, cette fois, de se faire avoir.

— O.K., je viens avec toi.

Gregory a l'air d'être sincèrement content qu'elle accepte. Il doit passer chez lui trouver sa lampe de poche.

— Peux-tu faire bouillir de l'eau, en attendant ? On pourrait verser ça sur le nid, j'ai lu ça sur Internet hier soir.

Clara acquiesce, avant de refermer la porte derrière lui. Elle pense *Ça ressemble à quoi un nid de fourmis ? Il faudrait googler ça*. Elle remplit une casserole, qu'elle dépose sur le rond du poêle. Puis, elle se dirige vers son garde-robe et plonge jusqu'au fond à la recherche de ses vieilles bottes, qu'elle trouve finalement sous un sac de vêtements à donner. Elle les enfle. Il risque de faire froid en bas, alors elle prend aussi sa veste de laine et entoure son cou d'un foulard. Quand elle entend marcher au-dessus de sa tête, elle ne peut s'empêcher de sourire.

Elle passe ensuite à la salle de bain, s'observe dans le miroir un moment. Son teint blême est accentué par la lumière et ses cheveux blonds manquent cruellement de volume, mais elle ne se trouve pas laide. Elle s'installe sur la toilette en sifflotant. Sur les tuiles grises de la salle de bain, il est moins facile de repérer les fourmis. Elles sont pourtant bel et bien là, elle le sait. Clara, dégoûtée, lève ses pieds, mais les repose ensuite sur le côté, puisqu'elle ne peut pas tenir la position très longtemps. À ce moment, elle tourne sa tête vers le mur blanc, à quelques centimètres de son visage.

Elle découvre avec surprise la reine des fourmis. Ça ne peut qu'être elle. Ce n'est pas comme si elle portait une couronne ou rien, mais elle a clairement quelque chose de royal. Elle est plus longue que toutes les autres et son abdomen est gonflé. Clara suspend sa miction et reste sans bouger sur la toilette. Si elle l'écrasait de la main, elle sait que cela signifierait sûrement la fin de l'invasion. Sans chef, l'armée de petits fantassins bruns tomberait sans résister. Elle n'arrive pourtant pas à faire un geste. Elle est pétrifiée par le spectacle de cette fourmi qui avance laborieusement sur son mur, sans protection aucune, sans gardes du corps. Tuer la reine lui semble de mauvais augure, mais l'insecte continue sa promenade. Il faut faire quelque chose avant qu'elle ne s'échappe vers chez Gregory. Elle pense un instant à lui, à ses questions indiscretes, à sa nuque. Elle ne sait pas pourquoi, mais elle est certaine que lui ne ferait pas quartier, qu'il n'hésiterait pas à écrabouiller la fourmi. Alors, elle se donne un élan et frappe un grand coup brusque du plat de la main sur le mur. La reine meurt sur le

coup, laissant une traînée de résidus foncés sur la surface blanche. Clara remarque aussi une longue fissure qui ne s’y trouvait pas avant. *Merde.*

Elle renfile sa culotte et ses pantalons, puis se lève pour observer le mur de plus près. Clara essaie de voir à travers la fente, mais impossible de distinguer quoi que ce soit. Elle donne un petit coup. C’est drôle, on dirait que le mur est plus mince à cet endroit. Elle continue à cogner, d’abord doucement. Un bruit creux lui revient en écho. Elle redonne un coup plus fort sur le mur au même endroit. Un autre. À chaque fois, de la poussière blanche virevolte dans les airs. Elle sent que le panneau est sur le point de céder. Au huitième coup, le mur brise enfin, libérant encore plus de poussière, qui la fait tousser pendant un instant. Quand le nuage se dissipe, elle aperçoit des filées de fourmis et son premier réflexe est de reculer, mais quelque chose capte son attention. Un paquet se trouve coincé entre la solive et l’isolant.

— Clara ?

Elle sursaute et tourne la tête pour apercevoir Gregory, vêtu d’un gros chandail, une lampe de poche jaune à la main, dans l’embrasure de la porte. Elle lui fait signe d’attendre, puis elle enfonce son bras dans le mur jusqu’au coude.

— Ça me semble un peu extrême comme méthode pour les fourmis.

Clara grimace. Après quelques secondes, elle le ressort en tenant le paquet, un sac de plastique noir scellé avec du ruban adhésif. Devant le regard interrogateur de Gregory, elle dit :

— Ça serait trop long à expliquer. As-tu un couteau suisse pour ouvrir ça ?

Gregory dépose sa lampe de poche dans l’évier et cherche son couteau dans sa poche droite, puis gauche. Il finit par le trouver et elle lui tend le paquet. L’adhésif cède facilement sous la lame, il s’effrite presque tout seul. Gregory déplie ensuite les côtés du sac, curieux de voir ce qui s’y trouve, mais Clara lui arrache des mains en faisant de gros yeux. Elle plonge sa main dans le sac et en sort une pochette de cuir brun qu’elle s’empresse de dézipper. À l’intérieur, elle trouve un autre paquet enveloppé dans du papier journal jauni sur lequel on

distingue quelques cases de bandes dessinées et de l'écriture légèrement effacée. Elle le déchire sans cérémonie, s'attendant à trouver un autre paquet, plus petit, et puis encore un, comme dans un jeu de matriochkas. Mais c'est le jeune visage de la reine d'Angleterre qui apparaît, quatre fois plutôt qu'une. Il faut quelques secondes à Clara pour comprendre qu'il s'agit de vieilles coupures de 20 \$. Elle distingue *Ottawa 1954* sous la bande de couleur grise. Clara passe son pouce sur le côté des billets et dévoile l'épaisseur des liasses, sans arriver à faire le compte. À part le papier un peu gondolé et quelques rebords endommagés, ils semblent en parfait état. Elle reste pétrifiée, parce qu'elle n'a jamais trouvé rien de plus qu'un 5 \$ par terre, une fois. Intrigué par sa réaction, Grégory s'avance près d'elle et tente de voir ce qui repose dans le papier journal. Quand elle le sent au-dessus de son épaule, elle brandit les billets en se tournant vers lui, les yeux écarquillés. Elle lui saute ensuite dans les bras en émettant un petit cri. D'abord étonné, il resserre naturellement son étreinte autour d'elle et, ensemble, ils se mettent à courir et à sauter comme des fous dans l'appartement. Gregory crie « Champagne ! » avec un accent français tandis que Clara, le visage enfoui dans son cou qui sent bon, songe qu'il faudra racheter un peu de sucre – quelque chose de *fancy*, comme du beurre d'érable – pour les fourmis, du moins pour celles qui ont survécu à son crime de lèse-majesté.

Des bijoux perdus annoncent une déchéance

Bien sûr, les membres de ma belle-famille se sont empressés de dire qu'ils avaient toujours su que ça finirait comme ça. Que j'étais étrange, bizarre, méchante. Toxique, même. La vérité, c'est qu'ils m'adoraient tous, qu'ils me mangeaient dans la main depuis des années, depuis que j'étais apparue dans leur vie, avec mes belles mains serrées dans celles de Michel, mes perles noires comme une entaille sur la peau blanche de mon cou. Dès cet instant, Mona et Pierrot Dupuis ont été subjugués, tout comme Michel l'avait été avant eux. Michel, l'amoureux transi, aurait pu baiser le sol sur lequel je marchais, ou lécher doucement le cerne laissé dans la baignoire par mes longs bains d'après-midi. Mais avec le temps, peut-être ont-ils commencé à cultiver une certaine rancune à mon égard. Ils étaient devenus invisibles : mon Michel ne me quittait jamais des yeux. Quand il l'a fait, il était déjà trop tard pour lui.

Certains disent que les absents ont toujours tort ; je crois plutôt que les morts ont le beau rôle.

Une goutte de rouge tremble, tombe et s'étale. Je la regarde perdre sa forme, glisser, incertaine, avant de stopper sa course. Sous le néon, elle prend une teinte brûlante, presque orangée. Je sens sa chaleur irradier sur mes doigts, battre comme un pouls. Je prends tout mon temps pour l'étendre, caresse interminable, presque douloureuse. Puis, les yeux dans le vague, j'approche ma bouche entrouverte et souffle doucement sur les ongles de mon pied droit, avant de recommencer le même rituel avec l'autre pied. Ce n'est pas parce qu'on croupit au fond d'une cellule qu'il faut choisir de se laisser aller. Certaines filles réussissent à faire entrer ici quelques produits de beauté. Je les paie en savons, en cigarettes ou même, s'il le faut, en baisers avec la langue dans les douches. Je ferme les yeux et j'oublie où je suis. Parfois, l'illusion est parfaite. L'amour se fait rare, ici.

Les morts ont le beau rôle. Tout le monde les plaint, les pleure. Mes beaux-parents, qui se sont donnés en spectacle sur toutes les tribunes avec leurs voix tremblotantes et leurs yeux pleins d'eau, ont bien profité du cadavre de leur fils pour dire à quel point je les avais manipulés, comment j'avais comploté pour leur prendre tout ce qu'ils possédaient. Personne

n'a voulu savoir si le mort l'a cherché, personne n'a voulu voir qu'il était stupidement heureux de marcher vers la tombe.

Ce soir, un gardien de bonne humeur a sorti la vieille table tournante de l'armoire de métal dans le réfectoire pour briser le lourd silence habituel. Notre radio a rendu l'âme la semaine dernière quand deux détenues se sont bousculées et que l'une d'elles est tombée de tout son poids sur l'appareil. Je me fais un point d'honneur de rester en retrait de l'agitation constante qui règne ici. J'ai toujours été une solitaire, ce n'est pas maintenant que ça va changer, même si je dois crever entre ces murs. De toute façon, jamais je ne m'abaisserai à fraterniser avec ces laiderons soupe au lait aux visages ridés, ces grosses vaches aux seins tombants et aux poils pubiens grisonnants.

Je laisse sécher mes ongles, les pieds dans le vide, et j'entends Doris Day chanter *Que sera, sera* au loin. Quand le disque saute sous l'aiguille, les *sera* se répètent encore et encore, et je songe à ma captivité qui s'étire, au temps prisonnier entre ces murs, comme nous toutes.

Je songe à Michel aussi, mon pauvre amour figé dans une éternité peut-être plus douce que la mienne. *Que sera, sera. Whatever will be, will be.* Le temps où tout pouvait arriver est terminé ; désormais, je sais très bien ce qui m'attend. Le gardien jovial se présente justement devant ma cellule et la déverrouille avec entrain, comme si ce n'était pas moi qui m'y trouvais. J'enfile mes souliers en vitesse. Il me passe ensuite les menottes avant de m'entraîner d'un pas vif dans un dédale de couloirs gris jusqu'à une petite pièce près de l'entrée. À l'intérieur, Gilbert, mon avocat, a une mine contrite étudiée. Il faut un comédien pour en reconnaître un autre. J'en déduis que les choses ne se sont pas arrangées pour nous – pour moi – cette fois. Que je suis encore une sale meurtrière. La Veuve noire, comme m'ont surnommée les médias.

Après les événements, la première enquête n'avait pas donné grand-chose et j'avais été relâchée, faute de preuves tangibles. Peu importe ce que pouvaient continuer à colporter les journaux sur mon compte, je me croyais hors d'atteinte, certaine que l'histoire finirait par s'essouffler. Il y aurait bien une autre mort sur laquelle se jeter, une autre histoire sordide à mettre en une. C'était sans compter les membres amers de ma belle-famille, qui ont toujours

refusé de me laisser en paix. À cause d'eux, la police a rouvert l'enquête. Et un jour, ils sont tombés sur la pièce manquante.

Gilbert met des gants blancs et emprunte des détours ridicules pour en arriver au verdict d'homicide au premier degré qui me tombe dessus. J'ai envie de rire en entendant ces mots ; je me sens déjà détachée de tout ça, comme s'il me parlait de quelqu'un que je ne connais pas. Mon esprit vagabonde et c'est inévitablement au cadavre de ma mère que je pense. Le premier que j'ai vu. Dans mon souvenir, mon père se tient à côté de moi, inconsolable. Il me serre la main tellement fort que j'ai peur qu'il n'en reste plus rien quand il ouvrira son poing. Je me sens très calme, pas une larme ne coule sur mes joues. Au contraire, je regarde le visage de maman et je souris en secret. Ma mère malade, toujours malade, était un aimant à mort, maintenant qu'elle a succombé, peut-être pourrons-nous respirer un peu, juste un peu. Je porte fièrement son collier de perles de Tahiti, ce cadeau que papa lui avait offert pour souligner leurs noces de cristal. Il voulait qu'elle soit enterrée avec, mais j'ai pleuré et crié, si bien qu'il m'a permis de le garder pour que je le porte à l'enterrement. Avec ses grosses gouttes foncées qui enserrant mon cou, il me donnait l'air d'une femme, déjà.

Machinalement, je passe la main sur ma gorge, comme avant, mais je ne trouve que le vide de ma peau nue. Gilbert est toujours devant moi à déblatérer avec son air de faux-cul. Il commence à me taper royalement sur les nerfs. Mon regard capte sa montre en or, son complet gris bien coupé, ses souliers reluisants. Je songe qu'il aurait peut-être fallu que je le rencontre avant Michel. Trop tard. Même les plus sensuels déhanchements et les minauderies ne pourront me tirer de ce trou désormais. Je ne sais même pas quelle tête je fais : il y a des siècles que je n'ai pas eu de teinture, et j'ai honte en pensant que mes cheveux roux doivent être striés de blanc. Inutile aussi d'espérer que cet habit informe mette en valeur ce qu'il me reste de courbes. De toute façon, Gilbert ne m'est plus d'aucun secours. Cette seule pensée me le rend tout à fait dégoûtant. Il tente maladroitement d'enjoliver la suite pour me rassurer, puis il consulte sa montre et m'annonce qu'il a un autre rendez-vous. Je suis finie pour lui, je ne lui rapporterai plus rien.

Quand il se lève et s'éloigne vers la porte, je sens mes forces m'abandonner doucement. Je voudrais prendre un long bain chaud, comme avant. Laisser ma peau blanche se friper

pendant des heures, sécher ensuite en me glissant toute nue sous mes draps de satin, m'endormir avec, comme dernière sensation, ce contact froid et doux sur ma peau. Gilbert se retourne et se laisse attendrir un instant par mon visage effondré. Je me demande ce qu'il peut voir dans mes yeux, si j'ai le même regard que ma mère au moment de sa mort, des prunelles brillantes de fièvre et de peur. Quand la porte se referme derrière lui, je goûte à une once de liberté, interrompue par le gardien qui m'empoigne pour me ramener à ma cellule, comme une chose qui n'est pas à sa place. Il ne me demande pas ce qu'il adviendra de moi. Si j'avais cru que je m'enchaînais à l'éternité, si j'y avais pensé une seule seconde, j'aurais peut-être hésité un peu plus avant de passer à l'acte. Mais le bonheur m'a toujours semblé insupportable.

C'est comme quand ma mère malade me parlait de ce qui l'attendait au-delà de cette vie, exaltée par la mort, qui rôdait et arrachait sa pitance à même sa chair agonisante. Je peux encore entendre sa voix, son petit filet de voix, quand elle gisait dans son lit. *Nous sommes mortels. Mais le paradis nous attend, un jour. Pour toujours.* Et mon ventre se serrait à en faire mal. Moi qui avais espéré être débarrassée d'elle pour de bon, elle me visite dans mon réduit tous les soirs depuis que je suis arrivée en prison. Elle ne m'accuse de rien, ne pose pas de questions, se contente de me fixer puis de disparaître dans mon sommeil. Le temps est hors de ses gonds, ici.

La voix claire de Doris Day résonne toujours. *Will I be pretty? Will I be rich?* J'ai déjà été belle, mais je ne serai pas riche, voilà ce que je pense en marchant sans enthousiasme le long du corridor pendant que les autres détenues me dévisagent avec dégoût, certaines riant de moi, hurlant sur mon passage : « Crève, Veuve noire ! » J'aime ce surnom, alors je continue d'avancer, la tête haute, et leur réponds d'un sourire insolent. Je sens qu'elles frissonnent au creux de leur chair, qu'elles pensent que je ne suis pas tout à fait humaine, que je suis vraiment, sous ma combinaison, cette araignée venimeuse arborant une tache rouge sur son abdomen en guise d'avertissement. Pourtant, comme elles, il me faut payer. Pas pour mon crime, mais pour ma faiblesse, mon pauvre sentimentalisme. Je voulais garder une seule chose. Maudite Mona, maudit Pierrot, qui ont mis la police sur la piste de mon collier, mon rang de perles noires hérité de maman que je n'enlevais jamais, pas même pour dormir. J'ai toujours clamé l'avoir perdu la journée du meurtre. Nous étions à la plage, et j'avais partagé

mon temps entre la baignade dans l'eau froide de la mer et la détente paresseuse sous mon parasol. Je ne m'étais rendu compte de la disparition du collier qu'à la fin de la journée et j'étais retournée sur la grève pour essayer de le retrouver, tandis que Michel chargeait la voiture. Éclairée par les derniers rayons du soleil, j'avais cherché en vain sur la plage déserte, pendant près d'une demi-heure puis j'avais entendu un coup de feu qui m'avait alarmée. J'étais revenue en courant vers la voiture pour y trouver Michel inerte, couvert de sang sur le siège du conducteur. Quelques traces sur le sable me laissaient croire à une tentative de vol de voiture qui avait mal tourné. C'était l'histoire officielle, celle que j'avais racontée en pleurant aux policiers américains.

Mais les traces ne menaient nulle part et les recherches pataugeaient. Pendant ce temps, j'étais revenue au Québec pour toucher l'assurance-vie de Michel, laquelle m'était destinée entièrement. J'ai vécu quelque temps dans notre maison, qui me revenait désormais en héritage : consciente de devoir faire profil bas, je ne portais que du noir et je dépensais avec parcimonie. Après les funérailles, quand tout serait calmé, il me faudrait vendre la maison et ma bague de mariage, sertie d'un diamant deux carats, pour partir refaire ma vie. Je rêvais de l'Europe.

La découverte de mon collier dans un tiroir verrouillé de mon coffre à bijoux – dont je gardais la clé dans une boîte à chapeau au fond du grenier – a tout fait s'effondrer. Surtout qu'une des perles portait une petite goutte de rouge séché que j'avais en vain lavée et frottée. Un peu d'ADN de Michel s'y était incrusté, comme s'il refusait de renoncer à moi, même dans la mort. À partir de là, il était inutile de nier. Tout s'est mis à débouler. Deux policiers m'ont escortée hors de chez moi et m'ont menée à la prison ; j'étais menottée, mais digne comme une reine sous les flashes des appareils photo et des caméras. Il ne restait plus qu'à attendre le procès pour connaître mon sort, mais, je m'en doutais bien, tout cela n'allait pas se conclure en ma faveur.

Puisque j'ai tout nié jusqu'à la fin, mon unique consolation est de savoir que je resterai la seule à connaître la vraie histoire. Je n'aurai pas à dire depuis quand je souhaitais la mort de Michel, à quel moment mon plan avait commencé à s'échafauder dans ma tête. De toute façon, même en essayant de reconstituer le fil des événements, je ne sais dire si c'était dès la

première fois qu'il avait tenu ma main dans la sienne, si moite, ou alors quand j'avais compris, bien plus tard, qu'en dépit de leur réputation, les Dupuis avaient dilapidé leur fortune depuis belle lurette et vivaient à crédit, sur des emprunts astronomiques qu'on les laissait étirer au nom d'une certaine gloire passée. Pauvre Michel, qui avait cru qu'avec moi, on pouvait vivre d'amour et d'eau fraîche.

Le gardien me pousse dans ma cellule et je ressens un soulagement mêlé d'angoisse en retrouvant cet endroit familier à l'aspect rebutant, avec ses murs beiges décrépis. Le nid de la Veuve noire. Je vais m'échouer dans mon petit lit métallique, qui émet un couinement, et je me couche sur le côté, les genoux repliés sous mes bras croisés. Là, les yeux fermés, je peux me rejouer la scène finale, un dernier petit bonbon avant d'aller dormir.

C'était la fin de l'été, mais la journée avait été d'une chaleur accablante. Je me rappelle encore la sueur qui dégoulinait entre mes omoplates et sous mes seins. Dans le rétroviseur, le visage de Michel était jaune, presque blanc, inondé de soleil. Je me trouvais sur la banquette arrière, le cœur battant, en prétendant être en train d'enlever mon bikini pour enfiler ma robe. Michel avait mis la clé dans le contact, démarré la voiture et allumé la radio, qui jouait une mélodie entraînante, un air estival. Et là, avec un grand sourire, il avait dit :

— La vie est tellement belle, non ?

En entendant cela, ma main avait à peine tremblé tandis que j'ouvrais mon sac avec précaution pour en sortir un petit revolver, lui aussi brillant et comme saturé de soleil. Michel n'a jamais su ce qui lui était tombé dessus. Je pense qu'il est mort heureux. C'était une chance pour lui, d'une certaine façon. J'ai jeté l'arme dans la mer. L'eau bleue et glaciale d'Old Orchard ne l'a toujours pas recrachée.

Le seul hic, le collier de perles. Dire que je n'ai même pas le droit de l'avoir, que je ne le reverrai sans doute plus jamais. Parfois, avant de m'endormir, j' imagine Mona le porter. Cette pensée m'emplit d'une rage sans nom. Je sais pourtant qu'il doit être glissé dans un ziploc quelque part, en bonne pièce à conviction qui a accompli son travail, maintenant condamné à accumuler la poussière pour toujours. Pourquoi ai-je tant voulu le garder ? Pourquoi ne pas l'avoir jeté dans l'eau avec le reste ? Je ne pouvais me résoudre à trahir

Maman une nouvelle fois. Si j'en ai trahi bien d'autres, un camarade de classe qui a mystérieusement disparu du campus en plein trimestre ou mon premier mari, qui a péri dans des circonstances nébuleuses, ceux-là s'effacent tranquillement de ma mémoire, comme de petites bestioles sans importance. Mais c'est avec ma mère que tout a commencé. Tout ce que je vois, encore et toujours, c'est son cadavre cireux sur le lit, ses cheveux humides collés sur son front. Je repense à l'infirmière que j'étais. La petite empoisonneuse qui soignait si bien sa maman.

Que sera, sera. Maman avait aussi évoqué l'enfer sans fin pour ceux qui ont été mauvais. Vingt-cinq ans à passer entre ces murs sans possibilité de liberté conditionnelle, ce sera un peu comme l'éternité. Curieusement, je trouve cette perspective moins affolante que le paradis. Sans accorder plus d'importance à mes pensées, je me tourne sur le dos, un léger sourire aux lèvres, prête à m'abandonner à un sommeil sans rêves.

Le basilic rend la parole à qui l'a perdue

L'ambiance dans la voiture ressemble à celle d'une fête qui vient tout juste de mourir. Les quatre femmes, la conductrice et ses passagères, ont les joues roses et les yeux brillants de fatigue, leurs cheveux humides leur collent au visage. Alanguies par le confort des sièges, les têtes dodelinent dans le ronronnement rassurant de l'automobile sur la route lisse. La jubilaire, surtout, semble épuisée, du haut de ses 85 ans.

Derrière le volant, Linda lutte pour garder ses paupières ouvertes. Elle a pris trois ou quatre verres, pas plus. Elle ne sent rien, mais la fatigue commence à se déposer lentement dans ses membres. Après tout, elle n'a pas arrêté aujourd'hui : il y avait le ménage de la maison à faire, le souper pour quinze personnes à préparer, sans compter le service pendant tout le repas et la vaisselle par la suite. Elle aurait bien pris un café, mais quand, après avoir rempli toutes les tasses, elle a voulu se servir, la cafetière était vide. Elle ressent une légère irritation quand elle pense à son mari, Alain, qui doit être en train de vider la bouteille de porto avec le reste de la famille en ce moment. Il était déjà trop ivre pour aller reconduire sa propre mère et sa sœur aînée, alors c'est Linda, une fois de plus, qui s'en charge. Pour éviter de se mettre en colère, elle allume la radio et une petite musique jazzée envahit l'habitacle, sans que personne ne semble remarquer la différence. À sa droite, en avant, Thérèse dégrise en fixant la route sans rien dire. Elle a bu pas mal ; ce n'est pas fête tous les soirs. À l'arrière, Muriel commence à somnoler doucement et Sophie est appuyée contre la fenêtre, les yeux mi-clos. Son visage passe alternativement du blanc au noir sous la lumière des lampadaires.

Sophie n'a pas vraiment de raison d'être là. Enceinte de quatre mois, elle a dit qu'elle ne voulait pas laisser sa belle-mère revenir seule en voiture, mais, au fond, elle souhaitait juste quitter la chaleur, le bruit, la fumée et les vapeurs d'alcool, qui lui donnaient le tournis. Avant de partir, son chum l'a embrassée d'une manière peu élégante pour une fête de famille. Sa langue trop insistante goûtait la bière et les cigarettes, et Sophie a reculé, dégoûtée, avec, au creux du ventre, juste à côté du bébé, une envie de fuir cet endroit encore plus forte. En embarquant dans la voiture, elle a choisi le camp des femmes, celles qui doivent prendre sur elles, qui savent se tenir même les soirs de fête.

Muriel laisse échapper un petit ronflement. Sophie la trouve adorable avec son chapeau de feutre et son gros manteau de fourrure. Elle passe doucement la main sur le pelage. Elle est très attachée à cette grand-mère d'adoption qui l'a accueillie dans la famille à bras ouverts lorsqu'elle a commencé à fréquenter son petit-fils Charles. La vieille dame, abandonnée au sommeil, ne fait pas son âge vénérable : on la dirait redevenue une enfant ; sa peau se défripe et dévoile des pommettes hautes, de minces lèvres colorées de rose. Même endormie, elle garde son sourire habituel, un sourire de gamine qui fait craquer tout le monde. Mère exemplaire, grand-mère gâteau, cuisinière hors pair, Muriel a toujours l'humeur joyeuse et inspire l'affection à tous les membres de sa famille. Ceux-ci se sont d'ailleurs réunis ce soir pour la fêter comme il se doit ; ses sept enfants et quelques cousins éloignés y étaient, une belle grosse tablée qui devait lui rappeler les soupers d'antan. Mais à cet âge, on se fatigue de voir tant de monde, le corps ne suit plus et il faut s'arracher à la fête, couper court aux célébrations pour retrouver le calme triste de son chez-soi. C'est pour la reconduire à sa maison, à quarante minutes de la ville, que les femmes font ce périple ; en revenant, il sera facile de déposer Thérèse, la fille de Muriel, à son appartement.

En la regardant dormir, Sophie se rend compte que la jubilaire n'a pas dit grand-chose ce soir, à part quelques remerciements pour les cadeaux reçus. Au milieu de tous ces gens encore jeunes, lancés dans des conversations animées sur les sujets du jour, elle semblait pour la première fois plus frêle et détachée du reste, exclue sans le vouloir parce qu'elle n'entend pas bien, parce que sa voix porte moins qu'avant, incapable de suivre le rythme. Perdue dans ses pensées, regrettait-elle la présence de son mari Léon, décédé cinq ans plus tôt ? Ou pensait-elle à sa propre mort qui approchait ?

Un gros panneau vert apparaît sur le côté droit de la route. Encore 25 km à faire. Linda soupire et se replace sur son siège. Ce qu'elle donnerait pour une bonne tisane chaude, ou alors juste pour rejoindre les autres chez elle et poursuivre la fête devant le feu de foyer, un verre à la main. Elle augmente le chauffage, dont le souffle puissant commence à couvrir le bruit de la musique, mais elle reste frigorifiée et tendue, ses mains sont crispées sur le volant. Elle déteste conduire l'hiver, et encore davantage pendant la nuit. D'autres panneaux, qui indiquent la présence de chevreuils dans le coin, défilent, et elle croise les doigts pour ne pas avoir affaire à une de ces bêtes dans ces conditions. Depuis le temps qu'elle habite la région,

Linda n'en a jamais aperçu une seule, que des marmottes, des moufettes et autres ratons laveurs qui, sans même se faire remarquer, se font écraser tout bonnement dans une bouillie rouge à fourrure en laissant des taches en relief sur la chaussée. Devant elle, une fine neige efface lentement la ligne jaune pointillée. La route semble être avalée par le noir, comme si la voiture avançait sans cesse vers un précipice. Lorsque les femmes traversent le pont, les lampadaires se font encore plus rares, on ne voit presque plus rien devant. Linda allume ses phares de route, dont la lumière puissante se reflète au passage dans les yeux des petits animaux en bordure qui regardent en silence passer le véhicule, bête incongrue dans le paysage.

Si seulement elle se décidait à vendre sa maison et à venir rester en résidence pas loin de chez nous, songe Linda, qui joue souvent le rôle de conductrice désignée. Mais Muriel est très attachée à sa maison : non seulement c'est là qu'elle a grandi, elle y a aussi vécu sa vie adulte, y élevant toute sa progéniture. Depuis que son mari est décédé, elle y réside seule, sans jamais se plaindre de son sort.

Le chauffage commence enfin à diffuser sa chaleur dans l'auto, tandis que le pare-brise se couvre peu à peu de givre.

— Pourrais-tu prendre le balai à neige pis gratter la vitre ? demande Linda en s'adressant à Thérèse. Si ça continue, je ne verrai pus rien !

Thérèse, qui commençait à se sentir confortable, prête à passer la nuit calée dans son siège, soupire avant de se pencher lentement pour saisir le grattoir rouge à ses pieds. De mauvaise grâce, elle s'attaque à la vitre. Le mouvement déclenche une petite chute de neige lourde qui fond dès qu'elle touche le tableau de bord. Le spectacle ravit Sophie et lui rappelle son enfance.

Les voilà déjà rendues au carrefour où la route rencontre le rang de la Rivière à gauche. Il n'en reste plus très long avant d'arriver à la maison, moins de 10 km peut-être, et en plus, sur un chemin pittoresque où de belles maisons ancestrales font face au cours d'eau. Après avoir fait son stop, Linda accélère pour tourner. À travers l'écran de flocons qui tombent dans la voiture alors que Thérèse continue à gratter, elle aperçoit soudain, comme recrachée par la

noirceur, une tache rouge devant elle. *Qu'est-ce que c'est que ça, quel genre d'animal...* Elle pousse un cri d'horreur lorsqu'elle voit le visage, le petit visage rosi par le froid, la tuque descendue jusqu'aux yeux. C'est un enfant qui traverse la route. Elle appuie sur le frein de toutes ses forces, mais la neige s'est transformée en glace par endroits, et, plutôt que de s'arrêter, la voiture se met à patiner vers le côté droit de la chaussée. Sophie et Thérèse hurlent en chœur, réveillant Muriel d'un coup. Linda a beau tout tenter pour reprendre le contrôle du volant, rien n'y fait : la voiture s'entête à glisser, elle dépasse l'accotement et va s'écraser dans le fossé.

Le véhicule s'immobilise presque instantanément en fonçant dans la neige accumulée à la bordure du champ. Les femmes se regardent les unes les autres, le choc se lit dans leurs yeux, mais surtout le soulagement ; elles ont eu de la chance, d'une certaine façon. Seule Linda cherche frénétiquement devant elle la silhouette qu'elle jure pourtant avoir aperçue, mais elle ne voit rien du tout. Thérèse est la première à briser le silence :

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Est-ce qu'il y avait un chevreuil ?

— J'ai vu quelqu'un... un enfant devant... l'avez-vous vu aussi ?

Muriel jette un drôle de regard vers la conductrice et reste un instant pétrifiée. Les deux autres répondent « non », elles se rajustent sur leurs sièges, l'air sonné. Sophie se tourne vers Muriel pour s'assurer qu'elle va bien. La vieille dame lui sourit en réajustant son manteau.

— Ça va, rien de cassé, ma belle. Pis, toi ?

En disant cela, elle regarde son ventre. Sophie, automatiquement, place ses mains protectrices dessus et ferme les yeux en hochant la tête. Linda, elle, n'arrive pas à se calmer. Sa respiration est saccadée, et sa voix, tremblante :

— C'est fou, je n'arrive plus à le voir, est-ce qu'on l'a frappé ? Oh mon dieu... Comment ça se fait, il était juste là ! Est-ce que je suis folle, moi-là ?

Un enfant seul dehors, au milieu de nulle part, à une heure du matin en plein mois de janvier, ça semble un scénario assez improbable pour les trois autres femmes, mais Sophie met la main sur l'épaule de Linda et essaie de se faire rassurante.

— On l'a pas frappé, on aurait entendu quelque chose sinon. Il devait être avec ses parents. C'est fini là, ils sont partis, c'est tout. Ça va Linda, tout le monde est correct. Plus de peur que de mal.

Linda reste un moment sans bouger, le regard perdu devant elle, puis sa respiration se calme un peu et elle acquiesce en silence. Heureusement que personne n'a rien. Si la police était venue, ils auraient peut-être fait passer un alcootest à la conductrice. Sonnée, Linda ouvre la portière et sort dans la nuit floconneuse pour aller constater les dégâts. Le vent froid la saisit. Elle fait un tour complet de la voiture, puis elle revient se placer devant et lève le pouce en l'air pour montrer aux autres qu'il n'y a pas de dommages apparents. On la voit s'attarder un peu, regarder aux alentours et, vers la route en haut, chercher peut-être des traces de pas, de luge. Mais la neige s'obstine à tout recouvrir de sa poudre immaculée, cachant tout ce qui se trouve au sol. Linda retourne à l'intérieur de la voiture, résignée.

— Tout est beau. Y'a des égratignures en avant, mais ça devrait aller. Je vais essayer de la redémarrer.

Elle reprend la clé et tourne le contact. Rien ne se produit. La cabine reste plongée dans le noir. Elle recommence, même résultat, la voiture ne réagit pas.

— Même si ça avait marché, il aurait fallu aller pousser et personne est en état pour ça. Je vais appeler le CAA, on n'a pas le choix. On ne peut pas vraiment compter sur Alain, il doit rouler sous la table à l'heure qu'il est. Est-ce que tu me donnerais ma sacoche, Sophie ?

La jeune femme s'exécute. Linda fouille jusqu'au fond pour y trouver son téléphone et compose le numéro, pendant que les autres restent silencieuses, en attente. Muriel, en particulier, fouille la pénombre des yeux, mais la fatigue est toujours là et la vieille dame n'a pas la force de lutter. Elle ferme les yeux un instant. Pendant ce temps, Linda explique les

circonstances de l'accident et donne des indications sur le lieu exact où elles se trouvent. Elle raccroche puis se tourne vers les passagères.

— Ils ont dit que ça pouvait être un peu long, apparemment il y a eu beaucoup de sorties de route ce soir. Au moins, on est bien habillées...

Thérèse soupire, puis se cale dans son siège en replaçant son foulard sur sa gorge.

— Je sais que c'est plate, dit Linda. Je ne comprends pas ce qui s'est passé. J'ai vraiment eu l'impression de voir quelqu'un. Belle-maman, est-ce que vous... ?

Dans le rétroviseur, Linda constate que la vieille dame semble déjà s'être rendormie, bien que son front soit barré d'un pli soucieux. Emmittouflée dans sa fourrure sombre, Muriel ressemble à une reine médiévale. Linda se demande quelle bête a été sacrifiée pour que sa belle-mère puisse ainsi s'abriter dans sa peau. Sophie replie une jambe sous elle et se cale contre la portière, la joue collée sur la fenêtre froide. De sa main gauche, elle réalise de petits dessins croches sur la surface embuée, en regrettant maintenant d'avoir quitté la chaleur de la maison pour se retrouver perdue sur une route de campagne, à l'orée d'un bois, alors que la neige, insensible à leur tourment, continue de tomber et de les recouvrir.

— Qu'est-ce que tu as pensé du poulet au basilic, Sophie ? Les gens ont eu l'air d'aimer...

— Oui, c'était super bon, un mélange de saveurs vraiment inusité. Il faudrait que tu m'envoies la recette. Tu t'es encore surpassée !

Linda la remercie, ne peut s'empêcher de se déprécier un peu en disant que ce n'est pas une recette de son invention.

— En tout cas, maman a eu l'air d'aimer ça... répond Thérèse. Je pense qu'elle en a repris quatre fois !

Les trois femmes sont prises d'un petit fou rire puis l'habitable retombe naturellement dans le silence, comme une chape de plomb percée seulement par la respiration des

occupantes de la voiture. La douce chaleur se dissipe de plus en plus, remplacée par l'air froid qui s'insinue, sournois, dans les bottes, et crée des fourmillements dans les orteils.

— Tu sais, peut-être que t'as vu un fantôme tantôt, murmure Thérèse, le visage plongé dans la pénombre.

— Haha, ben oui. Je crois pu à ça, moi, les fantômes. J'ai eu très peur une fois, mais c'était vraiment spécial.

— À cause des planchers qui craquent pis des portes qui grincent ? Y'a rien là... ça arrive souvent chez maman. Moi j'ai jamais vraiment aimé descendre dans le sous-sol toute seule, même à mon âge.

— Je ne parle pas de ça du tout. C'était en voyage, il y a longtemps.

— Raconte ! supplie Sophie d'en arrière, prête à tout pour se divertir.

La jeune femme se rapproche de l'avant et place son visage entre les deux sièges : ce seul mouvement semble déjà rétablir la circulation dans ses membres et la réchauffer un peu.

— Quand on est allés au Mexique avec Alain y'a quelques années, on est passés dans un petit village, je me rappelle plus du nom. On a eu droit à un souper avec des locaux, le peuple des Nahuas... des descendants des Aztèques ! À la fin du repas, on a tout à coup été plongés dans le noir. Un homme en habit traditionnel s'est placé au milieu de nous. Il a exécuté une danse très impressionnante à la lueur des chandelles. Pendant tout ce temps, son ombre était projetée sur le mur. On aurait dit une bataille mortelle où l'homme finissait par triompher.

— Exactement comme quand je danse la salsa, se moque Thérèse.

— Chuuut, répond Sophie.

— Attends... Ensuite, toutes les bougies ont été éteintes et nous avons dû partir comme ça, dans le noir. Plus tard, j'ai demandé la signification de ça à un guide. Il m'a expliqué que les Nahuas croient que ton ombre n'est pas juste une projection causée par la

lumière, mais le fantôme de quelqu'un à qui tu aurais fait du mal et qui te suit pas à pas, pour se venger. La nuit, surtout, ils craignent de voir leur ombre.

— Pourquoi ? demande Sophie

— Parce que, la nuit, l'ombre peut te suivre jusque chez toi et profiter de ton sommeil pour venir prendre ta place. Au réveil, tu restes pris hors de ton corps, condamné à errer à côté des vivants, jusqu'à ce que tu puisses à ton tour voler le corps de quelqu'un d'autre.

Dans le rétroviseur, Sophie aperçoit son ombre et celle de Muriel qui se profilent sur la lunette arrière. Elle détourne rapidement le regard.

— Pas mal effrayant, rétorque Thérèse en serrant un peu plus son foulard.

— Je n'ai plus dormi du reste du voyage !

Linda laisse échapper un grand éclat de rire qui détend tout de suite l'atmosphère. Sophie a toujours envié la faculté de sa belle-mère de ne pas s'appesantir trop longtemps sur ce qui la tracasse. La jeune femme caresse machinalement son ventre et, à son tour, prend la parole :

— Nous autres, à Trois-Rivières, on avait cette histoire qui circulait quand j'étais à la fin du primaire. La légende voulait qu'un autobus scolaire bleu ait déjà été aperçu dans les rues de la ville. Il était apparemment d'un bleu délavé, incongru, avec des morceaux de peinture qui s'écaillaient par endroit. Personne n'avait jamais vu le visage du chauffeur, personne ne savait d'où cet autobus arrivait ni où il allait. S'il s'arrêtait, il paraît qu'une force irrésistible vous poussait à embarquer dedans. Certains disaient même qu'ils avaient déjà vu passer l'autobus le soir et qu'aux fenêtres, on pouvait voir les fantômes des enfants qui avaient fait l'erreur d'y monter...

— Je commence à avoir la chienne, moi là, avoue Linda, en riant à moitié.

— Des fantômes d'enfants ?

Surprises, les trois femmes se retournent pour regarder Muriel, qu'elles croyaient endormie.

— Je ne pouvais pas dormir en vous entendant caqueter comme ça. Et puis, je sais pas ce que j'ai, on dirait que le goût du basilic me remonte dans la bouche...

La vieille dame passe une main sur son ventre, pendant qu'elle fouille des yeux la pénombre à l'extérieur de la voiture.

— Avez-vous revu l'enfant ?

Chacune des femmes se crispe à l'évocation de ce détail qu'elles avaient déjà relégué dans l'oubli. Thérèse répond « non » et les autres, machinalement, regardent dehors et ne trouvent que la campagne désolée.

— Vous êtes sûres ?

— Ben oui, Belle-maman. Faites-vous-en pas. Vous pouvez même vous rendormir, on va parler moins fort.

— Non, je ne dormais pas. J'essayais juste de me reposer, mais j'y arrivais pas. J'ai peur qu'il soit revenu pour moi...

— Qui ça, l'enfant ? demande Sophie avec hésitation.

Muriel ne répond pas, elle continue de scruter la noirceur derrière les vitres, attentive au moindre mouvement.

— Hein, maman, de quoi tu parles ? lance Thérèse.

Linda et Sophie, interloquées, n'osent rien dire, dans l'attente des explications de Muriel. La vieille dame garde le silence encore quelques minutes, pendant lesquelles elle se contente de lisser son manteau de la main et de se replacer sur son siège. Puis, elle pousse un soupir qui signe sa reddition. Elle lève les yeux vers les trois autres et commence à raconter, soudainement animée d'une énergie dont elle semblait dépourvue plus tôt dans la soirée.

— Vous savez que j’ai grandi dans la maison où j’habite présentement. Eh bien, juste à côté de chez nous vivait la famille Ferland. C’était à l’époque où toute ma famille restait encore sous le même toit. Les Ferland avaient quatre garçons, à peu près du même âge que les derniers de notre famille – Robert, Pascal, Justin et moi. L’aîné des Ferland s’appelait Philippe, il avait 14 ans. Il était grand, avait les yeux bleus et les cheveux blonds. Il était si beau ! Et agile, aussi : il excellait dans tous les sports, le hockey, le base-ball... Sur la terre, il était le plus rapide pour faire le train.

— Un petit *heartbreaker* ! lance Linda en riant.

Muriel sourit, mais le cœur n’y est pas. Elle prend tout son temps pour raconter, donne moult détails sur les lieux et l’époque. Les mots sortent lentement, dans sa voix cassée.

— J’en étais follement amoureuse. Mais j’avais 10 ans et je ressemblais à un petit garçon, avec mes cheveux coupés courts et mes taches de rousseur. On jouait parfois ensemble, quand j’accompagnais mes frères. Philippe me pinçait ou me poussait dans l’herbe, mais il ne m’a jamais regardée comme une vraie fille, comme quelqu’un qu’il aurait pu aimer. Lui, il était tombé amoureux de Lucille, une fille de 16 ans avec de beaux cheveux longs qui restait au village de l’autre côté de la rivière, derrière le bois, juste ici.

Elle pointe au loin, devant, où les autres distinguent, derrière le léger rideau de neige qui semble entourer la voiture comme un voile, l’ombre noire de la forêt.

— Je ne sais pas si elle a jamais partagé les sentiments de Philippe. Elle était plus vieille, elle allait étudier pour devenir infirmière. Mes frères me racontaient toutes les frasques qu’il faisait pour elle. J’étais impressionnée, mais mon cœur se brisait un peu chaque fois. Un midi, il avait escaladé la clôture de la cour d’école des filles et marché dessus comme un funambule juste pour apercevoir Lucille dans sa classe. En tombant, il s’était ouvert le genou et avait dû avoir une dizaine de points de suture. Je me suis déclarée volontaire pour lui apporter ses devoirs, mais je n’arrivais pas à dire un mot : je laissais les cahiers sur sa table et je m’enfuyais en courant. Le soir, je me couchais en rêvant qu’il vienne me chercher après l’école ou qu’il m’emmène dans la forêt pour m’embrasser.

Sophie s'émeut en silence de ce béguin d'enfant et elle retrouve la vision de la petite fille devinée sur le visage de Muriel tout à l'heure.

— Un après-midi, au lieu de m'enfuir, j'ai voulu attirer son attention, j'étais tannée d'être un courant d'air. Alors, je lui ai dit que je savais où Lucille restait. Ce n'était pas vrai, je voulais juste faire mon intéressante. Je l'avais parfois croisée au marché le dimanche quand elle venait à notre kiosque de légumes, mais c'était tout. Les yeux de Philippe se sont allumés instantanément et il m'a demandé où. J'ai parlé d'une maison bleu royal qui me plaisait toujours beaucoup quand on allait au village. Elle se dressait sur un minuscule terrain au bord de la rivière. Elle avait deux étages, trois petites lucarnes blanches, et une large galerie l'entourait. Dans mes yeux d'enfant, c'était la maison idéale parce qu'elle était belle, mais, surtout, parce qu'il n'y avait pas de champ ni d'animaux autour, ces choses qui m'empoisonnaient la vie. Comme beaucoup d'enfants, je rêvais d'être libre de mon temps. Bref, cette maison-là représentait tout ce que je désirais. C'est elle que j'avais évoquée, tout naturellement.

Muriel fait une petite pause, comme si elle hésitait à poursuivre.

— Je me suis prise au jeu, j'ai même inventé une chambre pour Lucille, la chambre de mes rêves, une pièce à moi toute seule, rose avec un grand lit et une penderie remplie de robes de toutes les couleurs, et de beaux souliers roses sur la tablette du bas. J'ai parlé des poupées qui trônaient sur les meubles, du coffre à bijoux sur la table de chevet, du miroir ovale et du petit crucifix en argent au-dessus de la porte. J'ai imaginé que c'était une chambre du deuxième étage, avec deux grandes fenêtres collées sur le coin de la maison, comme j'avais pu les apercevoir de loin au village.

La voix de la vieille dame, semblant déjà ne plus tenir qu'à un fil, devient plus basse, comme un chuchotement.

— Philippe m'a crue. Il a paru prendre note mentalement des détails que je lui avais donnés, m'a remerciée et m'a souri de ses belles dents, me donnant ainsi, sans le savoir, de quoi rêver pendant quelque temps. Toute au bonheur de ce sourire qui m'était destiné, j'ai pensé à lui sans arrêt les jours suivants, en échafaudant toutes sortes de scénarios, notre futur

mariage en tête de liste, et j'ai rapidement oublié le mensonge que ma bouche avait prononcé. Mon erreur impardonnable a été de sous-estimer son amour pour Lucille.

Le vent se lève et fait onduler les blés recouverts de neige devant la voiture. Linda, Sophie et Thérèse ne bougent pas ; suspendues aux lèvres de Muriel, elles attendent la suite.

— Plus tard, cet hiver-là, pendant la nuit, Philippe a décidé de fuguer. Il voulait se rendre jusque chez Lucille. À la maison dont je lui avais parlé. En passant par le pont, ç'aurait été trop long de se rendre, sans compter que la neige aurait ralenti ses pas. Il n'y a jamais eu de trottoirs sur le rang ! Alors il a décidé de couper par le boisé.

Le visage de Muriel prend une teinte triste, comme si elle retrouvait, intacte, la douleur de ce premier amour perdu.

— Dans le froid polaire, il a marché à travers le bois à la lueur de la lune, a peut-être même croisé une ou deux bêtes, mais a continué sans flancher. Et puis il est arrivé jusqu'à la rivière glacée.

Linda ouvre la bouche, elle semble sur le point de poser une question, mais Muriel ne lui en laisse pas la chance, elle continue son récit, presque en transe.

— Le lendemain, quand ses parents ont constaté son absence, ils ont fait tout le rang et se sont rendus jusqu'au village, sans le retrouver. Alors, ils ont organisé une battue. Je pense même que Lucille y a participé. Nous, les plus jeunes, n'étions pas tellement conscients de la gravité de la situation et pendant que les familles ratissaient le boisé à la recherche de Philippe, nous avons couru en avant des autres, en jouant à la *tague*. Quand nous sommes arrivés à la rivière, c'est là qu'on l'a vu. Il était accoté contre un arbre, sur l'autre rive, les genoux repliés, le visage bleui. Il y avait un trou dans la glace, près d'où il était. Il avait cru qu'elle était assez solide pour traverser, mais elle avait sans doute cédé sous son poids juste avant d'atteindre le bord. Agile comme il était, il avait probablement réussi à se sortir de l'eau et à trouver la force de se traîner jusqu'à l'arbre. Mais, dans le froid de la nuit, l'hypothermie avait eu raison de lui.

Les trois femmes baissent la tête en même temps, chacune habitée à rebours par l'image terrible du cadavre du jeune garçon.

— Après ça, mes parents nous ont interdit à tous de retourner dans le bois ; pour ma part, même sans interdiction, je n'avais plus du tout envie d'y aller. Je crois même que je n'y suis jamais retournée. J'ai assez de repenser à lui tous les hivers, quand je passe sur cette route.

Son regard se perd à l'extérieur. Il n'y a plus un son dans la voiture, on peut presque entendre les flocons se déposer un à un sur le toit et sur le capot. En surimpression du paysage désolé, la neige de pointillé blanc semble dessiner des silhouettes qui avancent dans la noirceur.

— Je n'ai jamais rien dit aux Ferland, ni à mes parents, ni au curé. J'ai gardé la culpabilité pour moi. C'était la croix que je devais porter pour avoir fait ça.

— Ce n'était pas de ta faute, maman... murmure Thérèse.

Les deux autres secouent la tête en silence, tandis que Sophie empoigne spontanément la main de Muriel, qui est d'une froideur cadavérique. La vieille dame hausse les épaules.

— Peut-être, je ne sais pas. Ça fait si longtemps maintenant... 75 ans.

Le silence retombe, laissant toute la place au froid. Sans s'en rendre compte, les quatre femmes, à la recherche d'un peu de chaleur, se sont rapprochées les unes des autres, formant comme un petit cercle au centre de la voiture. Chacune d'elle semble momentanément perdue dans ses pensées, surtout Muriel, dont la rêverie est vite interrompue.

— Vous ne me croirez peut-être pas, mais le souvenir de Philippe ne m'a jamais quitté. Jamais. Il faut dire qu'au fil du temps, j'ai entendu l'histoire racontée de toutes les manières possibles par toutes sortes de gens, dont certains n'étaient même pas nés dans le temps. Je les ai toujours écoutés sans dire un mot, sans corriger leur version. De toute façon, le pire, ce n'est pas ça. Ce sont les histoires d'horreur qui viennent avec.

— Quelles histoires ? demande Linda.

Muriel pince les lèvres, comme si le seul fait de les raconter l’effrayait.

— Il y en a une qui dit que, quand la lune est haute dans le ciel, on peut voir le fantôme de Philippe se mouvoir à travers le boisé jusqu’à la rivière, avant de disparaître dans l’air. Les nouveaux propriétaires de la maison bleue, eux, ils racontent à tout le monde que les nuits d’hiver, ils entendent cogner sur la vitre de la chambre du deuxième étage.

Elle poursuit, moins assurée.

— Même mes voisins ont leur petite anecdote. Apparemment, à l’aube, les animaux sont agités, comme si Philippe hantait la grange.

Une énorme bourrasque laisse entendre une plainte lancinante. Sophie, prise d’un frisson, se recroqueville pour réchauffer son ventre. Le visage de Muriel se crispe et l’inquiétude se lit soudainement dans ses yeux.

— Toute seule dans ma maison sur le rang, je me suis mise à croire que ce n’était qu’une question de temps avant qu’il vienne me visiter... Et si c’était lui qu’on avait vu ce soir ?

Toc ! Toc ! Toc !

Les quatre femmes hurlent de peur et se retournent d’un même mouvement vers le côté gauche de la voiture. Un homme vêtu d’un manteau rouge, le capuchon remonté sur la tête, les observe d’un air interrogateur à travers la buée de la vitre. Un peu plus haut, sur le bord de la route, la remorqueuse attend, surmontée de ses lumières orangées, dont les faisceaux rassurants crèvent la nuit noire.

Un trou dans un chandail porte chance

Sur l'étiquette, on pouvait lire « Une création de Jeanine » entouré de petits cœurs brodés. J'ai souri, malgré moi. Il en fallait beaucoup, il fallait quelque chose de magique, pour réussir à m'atteindre aujourd'hui. Je ne sais pas pourquoi j'ai été touchée à la vue de cette robe, une pièce unique, peut-être créée sans patron. Elle avait des manches trois-quarts et un col Claudine en dentelle, mais, ce qui la distinguait surtout, c'est qu'elle était séparée en deux à la taille : la partie du haut était noire à pois blancs, alors que le bas était taillé dans du tissu orné de fleurs bleues et vertes. Je suis sûre que tu aurais adoré son côté fantaisiste et ses imperfections. Me sont revenus en mémoire les défilés de mode que tu organisais en pigeant dans les vêtements de maman et où tu détenais le monopole des morceaux aux couleurs vives. J'ai placé la robe devant moi, en tirant sur les manches pour étendre les épaules. J'en ai conclu qu'elle pourrait me faire et l'ai mise de côté en douce. Techniquement, je n'étais pas censée faire ça ; le gérant m'avait averti à plusieurs reprises, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Travailler à l'Armée du salut pour un salaire de merde devait quand même avoir un petit avantage. J'avais envie de la porter ce soir, juste pour toi.

Chaque fois que j'ouvre un sac de dons, je me demande ce qui a poussé son propriétaire à se débarrasser de tout ça maintenant. Déménagement ? Régime ? Nouveau chum ? J'ai continué à fouiller dans celui-ci ; tous les morceaux ou presque portaient la griffe de cette mystérieuse Jeanine : une blouse rose fuchsia aux boutons dorés, une turquoise avec d'énormes épaulettes, d'autres robes colorées, quelques pantalons à taille haute, plusieurs tricotés en laine piquante, deux manteaux d'hiver. Un vrai coffre au trésor. Elle n'avait peut-être pas l'étoffe d'une designer, mais en tout cas, Jeanine savait coudre. C'est ce que je me suis dit en finissant d'étiqueter les vêtements et de les placer sur des cintres. Encore une heure et je sortais d'ici. Pourtant, si j'avais eu le choix, j'aurais préféré rester cachée au milieu des vieux vêtements, dans l'odeur de boule à mites, qui m'est presque devenue réconfortante. Tout, plutôt que ce qui m'attendrait un peu plus tard. Excuse-moi, mais c'est vrai.

Je crois que tu aurais de la difficulté à me reconnaître, si tu me voyais. Je suis devenue, avec le temps, une espèce de champ de mines. Attention, ne pas marcher dans cette zone, ici non plus, surtout pas là. Un pas incertain, une mauvaise décision de votre part, et je peux vous exploser à la figure sans crier gare. J'imagine même la belle Lady Di – l'idole de maman – avec sa visière et son gilet pare-balles comme sur la célèbre photo, ouvrir seulement la bouche pour être déchiquetée, ses grands yeux de Bambi réduits en bouillie. Je ne fais pas de quartier.

Je sais, j'étais cette enfant timide, sérieuse, la bonne fille de nous deux, la sage, la grande, la douce. Celle qui refusait de te suivre dans tes équipées sauvages au bout de la rue – le bout du monde –, tes voyages d'exploratrices dans la côte abrupte et boisée derrière notre cour. Du jour au lendemain, ma place de grande sœur a perdu tout son sens. Je me suis retrouvée seule. Pour me relever, mon sang s'est transformé en lave, mes ongles en griffes.

Tu ne le sais peut-être pas là où tu es, peu importe où tu es, mais ça va faire dix ans ce soir. Papa, maman et moi nous réunissons tous les 12 septembre, mais cette année, le chiffre rond, le choc de passer à la dizaine, donne une résonnance particulière à la chose. Ça doit être pour ça que je sens un poing plus gros que d'habitude me cogner dans les côtes et me faire perdre le souffle.

À 17 h, Justine a punché et elle est partie en me laissant fermer seule. J'ai éteint la musique et me suis assurée qu'il n'y avait plus personne dans la boutique avant de compter la caisse, sans réussir tout à fait à me concentrer. Heureusement que j'avais verrouillé : depuis tout à l'heure, un vieux monsieur passait et repassait devant la porte du magasin, en jetant des regards louches à l'intérieur. Pas que je me sentais menacée par un vieillard, mais bon, je n'avais pas du tout l'énergie de gérer une crise, peu importe laquelle, ce soir. Je me suis ensuite enfermée sans attendre dans une cabine pour enfiler la robe. Comme je le croyais, elle m'allait comme un gant, ou presque. Elle était peut-être un petit peu trop courte, mais je n'aurais qu'à ne pas me pencher vers l'avant. Je me suis regardée dans le miroir avec l'impression de voir quelqu'un d'autre. Me ressemblerais-tu aujourd'hui, c'est-à-dire à maman, ou serais-tu plutôt le portrait craché de papa ?

J'ai fourgué mes vêtements dans mon sac à dos avant d'éteindre les lumières, puis je suis sortie par la porte arrière. La chaleur était timide, l'été s'en allait précocement. Pourtant, dix ans plus tôt, la journée du 12 avait été chaude et ensoleillée – je m'en rappelle comme si c'était hier. Le soleil avait brûlé tard, jusqu'à la dernière minute, il avait pris son temps, comme s'il voulait éclairer un chemin au cas où tu réapparaîtrais. Et pourtant, tu n'étais pas revenue. Tu n'es jamais revenue.

Quand j'ai émergé de la ruelle, j'ai aperçu le même vieux monsieur qui rôdait encore. J'ai sursauté quand ses yeux ont croisé les miens, en me fixant sans ciller. Il n'avait pas l'air du type de clients qui fréquentent habituellement le magasin, il était même assez chic, dans le genre désuet, à part pour un trou dans son chandail. Son regard surpris a balayé ma robe et une espèce de sourire résigné s'est dessiné sur ses lèvres. Sentant qu'il continuait de me dévisager, j'ai accéléré le pas pour m'éloigner, même si je n'avais pas du tout envie de me rendre plus rapidement chez mes parents. En fait, j'aurais aimé rester sur place, juste là, pendant que le monde disparaissait autour de moi.

Le hasard veut que le magasin soit situé pas très loin du parc où nous allions toujours jouer quand nous étions jeunes. En général, j'essaie de ne pas y penser, mais, ce soir, je n'ai pas lutté contre les images familières. Ainsi, j'ai refait le chemin qu'on prenait toi et moi, rompues de fatigue, après un après-midi à glisser et à se balancer. Je te tenais fermement par la main, mais tu ne me laissais pas marcher sur les lignes de trottoirs ; malgré la bravoure que tu affichais partout, tout le temps, tu avais peur de l'enfer. Ce soir, j'ai repris le jeu là où on l'avait laissé et j'ai commencé à enjambrer les craques toute seule. Même si je devais sembler ridicule, j'ai continué mon manège le plus longtemps possible. Cela me permettait presque d'oublier que le temps avait passé, qu'il avait fallu faire une croix sur tant de choses. Juste avant de tourner le coin de la rue, juste avant que la haie ne se termine et ne dégage mon champ de vision, j'ai fermé les yeux en espérant que la maison ait disparu, qu'elle n'ait laissé qu'un cratère fumant à son emplacement habituel. J'aurais aimé aller fouiller furieusement dans les ruines, racler la terre de mes doigts pour y retrouver les artefacts de notre jeunesse, reconstituer ton souvenir comme un fossile de dinosaure. Mais la maison était là, comme d'habitude, avec les deux voitures dans l'entrée. La porte est brune, maintenant, et l'allée est en pierres concassées, mais c'est bien la même. Après une profonde inspiration, je me suis

remise en marche d'un pas normal, mais résigné, alourdi par les petites roches dans mon cœur.

Je suis entrée sans cogner. La table de la salle à manger était mise comme pour un soir de fête, comme à Noël. C'était cruel. Mais papa et maman n'en avaient pas conscience. Ils voulaient faire les choses comme il faut, montrer à je ne sais quelle puissance invisible que nous étions toujours affligés, toujours en attente. Maman m'a embrassée et a jeté un œil dédaigneux sur ma robe. Elle n'a jamais compris mon goût pour les vieilleries des autres. Papa, lui, m'a serrée très fort. Il avait mis son parfum des grands jours, celui qui sent la mer. Dix chandelles étaient allumées sur le buffet. Le geste m'a autant donné envie de rire que de pleurer. Au milieu, un cadre avec ta dernière photo, un polaroid où l'on te voyait en maillot de bain devant la grosse piscine creusée de nos grands-parents. Je me rappelle encore cette journée-là dans le détail, la chaleur écrasante, les popsicles à la limonade, mon maillot deux-pièces trop grand, dont je perdais le bas à chaque plongeon. C'est peut-être la dernière journée de mon enfance.

J'ai tout de suite ouvert la bouteille de vin qui trônait seule sur la table. Maman aurait probablement fait une remarque désapprouvatrice à une autre occasion, mais, ce soir, elle a laissé passer. L'éclat du liquide rouge avait quelque chose de malsain, de profondément indécent à cette occasion. Mais son goût faisait merveille sur ma langue. J'ai bu mon verre à grandes lampées. Je me suis tout de suite sentie plus détachée, comme si le drame n'était pas arrivé à nous, mais à d'autres. En général, l'alcool me donnait cette possibilité d'être la Rosine d'un monde parallèle, la Rosine que j'aurais pu être si....

J'ai à nouveau versé du vin dans ma coupe, et, cette fois, dans les deux autres aussi. Papa a pris la sienne et m'a fait ce signe de tête qui veut tout à la fois dire *C'est bien de te voir/comment vas-tu ? /merci*. Maman avait un visage normal, en apparence, peut-être un peu blême, mais je voyais qu'elle se mouvait sans être tout à fait là et qu'elle était constamment au bord des larmes. Pourtant, quand papa s'approchait pour la serrer dans ses bras, elle le repoussait doucement. Elle voulait revivre ça seule et droite, toute drapée de noir.

Nous nous sommes installés sur le divan, collés les uns contre les autres, avec nos verres, sans éprouver aucune chaleur ni réconfort. Avant le souper, la tradition consiste à

écouter les nouvelles régionales de dix-huit heures. À cette date, il y a toujours un segment qui rappelle les circonstances de ta disparition. Sans surprise, pour ce triste anniversaire, la moitié du téléjournal était consacrée à l'événement. Papa et maman étaient au courant ; d'ailleurs, ils avaient préenregistré une entrevue empreinte d'émotion à ce sujet hier. Quand l'indicatif musical du bulletin s'est fait entendre, nous nous sommes tous raidis ; je sentais d'un côté le coude pointu de papa sur mon bras ; de l'autre, la cuisse osseuse de maman se frotter contre la mienne.

Bienvenue à votre téléjournal 18 h. Ce soir, retour sur l'enlèvement d'Émilie Charland, qui avait ébranlé la communauté du Cap-de-la-Madeleine. Dix ans après, où en est l'enquête ? Un peu plus tard, dans ce bulletin, nous vous présenterons une table ronde réunissant des experts sur les différents suspects dans cette affaire. Mais d'abord, un rappel des faits par Julie Dubuc.

« Mi-septembre 2005. Une belle journée d'été comme les autres. Pourtant, pour les Charland, le monde est sur le point d'arrêter de tourner. Émilie Charland, alors âgée de 10 ans... »

J'ai dégluti avec peine ; ma bouche était déjà complètement sèche. Mon verre de vin, quant à lui, aurait pu exploser dans ma poigne crispée. Les visages ridés, tristes, de maman et de papa sont alors apparus à l'écran. Pour la première fois, je prenais la mesure des ravages que l'événement avait faits sur eux.

— *Comment était Émilie ?*

— *C'était une enfant pleine de vie. C'était notre petit soleil. Elle était gentille et toujours souriante. Elle était très artistique, elle adorait dessiner.*

— *Je sais que c'est une question difficile, mais... croyez-vous qu'elle est encore vivante ?*

(silence inconfortable)

— *On ne peut pas s'empêcher d'espérer, c'est sûr, même si on se dit parfois qu'on préférerait qu'elle soit morte (sanglots qui s'intensifient)... On voudrait... on voudrait juste... savoir.*

Savoir. En entendant ce mot, mon cerveau, wagon perdu lancé sur la mauvaise voie, s'est détaché du reste. On ne pourrait probablement jamais savoir ce qui s'était passé le 12 septembre. Tu étais partie seule en vélo vers le dépanneur au coin de notre rue. Deux heures plus tard, papa et maman, fous d'inquiétude, avaient retrouvé ta bicyclette rouge accotée sur un poteau près du dépanneur, sans aucune autre trace de toi. En interrogeant les voisins, la police avait appris qu'au même endroit, plus tôt dans la journée, une fillette s'était enfuie lorsqu'un homme au volant d'une camionnette bleue l'avait abordée. Il disait chercher son chaton. La piste de l'enlèvement, plus crédible que la fugue, avait alors été privilégiée par les enquêteurs, mais la camionnette n'avait jamais été revue. L'homme non plus. Dix ans plus tard, on ne savait rien de plus. Nous n'avions même pas assez d'informations pour remplir un simple tiroir et tout prenait la poussière, comme la photo de toi dans le cadre. Le risque était que le temps te fasse seulement disparaître de plus en plus, qu'il t'efface comme si tu n'avais jamais existé.

Pendant dix ans, je t'avais imaginée dans toutes sortes d'endroits, j'avais joué avec ton destin comme d'autres jouaient à la Barbie. Plus jeune, étendue dans mon lit à côté du tien, qui restait vide soir après soir, j'inventais des histoires incroyables dans lesquelles tu chevauchais une licorne ou tu vivais entourée de minuscules lutins au cœur d'une forêt ; je crois que je t'imaginai si bien que j'arrivais même parfois à envier ta disparition. À l'adolescence, les scénarios, contaminés par mes angoisses et les films d'horreur dont je me gavais, avaient pris une teinte affreuse. Si je fermais l'œil, c'était pour trouver l'image d'un couteau dans ta chair d'enfant, d'un sexe dans tes parties intimes d'enfant. Aujourd'hui, à 24 ans, mes histoires se sont taries, à bout de sang. Mis à part nos souvenirs, il n'y a plus en moi qu'un vide noir, douloureux, un trou qui t'a aspirée, comme un puits profond dans lequel je n'ose regarder de peur d'y voir ton cadavre flotter.

Alors que le reportage continuait, je me suis rendu compte qu'à force de te croire alternativement disparue pour de bon et en vie quelque part dans un endroit lointain, « ne pas

savoir » avait fait de toi une sorte de morte-vivante. Tu es devenue une zombie, Émilie, et si tu finissais par revenir, en lambeaux, peut-être faudrait-il t'abattre à la pointe d'un fusil, car tu ne serais plus qu'un monstre, un monstre comme celui qui t'a prise. À ce moment précis, j'ai compris que je m'étais raconté des histoires, que même si tu étais encore vivante, tu étais morte quand même, tu étais morte à nous.

Cette certitude foudroyante m'a profondément troublée. Elle a annihilé en un instant tout espoir, si mince fût-il, qui survivait en moi de retrouver intacte celle qui avait été ma petite sœur. Tu ne serais plus jamais la fille dont parlaient nos parents à la télévision et j'en ai presque senti le sol trembler sous mes pieds. Au bulletin, un beau garçon de 20 ans, kidnappé à 11 ans et retrouvé l'an dernier, témoignait en studio des sévices qu'il avait subis et du bonheur de retrouver sa famille. Une vive brûlure a alors pris naissance dans mon œsophage et a irradié dans mon ventre en me refilant une nausée du genre je-vais-rendre-tout-ce-que-j'ai-mangé-aujourd'hui. Mes oreilles ont commencé à bourdonner et mes yeux, à chauffer. Assise entre papa et maman, j'ai frappé un mur sans bruit, j'ai éclaté en mille miettes sans bouger. Je n'en pouvais plus, il fallait que je sorte d'ici. Je me suis levée et j'ai empoigné mon sac.

— Qu'est-ce... où tu vas, Rosine ?

Si tu avais vu maman, elle avait l'air d'un brin de paille habillé en noir, elle a dû perdre cinquante livres depuis dix ans. Il ne restait plus rien de notre mère ; pas de celle que tu avais connue en tout cas. Moi, au contraire, j'ai eu quatre parents, ceux d'avant et ceux d'après. Je sais que j'aurais dû rester à la maison avec eux et fermer ma gueule, les laisser me pleurer dessus toute la soirée parce que j'étais tout ce qui leur restait, mais je crois que j'en serais morte.

— Je ne peux pas, m'man. Je ne peux juste pas endurer ça ce soir. C'est trop. Désolée. J'ai besoin d'air, j'ai besoin de marcher, de penser. Je vous appelle cette semaine.

Son regard est passé de la tristesse à la vraie, à la pure incompréhension.

— Mais quoi... tu as faim, t'es fatiguée ? Va t'étendre un peu, en attendant le souper.

Je n'ai rien répondu parce que je détestais – ça me faisait trop mal – quand maman réussissait à pénétrer toutes les couches de tristesse pour retrouver la mère poule, la louve qui se rongeaient les sangs quand nous quitions la maison, qui nous disait de ne pas parler aux inconnus, qui nous ordonnait de ne jamais nous lâcher la main.

— Dors-tu bien ces temps-ci ? As-tu pris les suppléments de magnésium dont je t'ai parlé ?

Et là, je te jure Émi, ce n'était pas moi, c'était quelque chose d'autre que moi, un mélange de détresse, de fatigue, de douleur qui m'a fait littéralement exploser.

— Du magnésium... Wow... C'est du magnésium magique, c'est ça ? Où est-ce qu'il était cet hostie de magnésium toute ma vie ? Est-ce qu'il va pouvoir changer ce qui s'est passé pis recoudre tous mes christ de morceaux ensemble ?

Et j'ai claqué la porte sans demander mon reste. Je t'ai avertie, il y a quelque chose de pourri en moi pour de bon. Le ciel était beau juste pour me faire suer, un beau rose et noir pour me dire : *ça t'apprendra à faire souffrir tes parents parce que t'es incapable de dealer avec rien*. J'avais l'impression de sangloter, mais mon visage était sec, comme quand on se réveille d'un rêve dans lequel on a pleuré à chaudes larmes. Sans hésitation, j'ai décidé d'aller prendre un verre toute seule. Je m'installerais au bar et, avec un peu de chance, on me foutrait la paix. Je pourrais boire au lieu de pleurer. C'était préférable de me remplir que de me vider, ça j'en étais sûre. Il y avait un endroit pas très loin, un endroit vraiment glauque avec un juke-box et des machines vidéopoker qui ferait l'affaire. Je marchais avec l'énergie du désespoir, impatiente d'atteindre le coin de la rue et de ne plus sentir la maison dans mon dos, loin derrière moi, pour respirer un peu mieux. Je suis arrivée à la haie en courant, essoufflée. Et là, une silhouette blanche m'attendait dans l'ombre, un spectre qui avait retraversé sa nuit pour venir à ma rencontre. J'ai d'abord cru que c'était toi qui étais venue me demander de te venger.

— Elle te fait bien, la robe.

La voix était rocailleuse. C'était un timbre d'outre-tombe, pas de doute là-dessus. J'ai été clouée sur place, traversée par un frisson de dégoût et de peur entrelacés. Après ta disparition, j'avais dû réapprivoiser la rue, surtout dans la noirceur, où elle prenait des airs menaçants. En un instant, les vieilles peurs de l'enfance sont revenues ramper sur ma peau et au plus profond de mon ventre ; même à deux pas de chez mes parents, je me suis sentie seule et vulnérable comme jamais.

— Elle est peut-être un peu courte, par exemple.

Le fantôme a fait un pas vers moi. Dans la lumière qui a soudainement baigné sa silhouette, j'ai reconnu le vieux qui rôdait devant l'Armée du salut un peu plus tôt. Il portait cette fois une casquette carreautee bleue et s'appuyait sur une canne, mais il avait le même pull troué au col. Est-ce qu'il m'avait suivie jusqu'ici pour me reluquer ? L'idée me troublait, et je n'ai eu qu'une envie : me sauver.

— Merci, monsieur, j'apprécie toujours les commentaires vestimentaires de purs étrangers...

— Tu sais, c'est pas beau de voler, hein, p'tite fille. Nous, on nous apprenait ça à l'école.

Je me suis sentie rougir violemment. *Fuck*, est-ce qu'il m'avait vue par la vitrine ou était-il simplement devin ? J'ai pensé à la fois où tu avais volé à la pharmacie, comment tu avais pris une poignée de vernis à ongles aux couleurs vives comme des bonbons pour les fourrer dans les poches de ton manteau, et comment je n'avais rien dit, le cœur battant. C'est vrai que depuis que je travaille au magasin j'ai souvent volé des trucs – des vêtements, des sacs, de la vaisselle, des livres –, mais c'est différent, ce sont des choses dont les gens ne veulent plus, dont ils se sont débarrassés. Ce sont des rebuts, quoi.

Je n'ai pas répondu à l'accusation. J'ai plutôt continué mon chemin comme si de rien n'était, seules mes jambes tremblantes trahissaient mon malaise. Et s'il décidait de me suivre ? Je n'avais pas tellement envie de frapper un petit vieux, mais s'il le fallait...

— Elle faisait mieux à Jeanine, en tout cas !

Je me suis arrêté net et j'ai pivoté. Il était déjà reparti de son côté. Il s'éloignait lentement de moi. Chacun de ses pas faisait un petit « toc » sur l'asphalte. Ce fut très facile de le rattraper.

— Jeanine ? De quelle Jeanine, vous parlez ?

— Pardon ?

— DE QUELLE JEANINE VOUS PARLEZ ?

Il a eu un sourire, comme un éclair, qui a si vite quitté son visage plissé que j'ai cru l'avoir imaginé.

— Ah ! Eh bien, de Jeanine. Celle qui a fait ta robe.

— Je sais, j'ai vu son nom sur l'étiquette. Vous la connaissez bien ?

— On peut dire ça. C'était ma femme.

— Oh.

— Pardon ?

— J'AI DIT : OH.

— On a été mariés 67 ans, ma p'tite.

C'était étrange de penser que la femme de ce monsieur avait vécu dans ce que je portais. Je veux dire, quand on achète des vêtements usagés, on sait qu'ils ont appartenu à quelqu'un d'autre, mais là, ça devenait plus concret. Est-ce qu'elle était déjà une vieille dame avec sa peau flasque, mais douce, son parfum lourd, ses varices à ce moment-là ? Ou alors était-ce une robe de jeune fille qu'elle s'était confectionnée pour une fête ? Tout à coup, je voulais la connaître.

— Avez-vous une photo d'elle ?

— Pas sur moi malheureusement. Mais c'était un pétard, je te le dis, avec de grands yeux bruns et des cheveux blonds.

Il a haussé les épaules en soupirant. Puis, il m'a regardée droit dans les yeux, comme s'il allait me déballer quelque chose d'important.

— Ma fille Suzie est allée porter tout son linge à l'Armée du salut aujourd'hui. Il était encore dans le garde-robe, à la même place, j'avais rien touché. Je l'ouvrais juste une fois de temps en temps ; voir les couleurs, ça me suffisait. Je vais déménager dans plus petit bientôt, alors Suzie m'a dit que c'était le temps, que je devais me débarrasser de ça. Quand elle est partie cet après-midi, c'était plus fort que moi, je me suis rendu au magasin pour les reprendre. J'ai juste pas eu le courage, finalement.

Le soleil était maintenant tout à fait disparu et j'ai ressenti notre solitude à tous deux dans la rue vide, récipient où venait se déverser la nuit. J'avais honte d'avoir pensé que c'était un pervers. La robe me démangeait ; elle lui revenait, au fond.

— Voudriez-vous la ravoir ? Ça ne me dérange pas. J'ai mon linge dans mon sac.

Il m'a regardée sans rien dire, comme s'il n'avait pas compris. Au moment où je m'apprêtais à répéter plus fort, il a hoché la tête très doucement. Je ne voulais pas retourner chez mes parents, alors j'ai dit :

— Il faudrait juste que je trouve un endroit pour me changer... Est-ce que vous viendriez prendre un verre avec moi ? Juste un petit ?

— Un verre ?

J'ai hoché la tête, pressée d'aller boire davantage, mais heureuse d'être possiblement accompagnée pour le faire.

— Eh ben, dans mon temps, c'était l'homme qui invitait, pas le contraire.

J'ai ri, c'était la deuxième fois aujourd'hui. Il a regardé sa montre, a fait une espèce de petite grimace et puis il s'est remis en marche. J'ai pris ça pour un *oui*.

— Votre nom, c'est quoi ?

— Normand. Toi ?

— Rosine.

— Rosanne ?

— ROSINE.

— Aaah. Bonjour, belle Rosine, comment vous portez-vous ?

— C'est que j'ai mal à la tête ce matin, ce qui me cause, ce qui me cause...

— Bon, suis-moi Rosine, je connais une place.

Nous nous sommes retrouvés devant une taverne où, sur l'une des fenêtres teintées, il était écrit : « Bienvenue aux dames ». L'endroit était presque vide et dégageait une odeur de pisse et d'alcool ; seuls quelques hommes écoutaient une partie de hockey sur un écran assez petit placé au-dessus du bar. Normand nous a choisi une banquette et a commandé un verre de Gaston Lagrange. Moi j'ai pris un bock de Laurentide. Quand il a enlevé sa casquette, il avait un air de petit poussin fragile trempé dans la farine. Je suis allée me changer dans les toilettes et lui ai redonné la robe, qu'il tenait depuis serrée dans sa main sans faire mine de la lâcher.

— Elle s'est cousu cette robe juste après notre mariage, quand elle allait à l'école de secrétariat. Et puis, elle est tombée enceinte et après, avec les enfants, la maison, tout ça, elle n'a plus vraiment eu d'occasions de la mettre, je pense.

— Elle est morte quand ?

— Pas cet été, l'autre.

J'ai hoché la tête, en continuant de boire ma bière qui goûtait l'eau.

— Bientôt, ça va être mon tour.

Mes pensées ont gelé d'un coup. J'ai fait l'innocente.

— Votre tour de quoi ?

— Ben, de mourir, c't'affaire !

— Voyons donc, vous avez quel âge ?

— 84 ans.

J'ai pris un air surpris, mais en fait, ça ne m'étonnait pas du tout. Je lui aurais peut-être même donné plus. Normand avait une énergie impressionnante quand il parlait, mais sa maigreur et son teint un peu gris n'auguraient rien de bon. Je ne savais pas trop quoi répondre. Il m'a fait un petit sourire en voyant mon trouble.

— C'est pas ben grave. On va tous y passer, comme on dit !

Il s'est frappé la poitrine en riant.

— Y'a du vécu là d'dans ! De toute façon, les signes ne trompent pas, t'sais.

— Les signes... comme le fait que vous êtes vieux ?

Il a ri de plus belle.

— Oui, haha, c'est un pas pire signe, ça, p'tite fille. Mais ça fait longtemps que je suis vieux. La fin, par contre, c'est une autre affaire. On les sent, ces choses-là.

— Ça ressemble à quoi ?

— Hein ?

— VOUS SENTEZ QUOI ?

— Je sais pas, des détails. Je me rappelle plus.

— Je vous crois pas.

— ... Ben, des p'tites choses. On est juste en septembre, mais je sens déjà une espèce d'air froid me rentrer sous la peau. C'est pas comme ça d'habitude. Et puis, j'ai l'impression que mes pensées prennent trop de place par rapport à mon corps, maintenant. Comme si j'étais devenu inutile à la vie.

Il a pris une gorgée avant de poursuivre :

— Tu sais ce qui arrive à une branche quand elle a plus de sève ? Ben faut la couper...

— C'est peut-être juste une passe, une petite déprime après la mort de votre femme. Ça ne veut rien dire.

— Et puis toi, qui portes cette robe-là. C'est comme si ma Jeanine me parlait.

— Vous pensez que les morts peuvent nous parler ?

Il a haussé les épaules et a avalé une grosse gorgée de cognac. Puis, il s'est essuyé la bouche du revers de la main.

— Pourquoi pas. Je pense qu'ils nous parlent dans un langage qu'on connaît parce que nous le parlerons nous aussi un jour, une espèce de langage de sourds que le monde traduit en autre chose. Je sais pas. Ou alors c'est nous qui inventons leur voix dans le vide, comme le bruit de la mer qu'on entend dans un coquillage. L'important, c'est peut-être de croire qu'on n'en a pas vraiment fini avec eux, que le lien n'est pas rompu.

— Ils doivent se sentir seuls, non ?

— Mais non, ils ne sentent plus rien, ils sont légers et libérés de tout... Je trouve que tu as des pensées pas mal noires p'tite fille !

J'ai esquissé un sourire et hoché la tête, avant d'avaler une bonne grosse gorgée. Nous sommes restés en silence pendant un moment. J'avais conscience du bruit de la partie de hockey et des cris des partisans surexcités au loin, mais c'est comme s'ils ne se rendaient pas jusqu'à nous.

— C'est vendredi soir, tu dois bien avoir quelque chose de prévu ?

L'étendue de ma solitude m'a saisie à la gorge pendant que je continuais de boire comme si de rien n'était.

— Peut-être juste lire chez moi...

À vrai dire, j'imaginai une suite infinie de verres de bière, tellement de verres sur la table qu'elle en déborderait et que, des verres brisés naîtrait une multitude de mini verres de bière sur un air de Dukas, comme dans *Fantasia*.

— Ah les filles sages ! T'es comme ma Suzie. Mon Dieu qu'elle n'aimait pas sortir, elle. Il fallait la décoller du divan comme une crêpe. Jeanine était bien découragée, elle pensait qu'elle serait vieille fille.

— Vieille fille ?

— Ben oui, tu sais, quand une fille atteint un certain âge et qu'elle est pas encore mariée... T'en fais pas, t'as encore le temps.

Il a repris son verre et l'a fini d'un trait, avant de jeter un coup d'œil à sa montre et de prendre un air catastrophé.

— Oh *boy*, moi, je dois y aller. Mon fils Paul vient me chercher pour le souper. C'est la fête de mon petit-fils.

Bien sûr, il avait toute une vie en dehors, il n'était pas ce vieillard esseulé que j'imaginai. J'étais quand même déçue ; même en peu de temps, je m'étais habituée à sa présence.

— Ah bon, parfait. Eh bien... enchantée de vous avoir rencontré !

— Pardon ?

— ENCHANTÉE.

— Pareillement, Rose... Rosine, c'est ça.

Normand a jeté de l'argent sur la table, un 50 \$ – beaucoup plus que nécessaire. Il s'est levé avec peine et s'est emparé de sa canne de la main gauche, avec son pull et la robe en boule dans l'autre main. J'ai décidé de le suivre pour lui ouvrir la porte. Quand il s'est trouvé sur le point de sortir de la taverne, je lui ai empoigné le bras ; c'était plus fort que moi. J'hésitais à parler, mais j'ai vu dans ses yeux qu'il était prêt à entendre bien des choses.

— Si... si vous mourez bientôt... pourriez-vous... dire quelque chose à ma sœur ?

— C'est quoi le nom de ta sœur ?

— Émilie Charland.

— Celle qui...

— Oui, elle. Juste lui dire de nous faire un signe, peu importe lequel.

Il m'a regardée sans rien dire. J'ai aimé ça parce que ce n'était pas de la pitié ni de la curiosité ni autre chose, c'était juste des yeux bienveillants qui me regardaient.

— Je vais faire ça.

Ses mots étaient pleins d'assurance et j'ai senti quelque chose comme du soulagement se déverser en moi. Alors, je l'ai lâché à regret pour le laisser partir. Mais il ne faisait pas mine de bouger. Il m'a plutôt tendu spontanément son chandail.

— Tiens, tu vas avoir froid en revenant tantôt avec ta camisole. Moi, j'ai toujours chaud. Et au pire du pire, je pognerai mon coup de mort.

Normand m'a fait un clin d'œil et j'ai pris le chandail. On ne choisit pas toujours ce qui nous reste dans les mains. Il m'a donné une tape sur l'épaule avant de disparaître de mon champ de vision, comme s'il s'était évaporé. Je suis demeurée dans le bar toute seule pendant encore deux heures, jusqu'à ce que la partie de hockey se termine et que les nouvelles reviennent en ondes avec une photo de toi, celle sur ta bicyclette rouge. C'était mon *cue*. J'ai

quitté l'endroit, un peu soûle, et je t'ai imaginée pour la première fois au paradis, au milieu de petites filles de dix ans comme toi, pédalant sur une bicyclette pour l'éternité. Ça m'a consolée un peu. Je ne deviendrais pas meilleure, ni plus en paix ni moins en colère. Il fallait faire une croix là-dessus et continuer à mettre un pied devant l'autre sans craindre de marcher sur une craque et de voir l'enfer s'ouvrir. Dehors, le froid était bel et bien arrivé, l'été était mort, agonisant à tout le moins. J'ai enfilé le chandail et j'ai reçu, du même coup, une petite bouffée d'odeur, celle de Normand j'imagine, un effluve poivré mélangé avec un peu de sueur. Doucement, j'ai remonté le chandail jusqu'à mon front pour placer un œil face au trou. Et je me suis demandé si de l'autre côté je ne verrais pas les choses différemment.

CONJURER LE SORT

Après que l'on a abandonné la croyance en un Dieu, la poésie est
l'essence qui la remplace dans son rôle rédempteur.

— Wallace Stevens, cité par George Steiner dans *Réelles présences*

Liée

Dans lequel l'auteure s'insère dans un univers ordonné et rencontre sa première fiction.

L'enfant arrive après de longues heures, la mort n'a pourtant pas effleuré la mère, les anges veillent. Il est en bonne santé, dix doigts, dix orteils, Dieu soit loué.

On trace un signe de croix sur le front de l'enfant et l'eau ruisselle ensuite sur la petite tête qui dépasse de la longue robe blanche, dans les bras de sa mère. À cet instant, une créature qui ne sait pas encore penser ni parler est sauvée des limbes et s'ajoute à la foule des mortels, prend place naturellement dans la hiérarchie : Dieu en haut et nous tous, au-dessous.

Je suis le rejeton d'une belle femme pieuse et d'un homme solaire, que toutes les vieilles dames veulent étreindre et dont tous les vieillards veulent serrer la main. Nous sommes beaux à voir, jeune famille endimanchée prenant place derrière son banc, des visages frais et colorés, du sang neuf.

Les portes brunes, encastrées dans le mur de l'église, me font trembler. Quand quelqu'un y pénètre, une lumière rouge s'allume, comme l'œil de Dieu qui surveille. Je devrai un jour ou l'autre y entrer, m'agenouiller dans le noir et déballer mon sac dans une oreille inconnue et austère. Je demande à maman ce que je devrais dire, elle répond *pardonnez-moi mon père, car j'ai péché* et je suis rassurée par l'existence d'une formule toute faite qui m'évite de faire l'inventaire des mes péchés d'enfant ; mentir, voler...

Longue préparation avant la première communion. L'hostie devient le corps du Christ, on ne doit pas y toucher avec les dents, on ne peut pas le mâcher vulgairement comme on le ferait d'un steak, il faut entraîner sa langue pour l'aplatir et le faire fondre en même temps. *Dites seulement une parole et je serai guérie.*

J'ai reçu un livre illustré de l'Ancien Testament. Ici, Caïn tue Abel par jalousie ; Abraham s'apprête à offrir son fils en sacrifice, mais Dieu l'arrête au dernier moment ; Daniel, jeté dans la fosse aux lions pour avoir prié Dieu, survit grâce à sa foi ; en Égypte, Dieu fait pleuvoir du sang et tue le premier-né de chaque famille, car le Pharaon ne veut pas libérer le peuple hébreu ; le roi Salomon menace de couper un bébé en deux pour que sa vraie mère se manifeste, etc. Je suis troublée et fascinée par ces histoires tragiques qui possèdent les enjeux dramatiques des films que nous écoutons parfois. C'est un visage de Dieu qui m'était jusque là étranger, un Dieu violent, terrible.

Je me lève maintenant après la consécration et vais faire la file parmi les grands, fière, en attendant l'ultime récompense. Je me pratique à placer mes mains pour recevoir, la main droite sous la main gauche en position d'offrande. *Le corps du Christ, amen.* Après la communion, je sens l'apaisement comme un glissement d'aile sur ma peau, je m'agenouille sur le prie-Dieu moelleux pour demander de protéger maman, qui a la santé fragile.

Après la mort, me dit ma mère, le paradis nous attend, un jour. Pour toujours. Mon ventre se serre en éprouvant un vertige inconnu. J'ai peur, la pensée de ma propre mort me semble absurde, mon esprit ne peut l'envisager. Selon maman, il y aura la fin du monde, où tous nos actes seront passés au peigne fin lors du jugement dernier. Après ce procès des âmes, je ne suis pas trop certaine de ce qui doit arriver, l'éternité probablement, encore et toujours. En attendant, pour mériter son ciel, il faut faire le bien, rien que le bien.

Toujours la prière avant de dormir, un *Notre-Père*, quelques *Je vous salue Marie*, et on termine avec toute une panoplie de saints à invoquer. Mon nom n'existe pas chez les saints : qu'à cela ne tienne, on le décompose, sainte Lise, sainte Anne, deux saintes veillent maintenant sur moi. Enfin, clore avec *Nos anges gardiens, protégez-nous* pour la chance.

Le soir, il nous arrive d'aller prier dans une salle presque vide pas très loin de notre maison, juste en haut du coteau. Ma mère et moi sommes la plupart du temps les seules « civiles » parmi les sœurs dominicaines. L'une d'elles possède une colombe nommée Pax que je prends plaisir à flatter pendant que tout le monde adore d'un même cœur le Saint-Sacrement, l'hostie consacrée devenue la chair du Christ.

Je connais toutes les formules, elles sont gravées en moi et le resteront pour toujours – élevons notre cœur, *nous le tournons vers le Seigneur*, rendons grâce au Seigneur notre dieu, *cela est juste et bon*. Je réponds comme une bonne fille, sans me demander vraiment ce que cela signifie, les mots apparaissent sur mes lèvres et je les prononce sans réfléchir. À la fin de la messe, on nous enjoint parfois à offrir la paix du Seigneur à nos voisins, je serre la main à des gens dont je connais le visage, des vieillards bienveillants de mon quartier, le sourire aux lèvres.

Je descends l'allée devant le prêtre, j'ai le privilège d'aller m'asseoir dans le chœur. Pour la préparation de l'eucharistie, j'apporte un bol d'eau dans lequel le prêtre se lave les mains, ensuite ce seront les burettes remplies d'eau et de vin. Quand c'est jour de fête ou que le prêtre se sent d'humeur généreuse, il m'offre une gorgée dans le calice et je trempe mes lèvres dans le liquide rouge pour savourer son goût sucré, rare, qui imbibé l'hostie et le ramollit. Le corps et le sang du Christ se mêlent dans ma gorge.

Une amie dévote de maman a fait un voyage dans un lieu saint, Lourdes ou Fatima, elle m'offre un chapelet béni aux petits grains rose pâle, délicats, comme faits pour mes doigts d'enfant. J'aime le toucher, parfois l'égrener, je contemple l'idée de faire un rosaire – réciter trois fois le chapelet – comme un défi, une preuve de ma piété, mais je ne m'y résous jamais.

Nous paradons dans les rues derrière le prêtre, qui tient l'ostensoir au bout de ses bras. Nous sommes d'un autre temps, personne ne s'arrête pour nous regarder sinon quelques passants, par curiosité, mais la joie inonde néanmoins le cortège de paroissiens. Le soleil plombe sur nos têtes, c'est la Fête-Dieu, nous nous réunirons ensuite près de l'église pour nous désaltérer et échanger, au son d'une musique chrétienne.

À l'école, dans la chapelle ancienne au plafond magnifique, je me sens tout à coup différente, plus pieuse, comme si j'étais remplie de mots qui ne m'appartiennent pas pour louer le Seigneur de mille façons différentes. Le manège dure quelques minutes, une heure peut-être. Troublée, j'en parle à maman qui me raconte qu'elle a déjà senti une odeur de rose très forte lors d'une soirée de prière. Elle dit que nous avons toutes deux vécu un « état de grâce ». J'ai peur, je ne veux pas être choisie par Dieu, ne veux pas devenir une sainte en sachant tout ce qu'elles ont enduré, le martyr, la douleur, la folie.

L'église est trop grande, son plafond trop haut. Le public, composé majoritairement de têtes blanches, a l'air d'un troupeau dispersé au milieu du vide. Je me racle la gorge et m'avance près du micro. La parole du Seigneur résonne, je ne reconnais pas ma voix, ni ce que je dis, comme si j'étais fendue en deux, traversée par quelque chose de plus grand que moi. Je suis la digne fille de mon père, l'espoir de la communauté. Les visages souriants me recueillent, m'attendent avec ferveur, je pourrais fondre et disparaître au milieu d'eux.

Déliée

Dans lequel l'auteure quitte la pratique religieuse et grossit les rangs d'une foule désenchantée.

L'âge de raison.

C'est autant l'entrée dans l'âge adulte pour un individu qu'une façon d'évoquer notre époque rationnelle, scientifique, technique, dénuée de toute magie.

Dans le premier cas, me voici adolescente, adulte en devenir. Mes questions, mes nouvelles connaissances et mon indépendance d'esprit en formation commencent à me faire douter de ma foi. La vie, la vraie, celle de chair et de sang, me prend. Je me fiche de la mort ou de ce qui viendra après, c'est encore trop loin. Je n'ai peur de rien – ou presque – je ne veux plus prier ni être sauvée de quoi que ce soit. Je n'ai plus envie d'être enchaînée, de brimer ma pensée, ma sensualité, mes choix. Je ne suis pas aveugle, ma famille et moi formons un îlot croyant dans une mer d'athéisme : les cours de morale ont commencé à proliférer au détriment de ceux de catéchèse ; les sœurs dans mon école privée disparaissent une à une et laissent place à des professeurs laïcs ; rares sont les jeunes de mon âge qui assistent régulièrement à la messe du dimanche. Je veux quitter une communauté poussiéreuse pour goûter à la liberté. En somme, devenir adulte dans mon cas, c'est symboliquement mettre fin à l'enchantement sous toutes ses formes qui règne sur ma vie, plaçant dans le même panier l'univers merveilleux qui enrobe l'imaginaire de la jeunesse et l'univers transcendant, sacré, de la religion catholique. L'entrée dans l'âge adulte doit se faire avec la plus grande lucidité, au risque d'avoir mal, de me brûler les yeux sur le réel sans fard.

Ce faisant, j'embarque de plein fouet dans l'âge de raison collectif qu'est notre époque, dans une société québécoise, occidentale, laïcisée depuis la fin des années 1960, aujourd'hui mondialisée. Lointaine héritière des Lumières, où la raison est sacrée valeur suprême, dominée par une course au progrès technologique et scientifique, traversée de part en part par l'individualisme, cette société se méfie désormais de la religion, qu'elle considère suspecte et rétrograde. Le « désenchantement du monde », défini par Max Weber comme un « processus [...] qui refoule la magie *et* la religion hors de la prise rationnelle du monde¹ », a atteint son paroxysme, alors que chez certains jeunes adultes que je côtoie, plus rien ne semble rester de ces croyances qui ont façonné une bonne partie de l'histoire du Québec, ainsi « non

¹ Max Weber, *Sociologie des religions*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1996 (2^e éd.), p. 110.

seulement le sacré, en tant que trace de la divinité, se perd, mais encore les traces de cette trace perdue sont presque effacées² ».

Aller à la messe, communier... tous les rituels imposés par ma religion semblent soudainement se vider de sens. Dieu est mort, et sa créature s'échappe. Libérée, étourdie par les possibles et l'impression d'être maître de mon sort, j'erre gaiement avec mes semblables incroyants sans but précis, persuadée que mon destin est à tracer toute seule, sans transcendance, sans communauté. J'ai le sentiment que seul l'instant compte, qu'il n'y a pas de Sens, mais une multitude de petits sens diffus, de moments forts, d'« éthiques » pour reprendre les termes de Michel Maffesoli, « un lien (liant) social plus ponctuel, tributaire de l'instant et en référence à l'instinct³ ». Me lier à loisir, surtout me délier aussi facilement.

Mais dans ce « connais-toi toi-même » impérieux, quelque chose me happe pourtant en sourdine, se faufile dans les interstices de mon existence dégringolant jusqu'à être « rendue au sol » : « un malaise diffus et envahissant, un sentiment de vide intérieur et d'absurdité de la vie, une incapacité à sentir les choses et les êtres⁴. » Perdre la foi n'est pas que libérateur, vient ensuite la souffrance d'avoir irrémédiablement sacrifié quelque chose qui donnait substance à ma vie. « Nous avons désenchanté le monde, perdu le sens de sa beauté, liquidé notre héritage merveilleux, neutralisé l'efficacité symbolique de nos rapports aux objets, à la vie, à la mémoire⁵. » Au moment où mes doutes et questions enflent sans trouver refuge dans le cocon doux et effrayant de la religion, l'écriture commence à faire irruption de plus en plus souvent. Si pendant mon enfance, ma mère a connu des épisodes de maladie qui m'ont terrorisée et convaincue de sa mort imminente, j'ai prié et prié pour sa guérison, mais j'ai senti aussi le besoin impérieux d'écrire. J'avais déjà soupçonné l'impuissance d'un dieu pourtant tout-puissant à me sauver et y avais opposé le pouvoir de mes mots.

² Martin Heidegger, « Pourquoi des poètes ? », *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1962, p. 327.

³ Michel Maffesoli, *Le réenchantement du monde, une éthique pour notre temps*, Paris, La Table Ronde, 2007, p. 71.

⁴ Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 1983, p. 108.

⁵ Serge Bouchard, dans Véronique Côté, *La vie habitable, poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires*, Montréal, Atelier 10, coll. « documents », 2014, p. 40.

L'écriture, pour moi, procède donc de la même veine que le doute, elle arrive avec ce petit ver glissé sous ma peau pour ronger mes certitudes. Elle éclot dans la perte et la solitude, dans la souffrance de la rupture avec un héritage, une histoire sacrée – bref dans la crise de sens. Par conséquent, je crois que mon désenchantement personnel, doublé du désenchantement du monde plus vaste, a permis l'émergence de mon écriture et la création de mon recueil de nouvelles, et ce, sous deux conditions.

1. Solitude/fragilité contemporaine

Si

la religion dans un sens large s'occupe des hommes afin qu'ils ne soient plus seuls, afin qu'ils puissent assumer, à l'image de Job, la fatalité de la souffrance, afin qu'ils puissent consentir à leur fragilité, leur incomplétude, afin qu'ils puissent dépasser leur impuissance en s'associant à une transcendance⁶,

une grande solitude étreint l'homme présent dépouillé de cet ordre rassurant, englobant. Il faut souligner que depuis le début, la religion a structuré la vie sociale du Québec, assurant une certaine vie de communauté, un lien cristallisé entre autres dans un culte célébré en commun :

des pratiques et des croyances partagées, bien qu'autoréférentielles, constituent elles aussi une sorte de foyer qui nous réchauffe, qui rend le monde habitable et qui conjure la détresse du trop peu, du rien qui nous étreindrait si nous étions ramenés à la brutalité d'une vie nue⁷.

Nous y voici dans cette brutale vie nue, cette vie qui, déployée dans une société sortie de la religion, est synonyme d'une « indifférence de masse⁸ » et d'un individualisme où chacun est

⁶ Denis Jeffrey, *Jouissance du sacré, religion et postmodernité*, Paris, Armand Colin, 1998, p. 81.

⁷ François Flahaut, « Récits de fiction et représentations partagées », *L'Homme* 3/2005 (n° 175-176), p. 37-55, en ligne, <<http://www.cairn.info/revue-l-homme-2005-3-page-37.htm>>, consulté le 2 février 2015, par. 17.

⁸ Gilles Lipovetsky, *op. cit.*, p. 15.

« au bout du désert ; déjà atomisé et séparé⁹ ». Dans ce monde, « on demande à être seul, toujours plus seul et simultanément on ne se supporte pas soi-même, seul à seul. Ici, le désert n'a plus commencement ni fin¹⁰ ».

Ma solitude naît entre l'adulte désenchanté et le croyant déchu. Déracinée, j'arrive à Montréal pour me fondre dans la foule, disparaître au milieu du béton, avalée par un territoire urbain que je ne maîtrise pas encore, mais où, il est clair, « le Monde n'est plus senti comme œuvre du Dieu¹¹ ». C'est l'étape ultime de ma coupure avec un héritage symbolique : en décidant d'arrêter de pratiquer, j'ai tranché le lien de croyance qui m'attachait à mes parents, celui qu'ils avaient hérité de leurs parents qui eux-mêmes l'avaient hérité de leurs parents, en me moulant sans le savoir à cette idée que l'homme contemporain se construit depuis la postmodernité autour du vecteur de l'individualisme au détriment de son héritage, de ses institutions et de son sens historique. Pour être de mon temps, il me faut bannir l'influence de toute puissance surnaturelle de ma vie. Cela ne se fait pas sans heurts. Est-ce parce que, contrairement à la plupart de mes contemporains, la coupure est encore fraîche, le manque de dieu et de lien est encore en moi, non plus comme trace ontologique, mais comme véritable vide éprouvé soudainement après des années de pratique ? Chose certaine, déliée de la religion de mes parents et de la communauté symbolique des croyants, exclue du cercle protecteur qui était associé à des croyances partagées, anciennes, je prends la pleine mesure de l'angoisse contemporaine :

Le déclin de la religion se paie de la difficulté d'être-soi. La société d'après la religion est aussi la société où la question de la folie et du trouble intime de chacun prend un développement sans précédent. Parce que c'est une société psychiquement épuisante pour les individus, où rien ne les secourt ni ne les appuie plus face à la question qui leur est retournée de toutes parts en permanence : pourquoi moi¹² ?

Ce « pourquoi moi ? » hante ma nouvelle vie et se double d'une grande solitude. Quand on a été longtemps accompagné, veillé dans cette solitude par la présence de Dieu, il se

⁹ *Ibid.*, p. 68.

¹⁰ *Ibid.*, p. 68-69.

¹¹ Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1987, p. 151.

¹² Marcel Gauchet, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 1985, p. 302.

produit tout à coup comme un arrachement, l'impression d'une fêlure encore plus grande. Alors qu'« en vivant, l'homme religieux n'est jamais seul, une partie du monde vit en lui¹³ », l'homme sans religion est seul, mais encore plus seul qu'il l'a toujours été. Car il éprouve en plus la douleur de la perte, d'un retrait. Si on peut affirmer que c'est lui qui a tourné le dos aux dieux, cela est ressenti intimement comme un abandon, comme si l'homme demandait à cette divinité perdue : « Pourquoi aujourd'hui ne suffis-tu pas à expliquer mon existence ? Pourquoi as-tu failli à me donner du sens ? », muet reproche exprimé du fond d'un âge où règne « la pleine lumière du choix délibéré et de la maîtrise réfléchie¹⁴ ».

Le problème est que même s'il ne croit plus, l'homme reste néanmoins « le jouet de forces qui le dépassent de toutes parts et qu'il ne peut pas connaître¹⁵ », parce qu'il « ne soutient pas sa propre vie, mais qu'il est bien plutôt vécu par elle que vivant, il n'a pas en main la maîtrise de lui-même, ni de sa naissance ni de sa mort, ni de sa santé ni de sa maladie¹⁶ ». Dieu parti, l'impuissance de sa condition humaine s'abat sur lui, et avec elle, la certitude de n'être maître de rien, pas même de sa vie. Ainsi, « c'est quand les dieux s'éclipsent qu'il s'avère réellement que les hommes ne sont pas des dieux¹⁷ ». Non, l'*homo rationalis* (par opposition à l'*homo religiosus*) n'a rien d'un dieu, il est faible et seul. « [L]'homme coule à pic¹⁸ ». Sans transcendance, c'est désormais dans une fragilité infinie qu'il avance, à l'image du funambule, prêt à tomber dans le vide à tout instant. Il est ainsi condamné à tourner sur lui-même, à « produire le monde, *ad infinitum ad nauseam*¹⁹ », pris dans la réalité matérielle et physique, sans échappatoire, condamné à baigner dans la souffrance pure, sans aucun baume ni abri. Il erre seul parmi ses semblables, dans un monde qui ne lui renvoie plus que ses questions en écho : « pour les modernes dépourvus de religiosité, le Cosmos est devenu opaque, inerte, muet : il ne transmet aucun message, n'est

¹³ Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, op. cit., p. 140.

¹⁴ Marcel Gauchet, op. cit., p. 237.

¹⁵ Pierre Bertrand, *Le cœur silencieux des choses : essais sur l'écriture comme exercice de survie*, Montréal, Liber, 1999, p. 23-24.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ Marcel Gauchet, op. cit., p. 291.

¹⁸ Pierre Bertrand, op. cit., p. 161.

¹⁹ Serge Cantin, *Nous voilà rendus au sol. Essais sur le désenchantement du monde*, Montréal, Fides, 2003, p. 15.

porteur d'aucun "chiffre"²⁰. » Car, dans le désir de libérer l'homme d'un assujettissement à une puissance supérieure, le désenchantement n'a que vidé le monde de toute signification. Une menace plane toujours, et si ce n'est plus celle de l'enfer ou du diable, c'est celle du non-sens, qui n'en est pas moins effrayante et que l'homme doit affronter seul.

Mon écriture naît dans la conscience d'une impuissance soudaine, au cœur d'une béance qui se remplit de questions obsédantes, douloureuses auxquelles je dois faire face en solitaire, sans secours divin. Pierre Bertrand, dans *Le cœur silencieux des choses*, montre bien comment l'écriture procède des questions insolubles, de la fragilité, de l'angoisse humaine et de la solitude vécues dans notre époque actuelle. Ma création semble en effet initiée par une forme de manque, mais aussi par une détresse éprouvée par toute une société désenchantée qui rencontre et se confond avec celle, singulière, d'un individu fragilisé, porteur tout à coup d'un vide immense. « On crée, non pas en dehors du vide, mais en creusant en lui comme la taupe construit son terrier en creusant dans la terre²¹. » Je creuse, et mon recueil en est la traduction, car les thèmes de la solitude et de la souffrance le traversent de part en part. Les personnages sont d'ailleurs créés à mon image, moi qui suis d'une part terrassée par la fragilité et l'insensé de ma condition humaine ; et d'autre part, comme punie, chassée du paradis pour avoir voulu croquer le fruit de la connaissance, celle qui crée le désenchantement. Mes écrits témoignent d'une puissance qui a déjà été là, d'une présence plus grande que soi, mais enfuie. Certains de mes personnages portent encore en eux les clés pour savoir ce qui leur manque, d'autres non, la trace est disparue depuis trop longtemps. Tout ce qu'ils savent, intuitivement, c'est qu'ils ont été abandonnés, d'une certaine manière, et que cette nouvelle solitude leur échoit comme un naufrage infini. Ils ont une nostalgie profonde de ce qui n'est plus, de ce monde où il y avait un sens. Ils doivent désormais apprendre à affronter leur « condition de mortel sans appui transcendant²² », à vivre avec eux-mêmes, car « on est toujours avec soi-même, collé à sa peau, on ne peut se quitter d'un pas, sauf dans le sommeil profond et dans la mort²³ ».

²⁰ Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, op. cit., p. 150.

²¹ Pierre Bertrand, op. cit., p. 23.

²² Gilles Lipovetsky, op. cit., p. 88.

²³ Pierre Bertrand, op. cit., p.64.

Vivre avec soi fait partie de l'apprentissage de l'adulte, mais cela prend un autre sens avec le retrait divin dont j'ai parlé. Désormais je vis seule dans la banalité de ma vie matérielle, sans transcendance, sans cette altérité suprême, le sacré, qui « rend possible le passage d'un mode d'être à un autre, d'une situation existentielle à une autre²⁴ »: « Difficulté infinie de s'assurer de ce que l'on est quand votre identité cesse de vous être dite d'ailleurs par d'autres et plus encore, étrangement, de se conformer à soi-même quand on est délié. De l'obéissance aux dieux²⁵. » Mon écriture provient de cette impossibilité et cette prison qu'incarne ce soi délié, dans le nouveau silence de mon corps incroyant. Elle embrasse le désert en moi et, tout en interrogeant la nouvelle existence que j'ai choisie, témoigne de l'insensé et de l'incomplétude de la vie sans transcendance, sans lien. À croire qu'il fallait renoncer à mon passé, à ce qui me soutenait, à ceux qui me soutenaient, pour faire naître ce grand vertige en moi et me mettre à écrire, dans cet état de retranchement, à la limite de l'abandon. « Écrire implique une grande solitude²⁶. » Je dois me retrouver ainsi arrachée, seule au milieu du vide, et tenter, par l'écriture, de boucher le trou qui peut m'avaler à tout moment, ce trou noir d'où Dieu ne me contemple plus. « L'homme doit se débrouiller avec tout cela, tâtonner dans le noir, faire de nécessité vertu²⁷. » Quand le ciel est obscur et silencieux, quand la vie n'est plus qu'un réceptacle vide agité de derniers soubresauts de sens, pour survivre, il faut alors avancer à tâtons dans le noir : écrire.

2. Fin des grands récits, début de mon récit

Si le lent déclin de la religion en Occident s'est amorcé depuis les premiers soubresauts de la modernité qui souhaitait « libérer l'individu de toute sujétion²⁸ », la postmodernité

²⁴ Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, op. cit., p.152.

²⁵ Marcel Gauchet, op. cit., p. 239.

²⁶ Pierre Bertrand, op. cit., p. 146.

²⁷ *Ibid.*, p. 45.

²⁸ Sébastien Charles, « De la postmodernité à l'hypermodernité », *Argument*, vol. 8 n° 1 (Automne 2005 - Hiver 2006), en ligne, <<http://www.revueargument.ca/article/2005-10-01/332-de-la-postmodernite-a-lhypermodernite.html>>.

achève de dissoudre l'ancienne unité du sens. Dans cette période, « le grand récit a perdu sa crédibilité, quel que soit le mode d'unification qui lui soit assigné : récit spéculatif, récit de l'émancipation²⁹ ». C'est la fin des projets mobilisateurs et structurants de la société, bref des métarécits. Parmi ces grands récits « légitimants » :

[...] émancipation progressive de la raison et de la liberté, [...] enrichissement de l'humanité tout entière par les progrès de la technoscience capitaliste et même, si l'on compte le christianisme lui-même dans la modernité (opposé alors au classicisme antique), salut des créatures par la conversion des âmes au récit christique de l'amour martyr³⁰.

L'effritement des métarécits signifie d'une certaine manière la fin du « commun » et inaugure l'ère de l'individualisme, où « la tradition perd du terrain face à l'autonomisation des individus³¹ ». Nous voilà maintenant sous l'égide de la mondialisation, dans l'érosion de toutes les frontières « avec la chute des barrières de tous ordres, douanières et autres, et aussi avec l'accélération de la communication favorisée par les nouvelles formes techniques de communication³² ». L'individu se trouve dans une « pluralité d'univers territoriaux, de temps et de milieux sociaux³³ », aussi bien dire traversé par une multitude de récits, qui renvoient à cette idée de contrats temporaires, à ces « éthiques » éphémères de Michel Maffesoli, évoquées plus haut.

Nancy Huston résume assez bien l'importance du récit dans la vie humaine, qui allie signification et direction, tous deux contenus dans le mot « sens » :

Nous seuls percevons notre existence sur terre comme une trajectoire dotée de sens (signification et direction). Un arc. Une courbe allant de la naissance à la

²⁹ Gouvernement du Québec, Conseil des Universités (1980), *Les problèmes du savoir dans les sociétés industrielles les plus développées*, (Rapport). Paris, Jean-François Lyotard, en ligne, <<http://www.cse.gouv.qc.ca/fichiers/documents/publications/ConseilUniversite/56-1014.pdf>>, p.53.

³⁰ Jean-François Lyotard, *Le postmoderne expliqué aux enfants, correspondance 1982-1985*, Paris, Galilée, 1986, p. 35.

³¹ Sébastien Charles, *op. cit.*

³² Pierre Bourdieu, « Mondialisation et domination : de la finance à la culture », *Cités*, 3/2012 (n° 51), p. 129-134.

³³ Armel Huet, « Refondation anthropologique et nouvelles frontières de la sociologie » dans Rahma Bourqia (dir.), *La sociologie et ses frontières : Faits et effets de la mondialisation vol. 1*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2012, p. 49.

mort. Une forme qui se déploie dans le temps, avec un début, des péripéties et une fin. En d'autres termes : *un récit*³⁴.

Mais « [...] la mondialisation a secoué le méta-récit de la modernité, permettant aux gens de prendre différentes voies vers la vérité³⁵ » et mettant à mal la cohérence et le sens. C'est pourquoi quand le récit chrétien s'étiole, étouffé par ce « multi-récit³⁶ » contemporain, le besoin d'une narration cohérente, pleine de sens, se fait cruellement sentir pour l'homme. La fin de la croyance que l'existence de chacun s'insère quelque part après la Création, entre dans la vie sanctifiée et se dirige vers la mort qui serait en fait l'entrée dans la vie éternelle pose des problèmes de temporalité : le temps sacré dissout, la flèche du temps continue sa course, mais l'homme se retrouve en train de marcher vers le néant, parachuté au milieu nulle part, privé de sens.

Puisque le monde, créé par un seul Dieu éternel, a un début et une fin, puisqu'il commence par une chute et conduira à une rédemption, ce monde, en effet, ressemble à une histoire, [...]. Ainsi, la pensée occidentale [...] devait pourtant nécessairement s'appuyer aussi sur le régime narratif (seul capable de situer la place de l'être humain dans le cours du monde)³⁷.

Bien que, pour Marcel Gauchet, la science soit l'une des incarnations du « substrat anthropologique de l'épreuve de l'invisible³⁸ » en ce qu'elle va derrière les choses pour en découvrir les propriétés, le récit scientifique contemporain ne réussit pourtant pas à expliquer ces forces dont nous sommes les « jouets » – notamment le hasard et la mort. C'est comme si la science nous reliait avec la Nature et avec le Cosmos, mais en laissant le fond de l'être inentamé. Au contraire, même, elle vient troubler toujours plus notre place dans le monde et

³⁴ Nancy Huston, *L'espèce fabulatrice*, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2008, p. 14.

³⁵ Farhang Rajaei, *La mondialisation au banc des accusés : La condition humaine et la civilisation de l'information*, Ottawa, Éditions du CRDI, 2001, p. 81.

³⁶ *Ibid.*, p. 10.

³⁷ François Flahaut, *op. cit.*, p. 38.

³⁸ Marcel Gauchet, *op. cit.*, p. 293.

faire augmenter la détresse liée à l'insensé. Ainsi, paradoxalement, pour l'homme aujourd'hui affranchi de la religion, « tout s'explique, mais rien ne fait sens³⁹ ».

Sinon, d'autres récits – économiques, écologistes, politiques – tentent de mobiliser nos forces, c'est pourquoi il est acquis de décrire notre époque comme un lieu chaotique, morcelé, instable, insensé : Gauchet parle des « composantes éclatées de notre univers démocratique-individualiste-étatique-historique-technique-capitaliste⁴⁰ », Lipovetsky note « l'instabilité expérimentale des “contrats temporaires”⁴¹ », pour Maffesoli « tout est en mouvement, ponctuel, éphémère⁴² » alors que Jeffrey montre que « l'homme est sans cesse assailli par des déchirures existentielles⁴³ », etc. Éclatement, déchirure, instabilité rendent la saisie du monde difficile, voire impossible... Comment, dans ces conditions, se figurer un récit individuel ? Ainsi, et cela me semble tout autant cause que conséquence de notre situation, « toutes les questions auxquelles la religion prétendait, hier encore, fournir des réponses unes et universelles, chacun est libre désormais de répondre comme il entend, libre d'inventer ses raisons de vivre, de donner le sens qu'il veut à sa vie et à sa mort⁴⁴ ».

Dans ce nouveau récit pluriel incertain, le sens de ma vie s'épuise, est à renouveler à tout instant. Reflet de mon époque, ma réponse personnelle et libre à l'éclatement des repères, des narrations, des certitudes, est l'écriture de ma propre fiction, ne serait-ce que pour tenter d'abord « d'imprimer le sceau de l'ordre sur le chaos, du sens sur le non-sens, de la concordance sur la discordance⁴⁵ ». Il s'agit donc dans un premier temps de faire face à la crise, d'essayer de refaire, avec les restes de fil qui formaient le grand récit en lequel j'ai cru, quelque chose qui se tienne, qui redonne sens au réel. Si « le besoin de sens lui-même a été

³⁹ Serge Bouchard, *L'homme descend de l'ourse*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2001, p. 77.

⁴⁰ Marcel Gauchet, *op. cit.*, p. 136.

⁴¹ Gilles Lipovetsky, *op. cit.*, p. 164.

⁴² Michel Maffesoli, *op. cit.*, p. 20.

⁴³ Denis Jeffrey, *op. cit.*, p. 24.

⁴⁴ Serge Cantin, *op. cit.*, p. 13.

⁴⁵ Paul Ricoeur, *Temps et récit 2 : La configuration du temps dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1991, p. 53.

balayé⁴⁶ » pour la plupart de mes contemporains, je crains la folie si je ne me fabrique pas un nouveau sol où m'appuyer – rassurant ou non. Écrire, donc raconter, devient un exercice de survie. Ma pensée affolée cherche frénétiquement de nouvelles façons de penser l'univers dans lequel je vis, il m'est nécessaire de « dégager du sens et, là où il n'y en a point, s'il le faut, d'en inventer⁴⁷ ». Je dois chercher une voie par mes propres moyens désormais : l'écriture est un geste désespéré devant l'insensé, c'est la seule solution. Il s'agit de l'amorce d'un mouvement pour redémarrer la machine du sens et la lancer sur de nouveaux rails pour éviter à tout prix la panne. « Il faut écrire comme un mort ressuscité⁴⁸ », c'est-à-dire pour ne pas être happée par le vide, pour échapper à cette nouvelle ligne du temps qui ne mène qu'à ma désagrégation.

Car la fin du métarécit christique sous-entend le déclassement de mon existence en un temps profane, purement matériel, une condamnation qui m'entraîne vers la mort inexorablement, sans aucune rédemption possible. Comme le croit Mircea Eliade, la littérature permet d'échapper à ce temps profane, seulement historique, et d'accéder « à d'autres rythmes temporels » avec « espoir de se délivrer du “Temps mort”, du Temps qui écrase et qui tue⁴⁹ ». Je dois donc mettre en forme un nouveau temps pour transformer la narration qui m'échoit, pour me révolter contre ma condition qui désormais n'est pas si éloignée de celle de Meursault dans *L'étranger*. Recherche de sens et du moi s'entremêlent dans ce nouveau récit à produire de mon propre chef, où j'ai le loisir et l'espace pour poser toutes les questions, tenter toutes les réponses. « La quête du sens ne s'explique pas, elle se raconte⁵⁰. » Après la passivité qu'impliquait l'ancien récit, la réponse active, bref la création d'un sens, se trouve dans le geste d'écrire. C'est là que réside la promesse de retrouver une once du temps sacré qui délivre de la simple corporéité, dans lequel il me serait encore possible d'être liée aux autres, au cosmos et au divin. L'ordre ancien du monde est brisé, ainsi commence mon histoire, mes histoires, qui suivent les pistes d'un sens possible, qui

⁴⁶ Gilles Lipovetsky, *op. cit.*, p. 55.

⁴⁷ Marc Petit, *Éloge de la fiction*, Paris, Fayard, 1999, p. 56.

⁴⁸ Pierre Bertrand, *op. cit.*, p. 145.

⁴⁹ Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « idées nrf », 1963, p. 232.

⁵⁰ Thierry Hentsch, *Raconter et mourir, aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, p. 38.

espèrent. « [...] Chacun invente la sienne [l'histoire] pour s'en sortir, [...], avec l'idée d'arriver quelque part un jour pour accrocher le fil⁵¹. »

Mon recueil exprime cette émancipation de l'homme face au métarécit christique : dans mes nouvelles, la religion est morte, l'église est désertée, les rituels sont oubliés, la vie après la mort n'a rien de celle qu'on promettait. La crise de sens est forte, mais l'espoir est là, au creux des cœurs. Le problème, c'est que mes personnages ne sont pas complètement affranchis, ils sont rattrapés par des microrécits païens anciens (les superstitions), d'autres récits écrits d'avance qui viennent leur imposer un destin, qui les asservissent. En ce sens, la fin de ma foi entraîne un certain cynisme qui se répercute dans mes nouvelles. Comme si la grandeur de la religion perdue, la nature reprenait ses droits, plus violente et sauvage que jamais, et que mon récit personnel, vidé de toute présence chrétienne, se laissait envahir par des créatures issues de la nuit. Au jugement dernier, j'ai substitué le jugement instantané : l'homme rationnel a l'illusion de pouvoir fabriquer son propre sens, mais il n'est jamais entièrement libre, sa condition humaine l'entraîne à être broyé d'une façon ou d'une autre par ce fatal rouleau compresseur qu'est l'existence.

Persistence du religieux en moi

À la lumière de ces considérations, il me paraît évident que la volonté ou la nécessité de me délier, notamment des composantes transcendantes et sacrées qu'insufflait la religion à ma vie, a créé un manque, un vertige, une souffrance, bref une crise véritable de l'être qui devait me pousser à prendre la plume. La vérité est que si mon entrée dans l'âge adulte combinée au désenchantement moderne m'ont conduite à me débarrasser de l'armature religieuse faite de rituels, de croyances, de dogmes, je ne suis jamais devenue athée et je reste d'une certaine manière une *homo religiosus* qui « croit toujours qu'il existe une réalité absolue, le *sacré*, qui transcende ce monde-ci, mais qui s'y manifeste et, de ce fait, le

⁵¹ Marc Petit, *op. cit.*, p. 20.

sanctifie et le rend réel⁵² ». C'est comme si mon rapport au monde avait été irrémédiablement imprimé du sceau de ces années passées dans le giron du catholicisme, comme si mes synapses ne pouvaient être entièrement reprogrammées. Si j'ai perdu foi en l'institution et arrêté de fréquenter l'église, si j'ai abandonné les prières toutes faites et les gestes rituels porteurs de sens, quelque chose de ce mode d'être religieux perdure en moi sans pourtant se matérialiser de la même manière que les croyants au quotidien. Seul mon moi interne, mon regard intime sur le monde, garde les traces archaïques de la croyance. Selon Mircea Eliade, cette trace perdure en chacun parce qu'elle fait partie du passé de l'humanité entière, et tout homme qui a opté pour une vie profane

conserve encore les traces du comportement de l'homme religieux, mais expurgées des significations religieuses. Quoi qu'il en fasse, il est un héritier. Il ne peut abolir définitivement son passé puisqu'il en est lui-même le produit. Il se constitue par une série de négations et de refus, mais il continue à être hanté par les réalités qu'il a abjurées. Pour disposer d'un monde à lui, il a désacralisé le monde dans lequel vivaient ses ancêtres, mais, pour y arriver, il a été obligé de prendre le contrepied d'un comportement qui le précédait, et ce comportement il le sent toujours, sous une forme ou un autre, prêt à se réactualiser au plus profond de son être⁵³.

À la différence que, dans mon cas, ce comportement ne remonte pas à très loin. Chose certaine, l'empreinte de Dieu reste, préservant ce rapport sacré au monde qui luit au-dedans de moi. Quand on a gardé pendant des années l'attitude du croyant, il n'est pas aisé de refonder complètement sa vision du monde. L'héritage dont j'ai voulu me défaire est resté tapi au plus profond de mon être, une soif d'absolu, une conviction d'un mystère, d'un relief qui donne à toutes choses une dimension au-delà de la simple réalité. Mon passé religieux ne peut être balayé, il se réactualise sans cesse en moi. C'est dire que « l'essence même de l'expérience du sacré reste immuable⁵⁴ » pour l'*homo rationalis* que je suis.

Dans *Le désenchantement du monde*, Marcel Gauchet a beau constater que l'âge de la religion est clôt, il ne cesse de répéter que « nous ne sommes pas simplement passés au-dehors de la religion, comme sortant d'un songe dont nous aurions fini par nous éveiller ;

⁵² Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, op. cit., p. 171.

⁵³ *Ibid.*, p. 172-173.

⁵⁴ Denis Jeffrey, op. cit., p. 47.

nous en procédons ; nous nous expliquons encore et toujours par elle [...]»⁵⁵ ». Bien que cette constatation réfère à une structure anthropologique plus large, elle s'applique parfaitement à mon cas personnel. Ma présence dans le monde passe encore par ce prisme, je suis toujours conditionnée à percevoir le « tout-autre », le sacré tel que le dépeint Rudolf Otto. Ainsi, devant la fin de la socialité basée sur la foi et le culte en commun, Gauchet croit néanmoins à « un irréductible de l'ouverture sur l'invisible tant du point de vue des cheminements internes de la pensée que du point de vue de l'intime appréhension de soi »⁵⁶ ». La mégastucture tombée, me retrouvant seule et sans récit suite au retrait divin, je crois que je garde en moi cette ouverture sur l'invisible, comme un troisième œil susceptible de me faire voir le monde sous un angle qui pénètre la réalité pour mieux la dépasser, dans un rapport qui engage une certaine magie. Je conserve la possibilité et le désir de faire l'expérience du sacré, cette expérience « de la présence du divin dans le monde, de la proximité fracturante de l'invisible au milieu du visible »⁵⁷ ». J'y suis attentive, quitte à la provoquer, quitte à l'inventer à partir de miettes.

Cette recherche avide se transmue dans l'écriture. Ma création se fait ainsi le canal d'une communion transformatrice qui continue de se produire entre le monde, même désenchanté, et moi. La solitude et l'insensé peuvent avoir mille réponses, ils peuvent mener à l'évasion dans l'alcool, à la recherche de sensations fortes, à la fuite. Mon choix est autre. L'écriture n'est pas fuite, elle est rencontre avec ce nouveau monde décharné et témoignage de la perte et de la blessure, mais elle produit surtout un réenchantement dans la mesure où elle met la table pour un rapport émerveillé, actif, transcendant avec le monde. J'ai été élevée dans la croyance d'un mystère, celui de la foi, celui de croire sans avoir vu. J'ai arrêté de pratiquer, mais mon regard de vivante, dans les limites étroites de mon existence terrestre, croit encore à un inconnu, à quelque chose tapi derrière ce que nos yeux seuls peuvent embrasser. Cet invisible au milieu du visible : le sacré. S'il y a réenchantement par l'écriture, c'est non pas dans l'espoir d'une magie salvatrice, mais dans la marque d'un mystère insoluble que je tente

⁵⁵ Marcel Gauchet, *op. cit.*, p. 137.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 134.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 297.

d'approcher par les mots, comme on s'approche d'une bête sauvage sans bruit, de crainte de l'effaroucher.

Gauchet soupçonne que le rôle de la religion se poursuit dans le registre de l'expérience intime en tant que « sentiment esthétique », une rencontre avec le monde similaire à celle qu'offre le religieux, qui communique avec le sacré. Il insiste sur le fait qu'il n'y a pas de rapport neutre au réel et que l'art seul peut nous faire revivre une « expérience de différence » qui permet de voir notre monde sous un œil neuf, réenchanté. De même, George Steiner, dans *Réelles présences*, croit que l'art est une manifestation d'un « autre » absolu, source de pouvoirs et de significations qui échappe à son créateur, « une présence qui excède de loin celle de l'humanité de tous les jours⁵⁸ ». C'est donc en tant qu'« expérience de différence » et en tant que « présence » que j'envisagerai ma création littéraire dans le prochain chapitre. Car si je suis consciente qu'en moi, l'écriture est d'abord issue du doute, elle poursuit sa course en réponse à l'éclatement des récits contemporains et prend de l'ampleur dans la recherche effrénée d'une trace de sens et de sacré. Elle devient ainsi créatrice d'une forme de réenchancement un peu noir pour moi qui, comme les autres, suis perdue dans ce désert qui « n'a plus ni commencement ni fin⁵⁹ ».

⁵⁸ George Steiner, *Réelles présences : les arts du sens*, Paris, Gallimard, coll. « nrf essais », 1989, p. 253.

⁵⁹ Gilles Lipovetsky, *op. cit.*, p.69.

Relier

Dans lequel l'auteure cherche l'altérité perdue dans l'écriture.

Je ne choisis pas l'infinitif par hasard pour cette partie : le participe passé suggère un état, alors que le verbe est performatif, il incite à l'action.

Liée par la foi et les traditions aux croyants et à ma famille, j'ai cherché à me délier pour respirer, pour exister. D'abord bénéfique, ce détachement est pourtant devenu une source d'angoisse. Dans ce vide soudain, inattendu, a émergé l'écriture, qui reflète une volonté de me lier à nouveau, de me relier au monde et au « tout-autre », le sacré, dans un rapport fusionnel et sensé. Si la religion, dont l'étymologie renvoie selon certains à « religare⁶⁰ », en français « relier », a déjà joué ce rôle, désormais, c'est d'une manière plus personnelle que je compte y arriver. Inspirée par la thèse des déplacements de l'expérience du sacré, qui suggère que le sacré se distingue de la religion instituée et qu'il est « une composante essentielle de l'espèce humaine⁶¹ », je postule que l'écriture littéraire, alimentée par mon expérience précédente de croyante, est pour moi la voie choisie pour rétablir le contact avec l'Autre (le divin, le sacré) et avec l'autre (mon semblable humain). Ma théorie est que cette expérience esthétique conserve des traces de religiosité en ce qu'elle garde vivante l'altérité perdue dans notre saisie presque totale du monde présent : « l'artiste, le poète, le penseur, comme donneurs de formes, recherchent la rencontre de l'altérité [...] »⁶². » Évidemment, la littérature ne remplace pas la religion, car elle « est le contraire du dogme⁶³ », et elle ne prétend pas à la vérité absolue, ce qui « l'éloigne en principe des visées de la religion⁶⁴ ». Il reste que leurs objectifs peuvent par moments se recouper : tenter de produire du sens, gérer les « situations limites⁶⁵ » auxquelles l'homme fait face, saisir le réel kaléidoscopique – ses zones de lumière, comme ses zones d'ombre. Pour ce faire, l'écriture emprunterait chez moi divers mécanismes et caractéristiques auparavant réservés à la religion. Le lien tissé dans la création littéraire se renouvelle constamment – on pourrait parler d'une « éthique » par opposition au dogme immuable –, mais cette volonté d'écrire me semble être le signe de la recherche d'une liaison

⁶⁰ Sarah F. Hoyt, « The etymology of religion », *Journal of the American Oriental Society*, Vol. 32, No. 2 (1912), p. 126.

⁶¹ Roland Chagnon, « Religion, sécularisation et déplacements du sacré » dans Yvon Desrosiers (dir.), *Religion et culture au Québec : figures contemporaines du sacré*, Montréal, Fides, 1986, p. 41.

⁶² George Steiner, *op. cit.*, p. 174.

⁶³ Alberto Manguel, *La cité des mots*, Paris, Actes Sud, 2009, p. 147.

⁶⁴ Thierry Hentsch, *op. cit.*, p. 21.

⁶⁵ Concept du philosophe Karl Jaspers, évoqué par Denis Jeffrey.

durable, d'un dialogue persistant avec le monde, à mes conditions. Un dialogue qui emprunte au réenchantement religieux, parce qu'actif, transformateur, et visant à recréer du lien : tout d'abord, dans le témoignage d'un mystère inhérent à l'existence humaine, qui lie tous les semblables dans le partage de ce fond inexploré de l'être ; ensuite, dans l'attente, l'interprétation et même la création de signes qui font montre d'une recherche active de sens, mais aussi d'une ouverture à l'invisible ; puis, dans l'adresse d'une sorte de prière perpétuelle susceptible de maîtriser le temps, de reproduire la création première et de se prémunir contre l'informe ; finalement, dans une forme de transsubstantiation par laquelle l'auteure transpose angoisses, désirs et sentiments extrêmes dans l'écriture pour mieux les transformer, à la manière du pain et du vin qui deviennent, par les mots qui les consacrent pendant la messe, le corps et le sang du Christ. Mais si je considère l'écriture comme un substitut de religieux, comme une graine plantée dans le sillon de la divinité disparue, lorsque l'église est désertée par la divinité, mais qu'on continue d'aller y pratiquer un culte, n'y a-t-il pas risque que renaissent les croyances païennes, qu'un ensauvagement ait lieu, que les rites se transforment en superstition ?

1. Mystère et réenchantement

Forte d'une confiance aveugle que plaçait en la modernité, mais malmenée par le désenchantement à son égard dans la postmodernité, la science continue aujourd'hui de nous offrir un « savoir stabilisé⁶⁶ » et, de son « apaisante clarté⁶⁷ », souhaite illuminer chaque recoin de notre conscience et de notre monde, ne laissant plus de place au doute.

Les processus de modernisation soutiennent l'idéal d'un homme rationnel, maître de lui-même, de ses opinions et de la nature, vivant dans la plus parfaite quiétude. Lorsque cet « idéal-type » de l'homme, noble en soi, devient le seul

⁶⁶ Christian Prigent, *À quoi bon encore des poètes*, Paris, P.O.L., 1996, p. 10.

⁶⁷ *Ibid.*

horizon du devenir individuel, il y a danger d'oublier que l'humain est un être qui s'échappe à lui-même⁶⁸.

Si la science dit comment, elle ne dit pas pourquoi : la vie et le monde restent des énigmes pour l'homme. La religion, elle, repose entièrement sur la conscience d'un mystère consubstantiel à notre création, mais ses explications n'ont plus force de loi. L'écriture me semble pouvoir venir compléter le récit scientifique et prendre le relais du métarécit christique moribond, pour investir ces zones grises qui perdurent encore dans le monde et en l'homme.

Pour écrire, il m'apparaît qu'il faut *croire* que quelque chose nous échappe et posséder déjà cette « ouverture sur l'invisible ». Il faut avoir le désir constant de plonger en soi – en un « nous » plus vaste aussi – à la manière des scaphandriers dans les fosses océaniques pour aller y explorer de vieilles épaves, sans craindre d'y rencontrer des fantômes. « Si l'abîme est un *fond*, c'est également un *fonds*. Un trésor dans lequel on peut puiser⁶⁹. » Le simple réel, tel qu'il nous est donné, expliqué, ne pourrait pas être l'objet d'histoires, sinon d'une seule, la même pour tous. S'il y a tant d'écrivains, de tentatives inlassables d'écrire, c'est que chacun se fait les dents sur le mystère de l'existence, parce que « la vie se trouve constamment au-delà ou à côté de l'écriture, se déroband, demeurant dans son mystère tout aussi inentamé à la fin qu'au début⁷⁰ ». Je ne crois plus en un Dieu créateur de la terre et de ma vie, mais je continue de croire à quelque chose qui se dérobe, quelque chose d'inexplicable, même si tout devrait être aujourd'hui déchiffrable.

En ce sens, la création s'attache, comme la religion, à réaliser une expérience de différence du réel « en nous le révélant sous un jour inconnu, en nous le présentant comme autre, comme ouvert sur un mystère que nous ne lui connaissions pas⁷¹ ». À la seule différence qu'elle n'invente pas un seul récit unificateur pour apaiser ou étouffer l'angoisse une fois pour toutes. Au contraire, je pense qu'il faut créer pour épouser les courbes changeantes du mystère, comme on caresse quelque chose du doigt plutôt que de le serrer

⁶⁸ Denis Jeffrey, *op. cit.*, p. 24.

⁶⁹ Michel Maffesoli, *op. cit.*, p. 77.

⁷⁰ Pierre Bertrand, *op. cit.*, p. 168.

⁷¹ Marcel Gauchet, *op. cit.*, p. 297.

dans son poing. L'imagination que déploie la fiction littéraire ne vise donc pas une explication, mais à trouver des moyens toujours nouveaux de *dire* cet inconnu, y arrivant par une multitude de voix, un chœur dissonant et pourtant beau, pour chanter toutes les nuances de l'explicable. Car il reste toujours de « l'impossible à dire⁷² », des situations limites où l'homme perd toute certitude, où surgit l'inattendu, l'étrange, où débordent les émotions innommables qui nous travaillent – mort, passion, haine, désespoir, désir. Ce sont « les frontières de l'humanité, là où l'homme risque de basculer dans la foi, dans l'excès, dans l'animalité, mais aussi là où il atteint des extases qui effacent la distance le séparant des “dieux” [...]»⁷³. Pour Roger Caillois, ces situations limites sont des expériences de sacré⁷⁴. C'est sur la gestion de ces frontières que se sont bâties les religions, mais quand la religion disparaît, l'art est « la continuation du sacré par d'autres moyens⁷⁵ ».

Et ces moyens d'atteindre le sacré sont plus libres, plus immoraux. Consciente de l'étrangeté et de l'expliqué qui assaillent l'homme dans sa vie quotidienne, la religion s'est efforcée de tout temps de les chasser de l'existence, de les balayer sous le tapis. Les troubles de l'âme et les émotions limites, celles qui rendent mal à l'aise, sont tous canalisés d'une façon ou d'une autre : ils exigent le pardon, la contrition, la pénitence. Quant au diable, qui incarne à lui seul toutes ces tentations innommables, ces émotions interdites qui travaillent l'homme au plus profond de son être, il n'a pas sa place dans l'église, il est honni, et prononcer simplement son nom peut faire frémir. Tandis que la littérature, si on s'entend pour dire qu'elle est aussi porteuse d'une charge d'invisible, d'une « présence » comme l'évoque Steiner, « n'enseigne rien de solide⁷⁶ ». Elle embrasse le bon et le mauvais, et « exprime par ses mensonges, une vérité vide enfin de sens précis⁷⁷ ». Pas vide de sens, mais vide de sens précis. C'est pourquoi, sans doute, sa pratique créatrice appelle à un dialogue balayé par le « *daimon*, le souffle mantique d'étrangeté qui parle au travers du rhapsode, qui

⁷² Denis Jeffrey, *op. cit.*, p. 108.

⁷³ *Ibid.*, p. 51.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁷⁵ Marcel Gauchet, *op. cit.*, p. 297.

⁷⁶ Thierry Hentsch, *op. cit.*, p. 28.

⁷⁷ Georges Bataille, *Lettres à René Char sur les incompatibilités de l'écrivain*, Saint-Clément de Rivière, Fata Morgana, 2005, p. 25.

guide la main du sculpteur⁷⁸ ». L'écriture littéraire incarne le double, elle révèle et dissimule, à la manière de la lune et de sa face cachée, expression parfaite de l'intuition qu'il nous reste que quelque chose d'innommable se dérobe encore à notre vue. Elle témoigne en effet de ces zones d'ombres qui nous dépassent, nous transcendent : « L'écriture devient ainsi la seule incarnation d'une exigence qui dépasse la vie et qui ne trouve en elle aucun lieu adéquat. Elle devient comme l'âme ou l'esprit de l'auteur, son corps intensif qui dépasse son corps organique [...] »⁷⁹. » Cette exigence, quand elle n'a plus de structure pour l'abriter, cette certitude que nous sommes réellement dépassés par les émotions, par la vie même, je la canalise dans l'écriture. Maintenant que j'ai cessé de croire que je suis pourvue d'une âme me garantissant la vie éternelle, l'écriture me donnerait-elle une âme, une âme terrestre qui transperce les apparences et embrasse ce qui continue de m'échapper et de me fasciner ?

Écrire, selon moi, doit donc être une tentative d'aborder le réel dans ce qu'il a d'étrange, de fuyant, d'inexplicable. « Tant d'éléments dans l'art et la littérature occidentaux mettent en jeu la suggestion que nous sommes de proches voisins de l'inconnu [...] »⁸⁰. L'inconnu est là qui attend juste derrière notre regard blasé, dans une petite fente de trottoir, dans le regard d'un passant, dans le graffiti sur un mur. D'où l'intérêt pour moi de flirter avec le fantastique et l'inquiétante étrangeté dans mon recueil de nouvelles. Il me semble que nous ne sommes jamais très loin, dans nos vies quotidiennes et profanes, du point où tout peut basculer dans l'absurde, dans le choquant, dans le déstabilisant ; que nous nous mouvons dans notre monde désenchanté, inconscients de cette « présence » plus proche qu'on ne le croit. Entre la foi et l'animalité, sur la mince ligne qui sépare la vie de la mort, le bien du mal, mes nouvelles marchent en équilibre et créent des brèches par lesquels pénètre l'étrange. Mon désir est avant tout de faire allusion au non-sens et au mystère de vivre qui perdurent même dans une vie privée de religion, laisser sous-entendre tout ce qui peut se cacher derrière la surface banale de ces choses qu'on croit supposément maîtriser et connaître par cœur. Car

il reste de l'imprévisible, du non rationalisable, de l'impensé, de l'insu, de l'inconscient que ni le philosophe, ni le politicien, ni le prêtre, ni le scientifique

⁷⁸ George Steiner, *op. cit.*, p. 252.

⁷⁹ Pierre Bertrand, *op. cit.*, p. 72.

⁸⁰ George Steiner, *op. cit.*, p. 267.

ne peut éliminer. Lorsqu'on regarde attentivement au-delà de la raison unificatrice et totalitaire, on aperçoit cette part d'ombre nécessaire à l'animation et à l'enchantement de la vie⁸¹.

Il est intéressant de noter que selon Jeffrey, pour produire de l'enchantement, une part d'ombre serait nécessaire. En effet, je crois qu'après la sortie de la religion de nos sociétés et la fin plus personnelle de ma croyance, si la littérature peut se rendre responsable d'un certain réenchantement, elle le fait, non pas en saupoudrant le réel d'une magie blanche et souriante à la manière des contes, mais plutôt en cultivant elle-même le mystère, l'intouchable, le sacré, en recueillant une multitude de possibles en son sein, autant de points, de taches qui ajoutent à l'ampleur de l'inconnaissable.

Mais si une grande partie de la poésie, de la musique et des arts plastiques cherche à « enchanter » – et nous ne devons jamais ôter à ce mot son aura magique – une grande partie aussi [...] cherche à rendre par certains aspects l'étrangeté plus étrange. Elle désire nous enseigner l'énigme inviolée de l'altérité des choses et des présences animées. La peinture, la musique, la littérature et la sculpture de valeur nous rendent tangibles, comme ne le fait aucun autre moyen de communication, l'instabilité et l'étrangeté sans consolation, sans domicile, de notre condition. En des moments clés, nous sommes étrangers à nous-mêmes, errant aux portes de notre propre psyché. Nous frappons aveuglément aux portes de la turbulence, de la créativité, de l'inhibition à l'intérieur de la *terra incognita* de notre propre moi⁸².

Comme Steiner, je crois que l'écriture doit se faire l'expression de cette « énigme inviolée de l'altérité des choses », de cette étrangeté absolue de l'existence. Il faut rendre tangible cette incertitude, cette imprécision « sans consolation » de la condition humaine. Si Steiner semble opposer enchantement et étrangeté, à mon avis, l'étrangeté saisit l'enchantement lorsqu'il passe d'abord par le désenchantement. Dans ma création, on retrouve un miroir qui révèle l'avenir, un monstre marin qui répond aux prières, un homme qui se réincarne en animal, la robe d'une morte qui permet la rencontre de deux étrangers, des fantômes qui hantent la campagne. Rien à voir avec les contes, où triomphe le bien et où l'ordre du monde brisé est restauré à la fin de l'histoire. C'est plutôt une magie noire qui nous extrait

⁸¹ Denis Jeffrey, *op. cit.*, p. 27.

⁸² George Steiner, *op. cit.*, p. 171-172.

du quotidien et tisse un enchantement sombre, porteur d'ironie. Comme si, après avoir connu la perte de sens, je retrouvais une certaine forme de merveilleux, mais teinté d'une ombre, d'un cynisme. Mon réenchantement est donc entaché d'une chute, d'une connaissance. Il ne peut plus ramener «à la "page blanche" de l'existence, au commencement absolu, lorsque rien n'était encore souillé, rien n'était encore gâché⁸³ ».

Dans mon recueil de nouvelles, des créatures monstrueuses et des croyances anciennes que la religion a longtemps refoulées derrière ses portes bénies refont surface. L'ironie des superstitions et la cruauté des destins rappellent que, comme dans la vie réelle où règne le non-sens, tout ne finira pas bien. Les superstitions représentent aussi ce fond sauvage, «immoral», les volontés mystérieuses de la nature qui nous échappent, mais nous emportent néanmoins. Le réenchantement, dans mon recueil, est amer et sombre, il goûte le sang. Fruit de l'exploration des craques plus sombres de la psyché humaine, des possibilités effrayantes qui attendent aux limites de l'existence, il montre l'imprévisible, fait surgir les extrêmes dans le quotidien : il est la marque du chaos ambiant. L'écriture, ainsi réenchantee, ne peut produire qu'un sens diffus, friable, éphémère, exactement comme dans nos existences. Elle « éclaire l'opacité et le mystère comme tels, c'est-à-dire sans les résorber, en les soulignant plutôt, en leur conférant un éclat qu'ils n'ont pas toujours dans la vie, [...] »⁸⁴.

Si faire de la littérature [...] a aujourd'hui un sens (peut encore jouer un rôle) ce ne peut être à mon avis que sur cette base : pour dessiner un lieu d'indécision, un espace d'indétermination du sens, pour témoigner de ce lieu (et affirmer que ce lieu est le lieu spécifiquement humain)⁸⁵.

Ne pas résorber le mystère, mais le souligner ; reproduire l'opacité du réel en en dessinant les contours ombreux ; faire briller ce que l'on ne voit pas au premier abord : bref, dessiner un lieu d'indécision, un lieu où se révèle le mystère inhérent à toute existence, voilà ce que tente de réaliser mon écriture dans le sillage de la religion disparue. Je suis ainsi condamnée

⁸³ Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, *op. cit.*, p. 166.

⁸⁴ Pierre Bertrand, *op. cit.*, p. 160.

⁸⁵ Christian Prigent, *op. cit.*, p. 39-40.

à « écrire pour approcher quelque chose qui ne peut qu'échapper⁸⁶ ». Car « le montreur d'ombres ne détient aucune vérité. Il raconte des histoires⁸⁷ ».

2. Relier les points/Chercher les signes

Désormais « il n'y a plus de "Monde", mais seulement des fragments d'un univers brisé⁸⁸ ». Bien que l'écriture vise à traduire l'incertitude du présent, à en exprimer l'indécision et à se montrer « vide de sens précis », elle n'est pas complètement dépourvue d'une recherche de sens. L'écriture ne peut qu'être le reflet de notre société mondialisée, détachée de ses traditions et envahie par les multiples récits contradictoires, qui fait que « comme tout monde humain, plus qu'aucun autre peut-être, notre monde est un monde en manque de sens. La demande de sens y est donc d'autant plus acharnée⁸⁹ ». Ainsi, hanté par le spectre du terrorisme, grugé par le monde virtuel qui empiète de plus en plus sur le monde réel, isolé dans la ville et détaché de sa famille, privé de spiritualité et de transcendance, l'homme moderne erre, sans chemin pour le guider, bref sans signes clairs.

Pour Eliade, le signe « introduit un élément absolu et met fin à la relativité et à la confusion⁹⁰ ». Dans le contexte religieux primitif, il est nécessaire à l'établissement d'un lieu sacré, car il est l'expression du « tout-autre ». « *Quelque chose* qui n'appartient pas à ce monde-ci s'est manifesté d'une manière apodictique et, ce faisant, a tracé une orientation ou décidé d'une conduite⁹¹. » Le signe guide, il est comme le langage secret du monde. Il est incidemment prélude au surgissement du sens : en suivant les signes, en reliant les points qui apparaissent, à l'image des constellations dans le ciel, on fait taire le chaos pour arriver

⁸⁶ Pierre Bertrand, *op. cit.*, p. 25.

⁸⁷ Marc Petit, *op. cit.*, p. 137.

⁸⁸ Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, *op. cit.*, p. 23.

⁸⁹ Christian Prigent, *op. cit.*, p. 7.

⁹⁰ Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, *op. cit.*, p. 26.

⁹¹ *Ibid.* (L'auteur souligne.)

à une forme compréhensible, du moins momentanément. On peut alors voir apparaître, au cœur de l'apparent insensé, quelque chose qui tout à coup semble avoir du sens.

On a vu que l'homme moderne non croyant fait encore l'expérience du sacré⁹², qu'il a gardé un « irréductible de l'ouverture sur l'invisible⁹³ », mais il est clair qu'il a perdu, avec le temps, les outils (l'acuité, la volonté, l'ouverture) pour déceler les signes qui sont susceptibles de mettre fin à la confusion et de le guider. « Plus les traces s'effacent, moins un mortel ayant atteint à l'abîme est-il encore capable d'être attentif à un signe et à une assignation⁹⁴. » Oui, l'homme se trouve dans une sorte d'abîme, au milieu de l'agitation et du chaos ambiant, noyé dans une mer de discours technique, politique, identitaire, publicitaire, érotico-virtuel, et le monde lui-même semble avoir perdu sa capacité à receler du sacré. Dans ces conditions, « les signes qui nous restent ne nous permettent plus de nous orienter, soit que nous les jugions nous-mêmes dépassés [...], soit que nous ne sachions plus les lire⁹⁵ ». La trace de la trace est effacée. Dans ma nouvelle « Si la cravate du marié est de travers, on dit qu'il sera infidèle », j'avais d'abord imaginé une héroïne qui n'a jamais fréquenté l'église, qui reste perplexe devant les bénitiers, le tabernacle. Quelqu'un qui est incapable de décrypter les signes propres à ce lieu. Finalement, mon identité m'a rattrapée, et Laure connaît l'endroit, mais a choisi sciemment de le quitter. Son retour dans ce lieu se fait d'abord sous le mode du réenchantement, pour constater à la fin que les signes, auparavant chargés de sens pour elle, ne lui parlent plus et n'ont plus le pouvoir de la sauver d'elle-même. La communication entre l'invisible et elle semble définitivement rompue.

Je ne crois plus désormais aux signes de la présence de Dieu sur terre, du moins pas à des signes qui me seraient dirigés. Et pourtant quelque chose me pousse à vouloir retrouver cette liaison magique, à chercher avidement des « instants de grâce » non reliés à une puissance divine spécifique. Je ne m'en cache pas, je cherche des signes de *quelque chose* de plus. Surtout « dans ces temps où nous allons, désorientés et incertains, cherchant partout

⁹² Denis Jeffrey, *op. cit.*, p. 24.

⁹³ Marcel Gauchet, *op. cit.*, p. 134.

⁹⁴ Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 327.

⁹⁵ Thierry Hentsch, *op. cit.*, p. 35.

hors de nous un indice, une trace du chemin à prendre⁹⁶ ». À ce sujet, je suis frappée par une nouvelle de Don DeLillo intitulée « L'Ange Esmeralda⁹⁷ », dans laquelle une jeune femme assassinée dans le Bronx apparaît le soir sur une publicité géante de jus d'orange. Toute la population du quartier se réunit pour guetter cette venue, chacun étant certain qu'il s'agit là de la présence d'un ange qui veille sur eux. Après plusieurs apparitions de l'« ange », la publicité est enlevée du panneau et il ne reste plus que les mots « Espace à louer » sur un fond blanc. Esmeralda, alors, ne revient plus. Si je comprends bien DeLillo, peut-être notre situation humaine est-elle plus grave encore que d'être simplement perdus dans un monde morcelé, peut-être nous trouvons-nous déjà dans ce monde « à louer », ce monde blanc et vide, dépourvu de direction, où plus aucune trace d'un sens ne perdure. La nouvelle se conclut presque sur ces mots :

Et que se rappelle-t-on, finalement, quand chacun est rentré chez soi et que les rues sont vides de dévotion et d'espérance, balayées par le vent du fleuve ? La mémoire se racornit-elle dans l'aigreur, suscite-t-elle la honte avec ses contre-vérités fondamentales – silhouette tout en nuances et en illusions ? Ou le pouvoir de la transcendance s'obstine-t-il, le sens d'un événement qui violente les forces naturelles, quelque chose de sacré qui palpite sur l'horizon brûlant, la vision à laquelle on aspire ardemment parce qu'on a besoin d'un signe pour surmonter son doute⁹⁸ ?

Que se rappelle-t-on quand on se promène seul dans les rues « vides de dévotion et d'espérance », c'est-à-dire quand on arpente l'existence telle qu'elle est vécue aujourd'hui ? Je l'ai dit, la trace de la trace est perdue pour la plupart d'entre nous. Mais pour moi, le « pouvoir de la transcendance » s'obstine. Il perdure en moi des restes de sacré, de visions, de prières – des brèches entre notre monde et l'invisible. C'est pourquoi le besoin d'un signe se fait sentir, pour « surmonter son doute », c'est-à-dire pour chasser cette pensée qui nous est renvoyée de toutes parts, celle du néant, de l'insensé, du chaos. « On demande un *signe* pour mettre fin à la tension provoquée par la relativité et à l'anxiété nourrie par la désorientation, en somme pour trouver un *point d'appui* absolu⁹⁹. »

⁹⁶ Véronique Côté, *op. cit.*, p. 87.

⁹⁷ Don DeLillo, *L'Ange Esmeralda*, Paris, Actes Sud, 2013, 254 p.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 126.

⁹⁹ Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, *op. cit.*, p. 27.

L'écriture ne procure pas un point d'appui *absolu*, mais seulement temporaire. C'est en tout cas pour moi une tentative de débusquer des signes dans la vie de tous les jours, des moments, des images qui me parlent, qui témoignent de quelque chose de frappant, de déroutant, d'inattendu, susceptible de remettre en question mon rapport à l'existence quotidienne. Même sans religion, je reste pourtant une sorte de pèlerin, qui avance à la recherche de ces traces infimes de sacré dans notre monde. Un pèlerin assoiffé de sens qui, après avoir longtemps saisi le cosmos comme une entité sacrée, poursuit son exploration à travers les ruines, l'oreille attentive, le regard vif. « Comme dans l'enfance, comme dans l'amour fou, il faut guetter les signes. Dès qu'on les cherche, ils brillent plus que le reste, constellation soudain reconnaissable [...] ¹⁰⁰. » Constellation, c'est-à-dire points à relier, ce qui sous-entend un certain travail d'interprétation qui se fait au fil de l'écriture, comme un dialogue avec le monde. « Parler, ce n'est pas seulement nommer, rendre compte du réel ; c'est aussi toujours, le façonner, l'interpréter et l'inventer ¹⁰¹. » Façonner, à partir de ces moments attrapés au vol une image cohérente de ce réel fuyant, gorgé de « quelque chose de sacré » (à rapprocher du *quelque chose* évoqué par Eliade plus haut), habité d'un secret, dans la possibilité d'un sens qui n'appartient pas à notre monde. Écrire, pour moi, c'est ainsi saisir au vol une étrangeté, une beauté, une abjection, une tendresse éphémère. Lire dans la chute d'une feuille morte, dans la silhouette d'un homme aperçu à la fenêtre, dans la forme changeante d'un nuage, comme on lisait auparavant dans les entrailles d'un poulet pour prédire l'avenir. Injecter dans ces moments qui m'atteignent droit au cœur ou troublent mon âme, une valeur qui fait office de signe.

La présence des croyances populaires à la fin de mes nouvelles provient de cette idée. Mes personnages sont des produits de notre monde et les superstitions sont ma façon de fournir des signes à ces humains qui en ont désespérément besoin, sans pour autant en avoir conscience. Quelque chose de sauvage vient cependant empoigner ces signes qui se manifestent en dehors de la structure religieuse angélique. Ce sont des traces fugaces d'un sens, mais d'un sens impitoyable où transparait le réenchantelement noir, une certaine forme de cynisme qui se la dispute chez moi avec un désir de magie. Dans les nouvelles mêmes, c'est

¹⁰⁰ Véronique Côté, *op. cit.*, p. 17.

¹⁰¹ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 19.

l'expression de mon regard posé, atteint, touché qui se dévoile, c'est la traduction de cette attention aux signes par le prisme de mon imagination. Car l'écriture permet avant tout de faire ses propres associations, « les inspirations et trouvailles les plus fortuites s'organis[ent] d'elles-mêmes en réseaux, en constellations significatives¹⁰² ». Une partie de la création consiste à interpréter et à façonner ce qui se trouve déjà sous nos yeux, mais la plus importante me paraît être, en l'absence d'un sens unifié, la création de nouveaux signes qui ont du sens pour *soi*. Comme mon personnage Laure qui voit un signe dans la lumière de la rosace qui s'imprime sur sa rétine même quand elle ferme les yeux, et lui confère un sens. Ce qu'elle s'apprête à faire est mal, mais elle le fera quand même. Chercher des signes à notre époque, c'est en inventer, car il ne reste plus rien de ce qui permettait auparavant de leur donner un sens. Par conséquent, « lorsque aucun signe ne se manifeste dans les alentours, on le *provoque*¹⁰³. » L'écriture est toute entière orientée vers ce but chez moi. Il me faut tenter de dessiner un sens à partir d'événements routiniers, quotidiens, qui en apparence, ne semblent pas en receler. Par exemple, dans « Un trou dans un chandail porte chance », une robe usagée fait office de signe. Dans un geste banal, se procurer un vêtement usagé, naît un relief insoupçonné. Pour l'homme, c'est un signe de sa mort prochaine ; pour la jeune femme, c'est le début d'un deuil par l'acceptation d'une continuité de la vie dans la mort. Le signe permet une connexion inattendue qui donne espoir.

En tant qu'écrivaine, je me sens comme cette foule désespérée en attente d'un signe, décrite dans la nouvelle de DeLillo. N'y a-t-il pas des apparitions en plein cœur de l'urbanité, de notre époque désenchantée, qui donnent à croire malgré la laideur du béton et la solitude du citadin, malgré la mort qui vient et la dictature de l'argent ? Des signes qui suggèrent qu'il y a plus, que nous ne sommes pas tout à fait seuls à errer, que la vie n'est pas que ce qu'elle semble être devant nos yeux ? Il s'agit, dans l'écriture, de les traquer et même de les créer, afin d'atteindre une certaine cohérence, toute personnelle et évanescence. Ensuite, il faut souhaiter que ces associations, ces marques de ma singularité, deviennent des « signes distinctifs » à saisir. De nouvelles significations – dans le sens d'associations, d'intuitions, de révélations – réalisées dans l'écriture qui permettent à d'autres de s'accrocher à *quelque*

¹⁰² Marc Petit, *op. cit.*, p. 43.

¹⁰³ Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, *op. cit.*, p. 26. (L'auteur souligne.)

chose, de trouver un *point d'appui* pour ne pas succomber au non-sens. « Se dire, se raconter, laisser des marques, des bornes, des points de repère [...] »¹⁰⁴. » Écrire, c'est donc aussi laisser de nouvelles traces pour pallier celles qui ont disparu. Les constellations n'ont de sens que si elles poursuivent la compréhension du monde, de soi, afin d'enfanter d'un peu de sens pour étancher la soif de chacun de nous.

3. Prière/rituel

Selon Eliade, une technique d'*orientation* dans le monde chez les primitifs consiste en la création d'espaces sacrés. Pour ce faire, le rituel est tout indiqué, car il « reproduit l'œuvre des dieux »¹⁰⁵. Afin d'atténuer un peu cette affirmation pour l'appliquer plus simplement à la création littéraire, je souhaite la lier à une théorie de George Steiner dans *Réelles présences*. L'auteur voit une parenté entre la création divine première, celle de la Terre et de l'humanité, et celle, à plus petite échelle, de la création artistique individuelle. « La construction de formes implique que nous avons été faits forme »¹⁰⁶. » Mieux encore, pour expliquer le besoin d'inventer qui anime l'artiste, il croit que toute création artistique serait une « contre-création », soit une création pleine de sens en réaction à celle, entière et absolue, de la venue de l'être.

L'artiste mortel cherche à engendrer – ce « seul créateur » au début des sonnets de Shakespeare – cherche à englober, cherche à réaliser une *summa* compréhensible et organisée du monde, comme le fit ce rival innommable, cet « autre artisan » (l'expression est de Picasso) durant ces six fameux jours¹⁰⁷.

L'artiste ferait donc une reproduction de l'œuvre des dieux, mais pas une *mimésis*. Du rituel qui rejoue les moments charnières de la Création, il passerait à un autre rituel, le sien

¹⁰⁴ Thierry Henstch, *op. cit.*, p. 17.

¹⁰⁵ Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, *op. cit.*, p. 28.

¹⁰⁶ George Steiner, *op. cit.*, p. 241.

¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 244.

propre, qui mène aussi à une création. Cette hypothèse me plaît, non pas parce que je crée en me prenant pour Dieu, mais bien parce que d'une certaine manière, l'écriture prend chez moi la forme d'une rivale de ce dieu omnipotent. Elle s'en fait la remplaçante, plus libre, plus personnelle. Elle est ma volonté de produire ma propre cohérence. Steiner voit en particulier dans l'autoportrait cette « tentative antagoniste pour se réapproprier, pour maîtriser les formes et les significations de son être propre¹⁰⁸ », mais au fond, toute création n'est-elle pas une forme d'autoportrait – au sens où chaque œuvre est faite du sang de son créateur ? Cette idée d'exercer un certain *contrôle* sur ce monde dont les modalités et conditions nous dépassent, sur une existence qu'on ne choisit pas, me semble cruciale dans la création. L'écriture, comme reproduction intime de l'instant primordial de la Création, comme réaction toute personnelle au chaos, prend donc bel et bien la forme d'un rituel.

D'autant qu'il est aussi question dans le rituel de rythmer le temps, maintenant problématique : « toute brisure du temps met en évidence la précarité de la vie humaine et appelle une ritualisation¹⁰⁹ ». Après la disparition ou le délaissement des rites religieux, par lesquels étaient revécus les moments charnières de notre ancienne vision du monde, il est au moins laissé aux individus de se créer de nouvelles balises, de nouveaux gestes rassembleurs et rassurants. « Chacun a la possibilité de construire ses propres représentations symboliques et de pratiquer ses propres rituels¹¹⁰. » L'écriture permet en effet de construire ses propres représentations symboliques, surtout quand celles qui ont régné pendant longtemps ont disparu. Bien sûr, ce nouveau rituel personnel ne possède peut-être pas l'ampleur et la portée des rites catholiques, mais il garde en tout cas son utilité d'« adoucissement des diverses violences de la vie quotidienne¹¹¹ » et s'occupe de ménager des espaces pour recueillir une certaine forme de sacré caché dans des situations à fortes charges affectives. L'écriture est aussi un moyen de contrôler l'écoulement du temps humain qui écrase et tue : « Le rituel abolit le temps profane et récupère le Temps sacré du mythe¹¹². » Disons surtout qu'elle fait naître une sorte de temps sacré, suspendu, qui permet d'apprivoiser la vie et la mort en les

¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 245.

¹⁰⁹ Denis Jeffrey, *op. cit.*, p. 97.

¹¹⁰ *Ibid.*, p. 91.

¹¹¹ *Ibid.*, p. 113.

¹¹² Mircea Eliade, *Aspects du mythe*, *op. cit.*, p. 172.

fixant sur papier. Un peu à l'image de la machine dans *L'invention de Morel*¹¹³, qui capte les faits et gestes, et au bout du compte, l'âme de vacanciers sur une île pendant une semaine et qui rejoue ensuite cette bande *ad vitam æternam*, le rituel de l'écriture produit un lieu hors du temps où peuvent être rejoués à l'infini mes craintes et mes désirs, un lieu chargé d'âme qui me préserve ainsi du temps profane qui gruge.

Chez Jeffrey, les rituels sont avant tout une façon de gérer les « situations limites », les émotions trop fortes auxquelles l'homme est ponctuellement confronté. Pour lui, ils ont trois fonctions : respect, passage et transgression. Chacune d'elles s'applique à mon rituel de création et trouve son chemin dans mon recueil. En premier lieu, la fonction de transgression se produit en réaction à un « ordre dominant afin de le modifier et de le réaménager¹¹⁴ ». Cette fonction est source d'« enchantement » et de « création », elle est catharsis. C'est donc qu'après le dogme, le côté transgressif du rituel d'écriture autorise le réaménagement de mon monde, l'attribution d'un nouveau sens aux émotions qui m'assaillent. Je peux me retourner sans être changée en statue de sel : il s'agit enfin de me frotter aux interdits sans tabou, de laisser l'écriture me mener jusqu'au bout, même au-delà de la mort (comme dans « La nuit des Rois, on peut se voir tel qu'on sera à l'heure de notre mort » et « Deux personnes qui parlent en même temps libèrent une âme du purgatoire »). Sur le terrain qu'occupait la religion, maintenant vacant, faire pousser les belles fleurs comme les mauvaises herbes. Chacune des histoires de mon recueil frôle ou dépasse les interdits, et trace du même souffle les lignes de mon être en filigrane.

La fonction de respect colore également beaucoup mon rituel de création. Elle « tend à dominer lorsqu'une personne [...] se sent menacée ou qu'elle est envahie par des sentiments extrêmes de peur et d'angoisse¹¹⁵. » J'ai déjà évoqué comment je me suis trouvée dans une situation de fragilité et de solitude après avoir arrêté de croire et de pratiquer, assaillie de questions sans réponses. Ce qui semblait tenir mon monde ensemble a volé en éclats. Ici, il me semble important d'axer sur le concept de crispation, de *contrôle* qu'implique le rituel (et donc l'écriture) pour moi. Quand quelque chose qu'on croyait solide nous glisse entre les

¹¹³ Adolfo Bioy Casares, *L'invention de Morel*. Paris, Robert Laffont, 1984, 168 p.

¹¹⁴ Denis Jeffrey, *op. cit.*, p. 122.

¹¹⁵ *Ibid.*, p. 115.

doigts, que ce soit le monde ou notre propre être, il faut tenter de maintenir les choses en place, répéter des formules ou des gestes pour prévenir l'effondrement. Mon besoin d'écrire s'est développé dans cette nécessité de garder le contrôle et de ne pas laisser les émotions me submerger, plutôt de les canaliser pour éviter le morcellement. Pour ce faire, le geste répétitif et apaisant de l'écriture, l'agencement des mots et des phrases pour créer du récit, s'est fait non pas dans le but de réinventer le langage et de réussir des enchaînements inédits, mais d'une certaine façon comme une superstition qu'on récite tant et tant qu'elle prémunit contre le pire – l'insensé. Justement, le rituel de respect consiste à honorer « des traditions anciennes, [...] des croyances magiques, dans le seul but d'amoindrir le choc des angoisses liées à l'avenir¹¹⁶ ». La présence des superstitions à la fin de mes nouvelles en est une preuve assez patente. Il s'agit donc de se protéger, et l'écriture vise à produire quelque chose de sensé : réussir à vaincre l'informe qui régnait au départ. Dans la vie, l'informe désigne la mort, le hasard, toutes ces « forces qui nous dépassent » ; dans le texte, c'est l'idée floue qui nous pénètre et qu'on tente ensuite de déployer pour la rendre intelligible. Quand l'écriture se saisit d'un élément et arrive à en soutirer du sens, c'est un triomphe sur l'incohérent et l'informe, la vie obtient un sursis. « La répétition du rituel joue en quelque sorte un rôle de protection de la vie¹¹⁷. »

Ainsi, il me semble bel et bien que « c'est pour empoigner ce qu'on est, ce qu'on vit, ce qui nous échappe et nous dépasse, qu'on écrit. Pour mettre un peu d'ordre dans le chaos de la vie, pour laisser quelques traces de ce qui ne cesse de passer¹¹⁸ ». Empoigner ce qu'on est, mais aussi ce qui se dérobe, pour empêcher le délitement de soi. Rester une. Ne pas basculer dans la folie. Préserver quelque chose qui s'enfuit malgré moi, quelque chose que le temps m'arrache. « Le récit a un effet de conjuration fort efficace et bénéfique¹¹⁹. » Oui, il s'agit de conjurer le sort, cette puissance imprécise, sauvage, qui semble avoir pris dans mon imaginaire le relais de la figure divine, et qui joue contre moi, qui mène à mon anéantissement. Écrire prend alors la forme d'une formule incantatoire, d'une prière païenne intarissable adressée à personne en particulier, seulement à ce qui tisse la trame de mes jours.

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 117.

¹¹⁷ *Ibid.*, p. 97.

¹¹⁸ Pierre Bertrand, *op. cit.*, p. 83.

¹¹⁹ Denis Jeffrey, *op. cit.*, p. 115.

L'attitude la plus naturelle à l'homme est la prière, non pas une prière formulée, mais plutôt muette, la prière du regard, la prière d'être-là, prière qui ne fait qu'un avec l'existence. Une prière qui est contemplation, interrogation, également détresse, désarroi, mais aussi action de grâces. Une prière adressée à personne. Comme l'écrit Celan, « Loué sois-tu, Personne ». Mais une prière tout de même, qui dure tout le temps de la vie. Créer est aussi une manière de prier, de déverser le trop-plein de la vie, de participer à la création en quoi consiste Dieu ou la Nature¹²⁰.

« Contemplation », « interrogation », « détresse »... des termes qui décrivent bien mon rapport avec la vie traduit précisément dans l'écriture, comme une prière muette. Car j'écris en égrenant les mots comme on le fait d'un chapelet, en m'obstinant, en recommençant, jusqu'à obtenir la faveur souhaitée : non pas l'intervention d'une puissance quelconque, mais une transformation de mon regard qui vise à reprendre contrôle de ma vie, « une certaine mise en forme de l'informe¹²¹ ».

Enfin, il y a la fonction de passage du rituel, qui est celle d'une traversée de l'angoisse, d'une brisure, d'un deuil. Elle provient d'une blessure existentielle et fait le pont entre deux états, deux âges. On devine ici le premier rôle que l'écriture a joué pour moi, soit le passage d'un monde à un autre, la traversée d'un abîme. « Lorsque les ponts symboliques qui lient à soi, à autrui ou à son milieu de vie sont rompus ou doivent être rompus et reconstruits, cela provoque un sentiment de dissolution identitaire ou d'abandon¹²². » Le rite de passage est la construction d'un nouveau pont, pour effectuer, par l'écriture, la transition entre l'écroulement de mes croyances religieuses et ma nouvelle vie, apparue soudainement dans tout son insensé. Il est aussi, je crois, l'expression d'un désir de rencontre, du besoin de nouer de nouveaux liens là où les anciens ont été tranchés. Il se révèle une main tendue vers une autre, encore inconnue, au-dessus de « la faille angoissante de l'entre-deux¹²³ ». De plus, le titre de mon recueil, « Passages », renvoie à cette fonction du rituel. Il suggère que mes personnages se trouvent à des moments charnières : ils doivent entreprendre une traversée, notamment de la vie à la mort, ou de l'enfermement à la liberté. On perçoit la nécessité pour eux d'accepter une condition (l'anxiété, la mort, l'obésité, la vieillesse, etc.) et de négocier un

¹²⁰ Pierre Bertrand, *op. cit.*, p. 44.

¹²¹ *Ibid.*, p. 85.

¹²² Denis Jeffrey, *op. cit.*, p. 121.

¹²³ *Ibid.*, p. 119.

virage, de livrer passage à une transformation. Parfois, les histoires qu'ils se racontent peuvent les aider à passer au travers (« Le basilic rend la parole à qui l'a perdue »), mais en général, en l'absence de rituels institués, ils sont laissés à des rites anciens, à des traditions qui permettent néanmoins de faire en sorte que leur monde ne s'écroule pas totalement.

Dans *La Bulle d'encre*, Suzanne Jacob croit que « c'est en nous récitant sans cesse et en récitant le monde que nous nous déployons en lui, que nous nous déplions en nous modulant¹²⁴ ». Se réciter le monde et se réciter soi-même a tout à voir avec le rituel. Particulièrement avec le rituel de l'écriture qui vise, par le langage, à déployer mon être dans ce monde en toute liberté, à refaire des liens perdus et à combattre le temps profane.

Durant la ritualisation, une personne confirme les relations qu'elle entretient avec elle-même, autrui (je/tu-nous/eux) et son milieu de vie. Cette personne irrigue le temps qui passe, qui s'écoule irréversiblement vers la mort, d'une forte charge d'enchantement¹²⁵.

4. Transsubstantiation

Un dernier aspect à considérer dans mon rapport sacré avec l'écriture serait la force du langage de la création en tant que tel, sa puissance de transformation – de transfiguration : le passage de la vie physique à une vie supérieure. Car si, en tant que réenchancement, la littérature est « rupture exaltante¹²⁶ » et « brisure du quotidien¹²⁷ », en tant qu'expérience esthétique, elle devient aussi « la manifestation sensible et tangible de ce qui normalement est dérobé aux sens et soustrait à l'humanité saisie¹²⁸ », donc source de sacré. L'image qui me vient pour exprimer son pouvoir est celle du concept de transsubstantiation, cette utilisation

¹²⁴ Suzanne Jacob, *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2001, p. 18.

¹²⁵ Denis Jeffrey, *op. cit.*, p. 108.

¹²⁶ *Ibid.*, p. 107.

¹²⁷ Marcel Gauchet, *op. cit.*, p. 298.

¹²⁸ *Ibid.*, p. 297.

vivante du langage susceptible de changer l'essence même de la matière dans un instant richement symbolique.

La transsubstantiation est la transformation du pain et du vin en corps et sang du Christ. Cela se produit pendant la messe grâce à la consécration, soit lorsque le prêtre répète les paroles de Jésus prononcées lors de la dernière cène (« Jésus prit du pain, il le rompit, il le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez-en tous, ceci est mon corps livré pour vous [...] »). Les espèces restent inchangées et pourtant elles ont perdu leur essence : à leur place, la présence divine surgit. On dit aussi « présence réelle ». Le pain et le vin ont gardé leur apparence, mais ils ne sont plus que symboles de ce qui les dépasse, cette présence surhumaine qui les pénètre.

Loin de moi l'idée de comparer mes écrits au corps et au sang du Christ. J'essaie plutôt de voir dans ce concept le symbole de la transformation, par l'écriture, d'un élément douloureusement banal en quelque chose de cohérent, de sensé. Le passage du littéral au symbolique par la parole. Pendant la messe, ce sont les mots qui convoquent la présence du Saint-Esprit et le changement de nature peut ainsi avoir lieu. Dans l'écriture, quelque chose de similaire arrive à se produire avec la visite du *daimon*, l'esprit familier : les mots usuels, la chair même de l'expression, restent inchangés, mais leur mariage révèle autre chose. En pétrissant le réel avec mes mots, en interprétant les images et émotions qui me hantent, en reliant des points en apparence dénués de sens, quelque chose qui n'existait pas avant peut prendre forme, quelque chose *apparaît* dans l'écriture et transcende complètement ce qui l'a fait naître. « L'écrivain entretient une relation avec quelque chose qui le dépasse¹²⁹ » et cela transparaît dans son travail sur la langue. Écrire revitalise le langage morne, technique, unidimensionnel du quotidien en surimposant à celui-ci des associations libres et créatives, des images tirées tout droit de l'imaginaire. La force de l'écriture littéraire m'apparaît ainsi se comparer à la puissance qui traverse les mots prononcés pendant la messe par le prêtre, les mots qui portent le secret de la vie et le mystère de la foi, les mots qui ouvrent un passage vers l'invisible et permettent la transsubstantiation sous les yeux des fidèles.

¹²⁹ François Flahaut, *op. cit.*, p. 52.

L'utilisation du langage symbolique, créateur, peut seule transpercer la couche banale du réel avec l'assurance que quelque chose se trouve derrière.

À ceux, fallacieux des *pouvoirs* (économique, politique, symbolique), à ces mots sclérosés, dissociés et abstraits, ceux de la *parole perdue*, il faut savoir opposer ceux de la *puissance* vécue. [...] Le mot vivant et vécu devient *parole retrouvée*. On est ici, au cœur du réenchancement du monde¹³⁰.

Au sens de manque, la parole perdue pourrait être celle du Seigneur, à laquelle je n'ai plus accès. Sinon, au sens de perte, c'est la parole humaine, utilitaire, vidée d'altérité, qui est perdue. Dans tous les cas, la parole vivante est à retrouver, sa puissance est à reconquérir. Pour ce faire, il faut que les mots soient habités par une énergie de création, une poussée formidable, par *quelque chose* qui dépasse la communication, la simple copie du réel, et qui est susceptible de guérir du vide ambiant. « Dis seulement une parole et je serai guérie » : cette phrase qui précède la communion montre toute la puissance dont peut être investi le langage. En l'absence de ce rituel catholique de ma vie désormais, la littérature fait office de parole guérissante. « La rencontre de l'esthétique est, de même que certains modes d'expérience religieuse et métaphysique, l'injonction la plus pénétrante à la transformation dont dispose l'expérience humaine¹³¹. » Il y a surgissement d'une intensité et d'une vérité susceptibles de sauver dans l'écriture.

Je perçois avec acuité ce travail transformateur de la fiction sur les émotions qui me traversent au quotidien. Souvent, l'écriture – comme une entité indépendante de moi – vient naturellement se saisir des pensées délétères et des affects trop intenses qui m'assaillent et me grugent comme une altérité radicale de mon être. Pour survivre aux entailles que ceux-ci creusent en moi, il faut tout de suite les ordonner pour en parfaire un futur récit, choisir avec soin les mots et la syntaxe, penser tout de suite à *raconter* pour trouver du sens. « Quelle grammatologie, quel traité de poétique et de rhétorique peut espérer communiquer, si ce n'est par le biais de la *figura* ou de la métaphore (ce qui veut, peut-être, dire, par le biais d'un bavardage inspiré), la grammaire de ce qui nous submerge¹³² ? » Cette grammaire de ce qui

¹³⁰ Michel Maffesoli, *op. cit.*, p. 24. (L'auteur souligne.)

¹³¹ George Steiner, *op. cit.*, p. 176.

¹³² *Ibid.*, p. 228

nous submerge ne peut être décodée et rendue signifiante que dans le langage de la création. C'est pourquoi l'écriture m'habite toujours déjà, en attente du moment où le pont entre le réel et la fiction pourra être jeté. Ainsi, des pensées, des paroles internes qui menacent mon équilibre sont reprises par le filtre de la fiction pour être revisitées, accentuées ou atténuées, dans un travail où mon être plus général se met en retrait pour laisser place à l'artisan, qui « crée pour dire oui envers et contre tout, pour produire une joie à même la souffrance, une lumière à même l'obscurité, un chemin à même l'errance, un chemin qui est le cheminement de la création même¹³³ ». Elles gagnent ainsi une *vie*, puissance vécue et vivante. Ce processus de signification crée une sorte de distance qui atténue ma douleur intime, comme si ces phrases intérieures ne m'appartenaient plus. Tout à coup, elles sont *tout-autre*, elles ont un autre but que de me détruire ou de faire bouillir mon sang, elles peuvent même toucher à la beauté pourvu qu'elles empruntent un nouveau chemin, gagnent une nouvelle vie.

Écrire émane toujours d'une exigence qui ne trouve pas à se satisfaire dans la vie courante et qui ne peut s'exprimer que de cette façon. Une exigence qu'on peut dire spirituelle, qui est celle du corps intérieur et intensif, par opposition au corps extensif souvent enfermé dans les tâches parfois insensées de la quotidienneté. Quelque chose déborde, que les objets, que l'espace et le temps ne peuvent contenir. Ce quelque chose ne peut s'incarner, tout corps visible ou extérieur est un corset qui l'étouffe et le tue. Il doit trouver une extériorisation spirituelle ou artistique¹³⁴.

Pourquoi pas une extériorisation spirituelle *et* artistique, l'écriture, pour détacher partiellement ces affects de moi, les faire déborder mon être, et changer entièrement le rapport que j'entretiens avec eux ?

Il y a une sorte d'alchimie qui s'opère dans cette saisie par le langage littéraire, il y a de la vie pure dans cette création qui surgit au milieu de la banalité quotidienne. « Toute nomination est un acte magique. Les êtres humains sont des magiciens qui s'ignorent¹³⁵. » Quelque chose palpite soudain au-dessous de ces simples mots et prend forme. À l'instar du pain et du vin, les mots, dans le réenchancement de l'écriture littéraire, ont le potentiel de porter en eux plus que ce que l'œil peut saisir, ils peuvent être traversés par une puissance qui

¹³³ Pierre Bertrand, *op. cit.*, p. 78.

¹³⁴ *Ibid.*, p. 72.

¹³⁵ Nancy Huston, *op. cit.*, p. 19.

dépasse notre entendement. C'est le basculement vers l'Autre effectué par la fiction, cette « capacité du symbole de signifier autre chose qui, *poussée à la limite*, permet à l'esprit humain de parler de son expérience du sacré – d'un *tout autre* qui, par définition échappe à tout langage adéquat¹³⁶ ». La réunion de ces mots-symboles en un ensemble organisé transcende leur essence, atteint à un état de grâce. À croire qu'ils sont traversés d'une sorte de fêlure, pourvus d'une ouverture vers le haut, « rendant possible le passage dans un autre monde¹³⁷. » Au creux des mots, comme dans un temple, réside la possibilité du surgissement spontané d'un sens, du changement du littéral en « présence » sous nos yeux.

L'écriture ordonne donc une transformation du monde et du temps. Les mots, investis d'une puissance par la force d'une histoire cohérente et d'une énonciation créatrice, transfigurent le discours intérieur, et aussi l'écrivain. En devenant une histoire, en étant saisi par des mots qui le polissent comme une pierre et tentent de lui donner un sens, mon vécu gagne une sorte de surcroît d'être. Car « l'« altérité » qui nous pénètre nous rend autres¹³⁸ ». Quand les émotions difficiles ou les mauvais récits m'altèrent, si puissants et destructeurs qu'ils semblent parfois m'être étrangers, il n'y a que la langue littéraire pour les reprendre, parce qu'elle est ouverte sur le mystère, parce qu'elle seule peut réellement traduire « la grammaire de ce qui nous submerge ». En créant autour de ce que je ne contrôle pas, je produis dans l'écriture quelque chose qui transcende momentanément ma condition, contribuant par conséquent à ma survie et me conférant une *sur-vie*. Pénétrée de ce langage littéraire radicalement différent et créatif, je ne peux qu'être irrémédiablement transformée.

L'art ne fabrique pas des objets, mais nous rappelle que nous sommes des créateurs de monde, des faiseurs de réalité, car c'est en édifiant des réalités que nous nous donnons consistance, et c'est en pulvérisant ces réalités que nous échappons à nous-mêmes. C'est notre nouvelle transcendance¹³⁹.

¹³⁶ Guy Ménard, « Le sacré et le profane, d'hier à demain », dans Yvon Desrosiers, *op. cit.*, p. 56. (L'auteur souligne.)

¹³⁷ Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, *op. cit.*, p. 147.

¹³⁸ George Steiner, *op. cit.*, p. 226.

¹³⁹ Michaël La Chance, « Risquer la transcendance », dans Yves Boisvert et Lawrence Olivier (dir.), *À chacun sa quête : essais sur les nouveaux visages de la transcendance*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2000, p. 134.

Se propulser hors de soi dans les mots, c'est à la fois donner relief à son être et fuir sa prison de parole perdue : bref, être sauvé par l'écriture, comme le croyant qui dépose sur sa langue le pain devenu corps du Christ.

Malgré la prégnance de la pensée logique et rationnelle dans notre société, je cherche à démontrer qu'il « perdure un “substrat anthropologique de l'épreuve de l'invisible”¹⁴⁰ » en moi, en nous. Car selon la thèse des déplacements du sacré, la mort de la religion ne signifie pas pour autant la fin de notre rapport transcendant avec le monde. « L'expérience du sacré serait une certaine manière d'appréhender le monde, [...] l'intuition vive d'une sorte de *présence mystérieuse*, de “quelque chose” [...] au-delà des limites habituelles de l'expérience humaine, quelque chose qui serait *totalelement autre* [...]»¹⁴¹. » L'écriture littéraire ne peut se mesurer à l'imposant rôle social et imaginaire joué auparavant par la religion, et tel n'est certainement pas son but, mais je crois qu'elle est susceptible de continuer à créer ces rendez-vous avec le sacré qui nous sont nécessaires pour vivre. En ce sens, je suis tout à fait d'accord avec Steiner, qui postule que « nos formes esthétiques explorent le vide, la blanche liberté, qui découlent du retrait du messianique et du divin¹⁴² ».

La solution de l'écriture ne peut qu'être temporaire, puisque le mystère d'exister ne s'épuise jamais, mais elle n'en est pas moins signifiante et nécessaire dans notre monde asséché de sens. Désormais dépourvus de structures unifiées pour gérer nos interrogations et l'intensité de nos émotions, « [...] il fallait, pour que l'homme supportât son être, qu'existassent les instruments du dialogue avec Dieu qui sont énoncés dans notre poétique, nos arts plastiques et notre musique¹⁴³ ». L'écriture représente justement pour moi un dialogue créateur dont la forme préliminaire a été façonnée par le rapport particulier entre le croyant, le divin et le monde de ma croyance religieuse. Aujourd'hui, force est de constater que je garde l'attitude du croyant en écrivant : il s'agit pour moi d'entrer dans l'écriture un

¹⁴⁰ Marcel Gauchet, *op. cit.*, p. 293.

¹⁴¹ Guy Ménard, « Le sacré et le profane, d'hier à demain », dans Yvon Desrosiers, *op. cit.*, p. 54. (L'auteur souligne.)

¹⁴² George Steiner, *op. cit.*, p. 271.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 267.

peu comme on pénètre dans une église, dans un état de recueillement pour s'imprégner de mystère, tendue de tout mon être dans une question toujours ouverte, le « pourquoi ? » qui va de pair avec mon existence. La différence, c'est qu'il n'y a plus de dieu dans cette église pour me répondre et que des créatures plus sombres ont investi les lieux. La réponse prend aussi une autre forme que jadis, elle apparaît dans un acte performatif, l'écriture, dans la sortie de soi qui en découle et qui au fond, ouvre à la rencontre, à l'altérité. Car en dépit de nos existences déliées, désenchantées, je crois que nous restons « des monades hantées par la communion¹⁴⁴. » Une communion qui peut désigner l'Autre, le « tout-autre », mais aussi et surtout l'autre, notre semblable humain.

À ce titre, si l'écriture – follement humaine, pas assez divine – échoue parfois à nous faire atteindre cette altérité sacrée tant recherchée, elle conjure le sort qui nous confine à l'individualisme et à la solitude pour toucher à une altérité plus banale, mais nourrissante à sa manière. Car elle tisse toujours un lien à travers la singularité du langage de la création : dans un fond commun d'inconnu et de mystère, « grand *mysterium* insondable dans lequel et grâce auquel la personne singulière se sent intégrée dans une communauté qui la dépasse¹⁴⁵ » et dans le partage de signes et de rituels qui « reconstitue [nt] une trame rompue¹⁴⁶ » et viennent donner une amorce de sens où peuvent se reconnaître les autres. Les dieux nous ont peut-être laissés tomber, mais nous pouvons nous lier les uns aux autres dans l'art. Je n'ai certes pas la prétention d'atteindre l'universalité dans mes écrits. Néanmoins j'essaie, en nommant mon vécu et mes émotions par le truchement de la fiction, de briser ce « qui enferme chacun de nous dans un secret intransmissible¹⁴⁷ » pour que mes mots me transcendent et s'agrègent au récit plus vaste de l'existence telle que nous la vivons en commun, qu'ils réalisent pendant un instant « une image où nous figurons tous ensemble¹⁴⁸ », une ultime communion.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 172.

¹⁴⁵ Michel Maffesoli, *op. cit.*, p. 79.

¹⁴⁶ Denis Jeffrey, *op. cit.*, p. 108.

¹⁴⁷ Jean-François Lyotard, *op. cit.*, p. 142.

¹⁴⁸ Alberto Manguel, *op. cit.*, p. 41.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages de référence

Bataille, Georges. *Lettres à René Char sur l'incompatibilité de l'écrivain*, Saint-Clément de Rivière, Fata Morgana, 2005, 48 p.

Benjamin, Walter. « Le narrateur », dans *Écrits français*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1991, en ligne, <<http://dormirajamais.org/narrateur/>>, page consultée le 10 décembre 2015.

Bertrand, Pierre. *Le cœur silencieux des choses : essais sur l'écriture comme exercice de survie*, Montréal, Liber, 1999, 174 p.

Boisvert, Yves et Lawrence Olivier (dir.), *À chacun sa quête : essais sur les nouveaux visages de la transcendance*, Montréal, Presses de l'Université du Québec, 2000, 205 p.

Boucher, Jean-Pierre. *Le recueil de nouvelles : études sur un genre littéraire dit mineur*, Montréal, Fides, 1992, 216 p.

Bouchard, Serge. *C'était au temps des mammouths laineux*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2013, 232 p.

_____. *L'homme descend de l'ourse*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2001, 224 p.

Bourdieu, Pierre. « Mondialisation et domination : de la finance à la culture », *Cités*, 3/2012 (n° 51), p. 129-134.

Canavaggio, Pierre. *Dictionnaire des superstitions et des croyances*, Paris, Éditions Dervy, 1993, 416 p.

Cantin, Serge. *Nous voilà rendus au sol. Essais sur le désenchantement du monde*, Montréal, Fides, 2003, 207 p.

Carpentier, André. *Ruptures. Genres de la nouvelle et du fantastique*. Montréal, Le Quartanier, coll. « Erres Essais », 2007, 168 p.

Charles, Sébastien. « De la postmodernité à l'hypermodernité », *Argument*, Vol. 8 n° 1 (Automne 2005 – Hiver 2006), en ligne, <<http://www.revueargument.ca/article/2005-10-01/332-de-la-postmodernite-a-lhypermodernite.html>>, page consultée le 10 février 2017

Côté, Véronique. *La vie habitable, poésie en tant que combustible et désobéissances nécessaires*, Montréal, Atelier 10, coll. « documents », 2014, 96 p.

Desrosiers, Yvon (dir.). *Religion et culture au Québec : figures contemporaines du sacré*, Montréal, Fides, 1986, 422 p.

Desruisseaux, Pierre. *Croyances et pratiques populaires au Canada Français*, Montréal, Éditions du jour, 1973 (2^e éd.), 226 p.

Durand, Gilbert. *Les structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*, Paris, Dunod, 1990 [1960], 536 p.

Eliade, Mircea. *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « idées nrf », 1963, 256 p.

_____. *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais », 1987, 185 p.

F. Hoyt, Sarah. « The etymology of religion », *Journal of the American Oriental Society* Vol. 32, n° 2 (1912), p. 126-129, en ligne, <<http://www.jstor.org/stable/3087765>>, consulté le 30 mars 2016.

Flahaut, François. « Récits de fiction et représentations partagées », *L'Homme* 3/2005 (n° 175-176), p. 37-55, en ligne, <<http://www.cairn.info/revue-l-homme-2005-3-page-37.htm>>, consulté le 2 février 2015.

Gauchet, Marcel. *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 1985, 312 p.

Gouvernement du Québec, Conseil des Universités (1980), *Les problèmes du savoir dans les sociétés industrielles les plus développées*, (Rapport). Paris, Jean-François Lyotard, en ligne, <<http://www.cse.gouv.qc.ca/fichiers/documents/publications/ConseilUniversite/56-1014.pdf>>, page consultée le 2 février 2017.

Heidegger, Martin. « Pourquoi des poètes ? », *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1962, p. 323-385.

Hervieu-Léger, Danièle. *La religion pour mémoire*, Paris, Éditions du Cerf, 1993, 280 p.

Hentsch, Thierry. *Raconter et mourir, aux sources narratives de l'imaginaire occidental*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2005, 494 p.

Huet, Armel. « Refondation anthropologique et nouvelles frontières de la sociologie » dans Rahma Bourqia (dir.), *La sociologie et ses frontières : Faits et effets de la mondialisation vol. 1*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2012, 200 p.

Huston, Nancy. *L'espèce fabulatrice*, Paris, Actes Sud, coll. « Babel », 2008, 208 p.

- Jacob, Suzanne. *La bulle d'encre*, Montréal, Boréal, coll. « Compact », 2001, 148 p.
- _____. *Écrire comment pourquoi*, Québec, Éditions Trois-Pistoles, 2002, 90 p.
- Jeffrey, Denis. *Jouissance du sacré, religion et postmodernité*, Paris, Armand Colin, 1998, 168 p.
- Ledrut, Raymond. *La forme et le sens dans la société*, Paris, Librairie des méridiens, coll. « Sociologie des formes », 1984, 194 p.
- Legros, P., Monneyron, F., Renard, J.-B. et Tacussel, P., *Sociologie de l'imaginaire*, Paris, Armand Colin, coll. « Coursus », 2006, 236 p.
- Lipovetsky, Gilles. *L'ère du vide*, Paris, Gallimard, 1983, 336 p.
- Liotard, Jean-François. *Le postmoderne expliqué aux enfants, correspondance 1982-1985*, Paris, Galilée, 1986, 165 p.
- Maffesoli, Michel. *Le réenchantement du monde, une éthique pour notre temps*, Paris, La Table Ronde, 2007, 206 p.
- Manguel, Alberto. *La cité des mots*, Paris, Actes Sud, 2009, 176 p.
- Massie, Jean-Marc. *Petit manifeste à l'usage du conteur contemporain. Le renouveau du conte au Québec*. Montréal, Planète Rebelle, 2001, 96 p.
- Mellot, Jean. *La superstition, ersatz de foi*, Paris, Fayard, 1959, 120 p.
- Ouellet, Pierre. *Le soi et l'autre, éthique et esthétique*, Montréal, Liber, 2003, 256 p.
- _____. *Outland, poétique et politique de l'extériorité*, Montréal, Liber, 2007, 268 p.
- Petit, Marc. *Éloge de la fiction*, Paris, Fayard, 1999, 140 p.
- Prigent, Christian. *À quoi bon encore des poètes ?*, Paris, P.O.L., 1996, 64 p.
- Rajaei, Farhang. *La mondialisation au banc des accusés : La condition humaine et la civilisation de l'information*, Ottawa, Éditions du CRDI, 2001, 180 p.
- Ricœur, Paul. *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990, 424 p.
- _____. *Temps et récit 2 : la configuration du temps dans le récit de fiction*, Paris, Seuil, coll. « Points essais », 1991, 533 p.

Sanchez, Pascal. *Les croyances collectives*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2009, 128 p.

Steiner, George, *Réelles présences : les arts du sens*, Paris, Gallimard, coll. « nrf essais », 1989, 288 p.

Sironneau, Jean-Pierre. *Métamorphoses du mythe et de la croyance*, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2000, 288 p.

Weber, Max. *Sociologie des religions*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1996 (2^e éd.), 545 p.

Zucker, Konrad. *Psychologie de la superstition*, Paris, Payot, 1952, 240 p.

Œuvres littéraires

Archibald, Samuel. *Arvida*, Montréal, Le Quartanier, coll. « Polygraphe », 2011, 324 p.

Bioy Casares, Adolfo. *L'invention de Morel*. Paris, Robert Laffont, 1984, 168 p.

Cortazar Julio. *Les armes secrètes*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2003, 234 p.

_____. *Fin d'un jeu*, Paris, Paris, Gallimard, coll. « L'imaginaire », 2004, 210 p.

DeLillo, Don. *L'Ange Esmeralda*. Paris, Actes Sud, 2013, 254 p.

Desjardins, Martine. *Maleficium*, Montréal, Alto, 2009, 192 p.

Hébert, Anne. *Les fous de Bassan*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1998, 256 p.

_____. *Le torrent*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. « L'arbre », 1976, 176 p.

Murakami, Haruki. *La ballade de l'impossible*, Paris, Belfond, 2007, 389 p.

_____. *Les amants du Spoutnik*, Paris, 10/18, 2004, 270 p.

Updike, John. *Les larmes de mon père*, Paris, Seuil, 2011, 290 p.

Musique

Dear Criminals. *Crave*, Montréal, Dear Criminals, 2014.

Atoms for peace. *Amok*, Londres, XL Recordings, 2013.